

PAGES
MANQUANTES

**GANTS
PERRIN**

par leur coupe, leur élégance, leur durée et leur qualité incomparables surpassent de beaucoup tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour.

Etant les meilleurs à l'usage ils sont incontestablement les moins chers.

En vente partout

Exigez la marque ci-dessous qui est votre garantie.

Le Samedi

Les principaux attraits de notre magazine hebdomadaire sont le **Feuilleton**: toujours ce qu'il y a de mieux, et de plus moral; et il en donne, par semaine, plus que deux journaux quotidiens durant le même temps; sa **Chronique** par Mistigris; ses **Coups de piston** illustrés; ses **Mots d'esprit** originaux; ses **Petites Lectures** sentimentales ou sensationnelles; sa **Petite Encyclopédie** si instructive; ses **Recettes et Renseignements** variés et sûrs; ses **Poésies** de grand choix; ses **Suites illustrées**, la crème du genre; ses **Historiettes humoristiques**; ses **Petites Annonces**, trait d'union entre échangeistes de cartes postales; ses **Patrons de Modes** à prix spéciaux pour sa clientèle; sa **Chronique théâtrale**; ses **Grands Concours** avec gros prix et de nombreux autres prix; ses **Devinettes** et **Casse-Tête** avec prix; ses superbes numéros de gala, le **Samedi-Noël** et le **Samedi-Pâques**; ses frontispices artistiques; ses gravures en couleurs, etc.

Un an. Canada et Etats-Unis, \$2.50.

Le numéro, 5 cts. dans tous les dépôts et aux Etats-Unis. Numéro spécimen 5c en s'adressant aux éditeurs-proprétaires.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
200, blvd St-Laurent, Montréal.



Juin

Le soleil des forêts argente les arceaux;
De parfums enivrants la terre est arrosée;
Les trèfles tout le jour ruissellent de rosée;
Les feuillages touffus ombragent les ruisseaux;

Les horizons sont peints d'une lueur rosée;
De suaves rumeurs flottent le long des eaux;
Le pétrel couve au bord de la vague apaisée;
De doux frissonnements courent dans les roseaux;

Ivre d'amour, l'oiseau jase dans la broussaille.
Les sommets, les vallons, les landes, tout tressaille
Sous les souffles ardents de la fécondité;

Et, lorsque notre oeil voit la nature sereine
Déployer ainsi tant de splendeur souveraine,
On doit bénir de Dieu la prodigalité!

W. Chapman.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 6, Montréal, Juin 1910

La Rivière-Qui-Barre

IL ME semble entendre des lecteurs qui disent: La Rivière-Qui-Barre, en voilà un sujet d'article! Quelques lignes sur la Saint-Jean-Baptiste étaient pourtant la chose toute indiquée pour ouvrir ce numéro de juin de la "Revue Populaire." Or, apprenez, dès maintenant, patriotiques lecteurs, que ceci est précisément un article de Saint-Jean-Baptiste; et c'est le geste de la paroisse de la Rivière-Qui-Barre, en particulier, et de nos compatriotes de l'Alberta, Nord-Ouest, en général, qui va en fournir le thème. Que font-ils donc là-bas?

Là-bas, ils célèbrent la fête nationale en suivant ce que j'appellerai un circuit. Déjà trois centres canadiens-français en ont fait les frais; cette année, c'est au tour de la Rivière-Qui-Barre. Je cite le "Courrier de l'Ouest", publié à Edmonton:

"Morinville, St-Albert, Edmonton ont été tour à tour le lieu favorisé; il importe que maintenant l'on songe à faire échoir l'honneur aux jeunes paroisses du district, qui, pour le peuplement et le progrès, marchent avec tant d'enthousiasme sur les traces de leurs aînées.

"Le cercle St-Jean-Baptiste de la Rivière-Qui-Barre est une de nos associations canadiennes-françaises locales les plus actives. Grâce au dévouement et à l'activité de tous, officiers et sociétaires, nos compatriotes sont parvenus, sans grandes ressources, à établir une société permanente qui contribue puissamment aux progrès matériels et à la bonne harmonie des rapports sociaux des paroissiens. Le cercle St-Jean-Baptiste possède une salle de réunion, des jeux, une excellente bibliothèque, etc. Il serait fort à désirer pour le bien de notre nationalité qu'une telle association, aussi active et florissante, soit fondée dans chaque paroisse canadienne-française de l'Ouest. Le passé, jeune encore, mais déjà plein de promesses, du cercle St-Jean-Baptiste de Rivière-Qui-Barre nous donne pleine confiance dans la réussite de la célébration du 24 juin.

"Si nos compatriotes obtiennent tout l'encouragement qu'ils méritent, nous prédisons d'ores et déjà un succès absolument sans pareil."

Ces petites paroisses du Nord-Ouest, nées d'hier, se disputent donc l'honneur d'être le centre de la célébration nationale. Elles possèdent des cercles munis de tout, même d'une bibliothèque. Sous tous les rapports elles se mettent en mesure d'offrir une belle hospitalité le 24 juin.

Pendant que tout cela s'accomplit là-bas, nous, du vieux Canada français, nous nous mettons en peine de l'avenir national de nos compatriotes de l'Ouest; nous avons grand souci du sort qui attend leurs droits, leurs institutions et leur langue.

Mais une paroisse sur vingt, dans notre province, célèbre le 24 juin; une sur cent a une société nationale, une sur deux cents a une bibliothèque, etc.

Filles de Jérusalem, pleurez sur vous-mêmes!

D'Argenson,



Une pêche dans les solitudes de Tamagami

En Pleine Nature

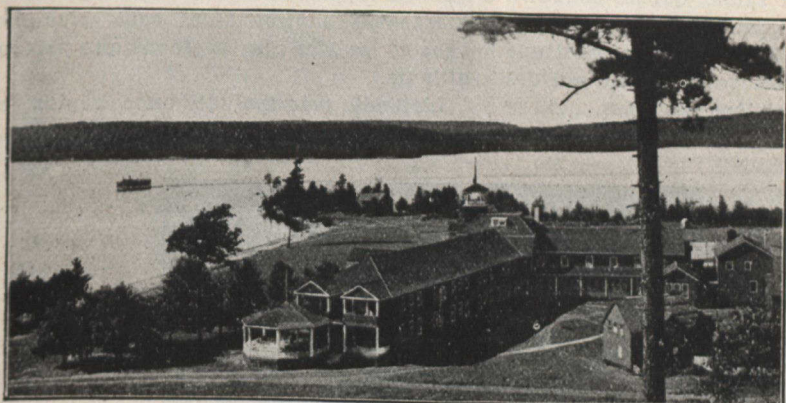
Par Harold Havens

(Adapté par Jean Yves)

DANS un pays où les hivers sont si longs et si remplis d'attraits; où les étés, si courts, se distinguent par tant de charmes, il semble que le peuple est plus apte à apprécier dans toute leur plénitude les beautés des campagnes environnantes. Le Canada, dans ce sens, peut se vanter de posséder les plus merveilleux sites qui soient sur notre continent et la réputation de la région du lac Témagami est, pour ainsi dire, universelle. Là, les lacs aux eaux pures et fraîches, sont larges et profonds. Voulez-vous vous payer le plaisir de capturer quelques bonnes et grosses truites? vous n'avez qu'à laisser descendre vos quatre cents pieds de lignes dans les profondeurs du lac Tama-

gami, qui porte bien son nom puisqu'il signifie "eau profonde." D'un autre côté, voulez-vous vous livrer à l'agréable sport que constitue la pêche à l'agile achigan? allez, par de faciles "portages", dont leurs bords sont sillonnés, promener votre mouche sur les lacs plus petits que vous rencontrez partout. La pêche à l'achigan ne demande, là-bas, aucune science spéciale, aucun art; c'est un simple amusement, et vous êtes sûr de ne jamais revenir bredouille.

Si vous désirez habiter un endroit tranquille, jouir d'un beau panorama, faire profiter vos enfants d'une vaste grève où ils pourront se baigner en toute sécurité, rendez-vous à l'hôtel Wawa, sur le bord



L'hôtel Wawa, Pointe Norway, lac des Baies

du lac des Baies. Cette magnifique place d'été, qui n'est ouverte que depuis deux saisons — et qui a été considérablement améliorée dans ces derniers temps — n'est qu'à quatre ou cinq heures de marche du Grand Tronc, au nord de Toronto. Après avoir quitté le train, à Huntsville, l'on s'embarque sur un des jolis bateaux éclairés à la lumière électrique de la compagnie de navigation "Huntsville and Lake of Bays" et l'on arrive à l'hôtel après avoir fait, à mi-chemin, un court trajet en chemin de fer.

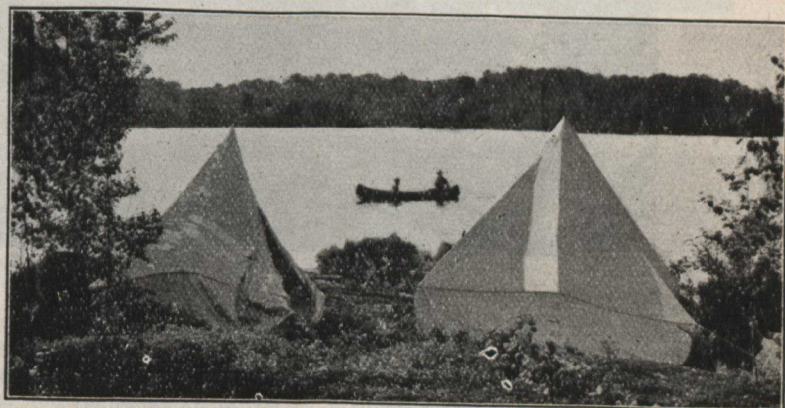
Bien que le plaisir de faire de la littérature soit aussi puissant que "l'Appel de la Nature", je désire déclarer ici, que mon intention n'est de dire que la vérité et rien

que la vérité.

Ce pays, pour dire vrai, est en train de perdre tout ce qui en fait son charme poétique dans la poussée du progrès moderne; et il viendra un temps, qui n'est pas loin, où nous chercherons en vain dans toute son étendue, un endroit où planter une tente et faire un lit odorant de branches d'arbres. Le Canada, pour nourrir l'activité commerciale qui le dévore, doit utiliser même les contrées les plus sauvages.

De tous les endroits charmants qui parsèment la région des lacs, le lac des Baies peut être avec raison appelé le "Roi des lacs."

C'est à Huntsville que les touristes venant du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest,



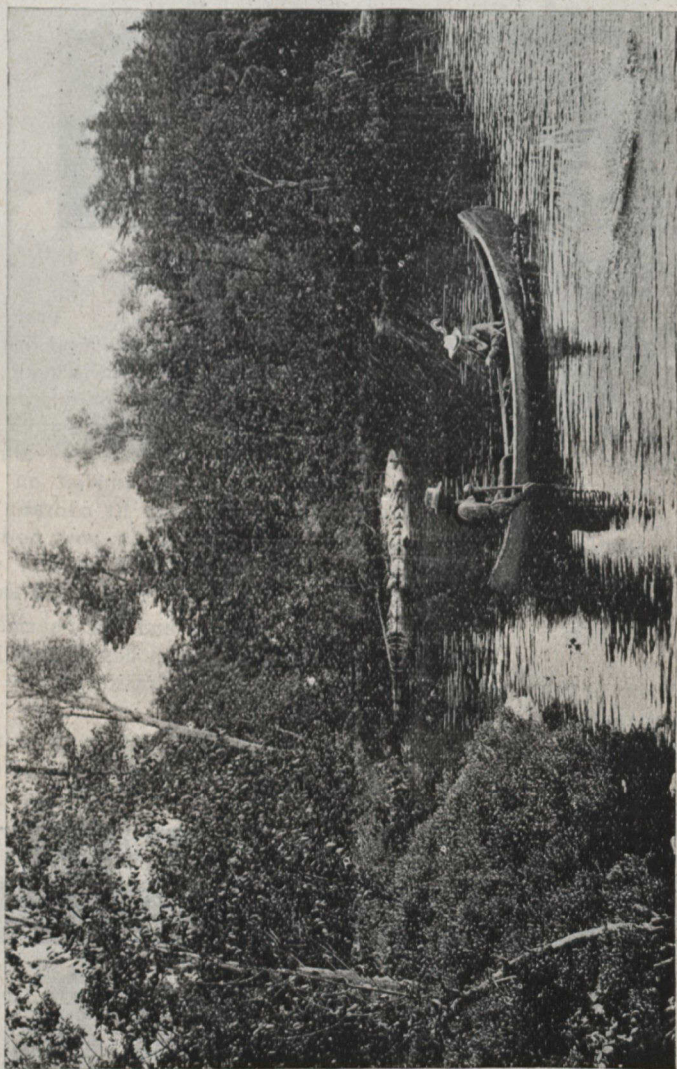
Un campement dans le Parc Algonquin

La Revue Populaire

prennent le Grand Tronc, qui les conduira dans la région du lac des Baies. Huntsville est à 145 milles de Toronto; c'est une petite ville très pittoresque bâtie sur les rives de la belle rivière des Fées, qui se

que les approches en sont abruptes; les montagnes environnantes sont plus élevées et les lacs plus profonds que partout ailleurs.

L'attrait principal de cette région, ce



Pêche de l'achigan dans le Parc Algonquin

Jette dans les lacs du même nom, pour, ensuite, suivre de nouveau son cours.

Cette région du lac des Baies ressemble à toutes celles des "Hautes terres de l'Ontario" à cette différence près cependant,

qui en fait la sauvage beauté, ce sont ses rives mollement inclinées et ses immenses grèves de sable, dont plusieurs ont des milles de longueur.

Une promenade sur l'un des différents

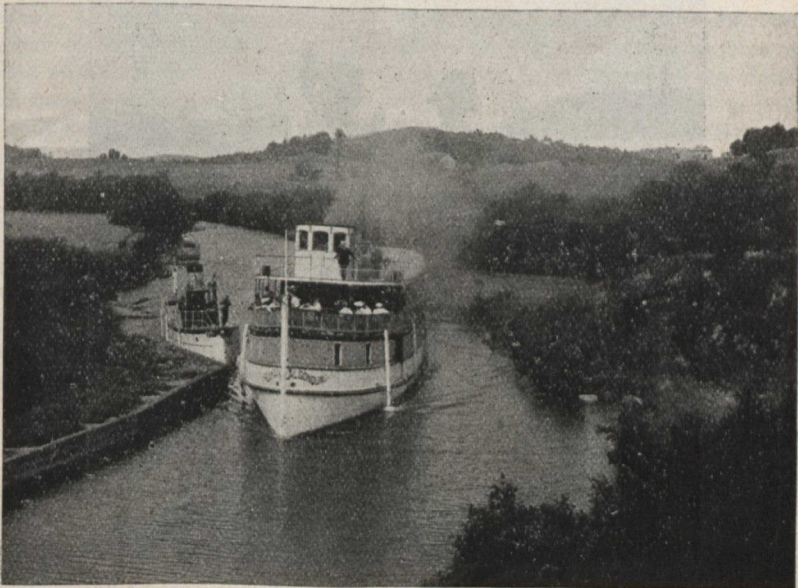
En pleine Nature

lacs qui constellent la région est une chose dont on se souvient longtemps.

Le lac des Baies est le plus grand de tous ceux de la contrée. Du pont de l' "Iroquois" ou du "Mohawk" les scènes qui se déroulent sous les yeux sont réellement merveilleuses. De toutes les directions surgissent, comme des vagues de verdure, des montagnes uniformément boisées; pas un endroit abrupte ou inhospitalier. Ici et là, des clarières s'ouvrent qui descendent jusqu'au lac. Quelquefois, au loin, sur des monticules on aperçoit des fermes d'où les hôtels avoisinants tirent les légumes, le

Cette merveilleuse nature et la facilité des communications dans cette contrée, attirent chaque année de nombreux touristes dans le district de Huntsville, dont le lac des Baies est le charme principal.

La baie Dwight, avec les rives toutes vertes qui l'entourent, est une des plus jolies qui dentellent le lac. Ses rivages sont émaillés de frais bosquets sillonnés de sentiers faciles qui descendent jusqu'au bord de l'eau; à travers les arbres, on voit, par éclaircies, les champs qui s'étendent au loin en arrière. Les enfants peuvent se baigner en toute sécurité



Sur la "Fairy River", lac des Baies

beurre frais, le lait de beurre et la crème douce pour les touristes en villégiature. La traversée du lac couvre dix milles, mais on est saisi par l'enthousiasme bien avant qu'on ait atteint l'île du milieu que l'on a surnommé avec raison la "Reine des lacs". Comme une reine, en effet, elle sourit au bleu firmament que reflètent les eaux; toute verte, elle laisse briller au soleil les multiples joyaux dont elle s'est parée. Et, là-haut, sur les montagnes environnantes les arbres majestueux semblent chanter les louanges du lac des Baies.

dans cette baie. Outre cela, de très artistiques cottages, de pittoresques villas, la petite église toute blanche, la maison d'école, l'hôtel, et, au large, l' "Iroquois," qui ne dépare pas, certes, le tableau, voilà les éléments qui constituent, en vérité, un fort joli paysage.

Un autre endroit, plus près de Montréal, celui-là, à l'ouest d'Ottawa et sur le parcourt du Grand Tronc, division d'Ottawa, est en train de devenir l'endroit idéal des amants de la nature dans toute sa sauvage grandeur. C'est le Parc Algonquin.

Rien n'est plus triste, rien ne porte plus à la mélancolie qu'une vaste forêt, sans rien qui puisse réjouir l'animal le moins porté à la solitude—l'homme.

De tous les lieux d'amusement que le gouvernement canadien a fondés, il n'y a rien de plus agréable que ce sombre domaine des bêtes sauvages.

Le Parc National Algonquin est situé dans la province d'Ontario. C'est le pays heureux où les fauves, une fois dans son enceinte, n'ont plus à craindre le chasseur. Quatre ou cinq rivières, qui coulent du

déjouer les ruses des loups qui ont l'habitude d'étrangler les chevreuils quand la neige est épaisse dans la forêt. La neige, durcie en croute, porte facilement un loup qui y marche comme sur la terre; mais les jambes trop fines des chevreuils passent à travers; et c'est grâce à cette fâcheuse circonstance que la malheureuse bête devient à la merci du féroce maraudeur de la forêt.

Chaque année, nous lisons les comptes-rendus d'une chasse aux loups dans le haut de la province, mais, vraiment, les loups



Une truite du lac Témagami

nord, traversent cette étendue de bois et d'eau. Le Parc a une superficie de 1,800,000 acres de terre et d'eau. C'est un des endroits du continent les plus intéressants à visiter pour une personne éprise de la nature vierge; à condition cependant qu'elle abdique toute idée de sacrifice à saint Hubert.

Le Dr W. J. Long a passé là deux hivers occupé seulement à étudier la vie des fauves.

Le Dr Long, en effet, avait obtenu du gouvernement provincial la permission de camper dans le parc afin de chercher à

ne semblent pas s'embarrasser pour si peu. Le fait est que de l'homme et du loup, le plus rusé n'est pas celui qu'on pense, en tous cas ce n'est pas toujours le premier.

Toutefois, en dépit des déprédations de ces féroces animaux, les chevreuils et autres animaux sauvages survivent comme de plus bel et leur nombre augmente même, actuellement.

L'un des précieux avantages d'un parc comme le Parc Algonquin c'est que les loups vagabonds ne peuvent pas s'en approcher, même de plusieurs milles. Une autre sorte de loup, un bipède, celui-là,

En pleine Nature

qu'il faut constamment empêcher d'entrer dans le Parc ou de trop s'en approcher, c'est le chasseur.

Le chemin de fer du Grand Tronc, de la division d'Ottawa, court à travers le Parc Algonquin. Tout près d'une petite station, située entre deux lacs très pittoresques, s'élève un joli hôtel d'été, le "Highland Inn" où l'on peut jouir à des prix nominaux de tout le confort moderne.

On peut se procurer là, d'excellents guides et aller faire la pêche dans les lacs environnants. Une particularité pittoresque de ces lacs, c'est qu'ils sont tous formés et reliés par de gentils petits ruisseaux qui murmurent et chantent continuellement. Ici, des enfants peuvent étudier la vie des bêtes dans le domaine qui leur est propre; on peut assister en effet aux courses du porc-épic dans les sentiers et aux allées et venues de l'ours noir dans les taillis. De votre canot voguant sur n'importe quel lac, vous apercevrez des chevreuils sautant par-dessus des arbres tombés, au bord de l'eau ou sur la berge des ruisseaux. Vers le milieu de l'été, vous les voyez descendre, manger des touffes de feuilles dans les arbres et se coucher sur la grève.

Souvent, dans le courant d'un ruisseau descendant dans la vallée et reliant deux lacs, vous avez le plaisir de voir un castor travaillant à la construction de sa digue; et si vous ne faites aucun bruit ni ne remuez, vous serez le témoin de son ingéniosité.

Rien dans la nature n'est plus étonnant que le travail de ces industrieux animaux. Un castor se rend à terre et saisit un arbuste. Ses dents pointues attaquent l'écorce, puis le cœur de l'arbre et, dans un temps étonnamment court, l'arbre, scié comme avec un instrument, tombe. S'il arrive que l'arbre penche du mauvais côté, l'animal le rongera de façon à ce qu'il tombe du côté qu'il veut, en lui faisant une large entaille; si l'arbre, en tombant, reste sur sa souche, il le laisse là, puis, recommence à le couper à un ou deux pieds de la souche.

Une fois cette opération terminée, il mesure, à l'oeil, un billot de l'arbre et le

coupe. Ensuite, il le roule dans l'eau et nage à sa suite en le tenant par l'un des bouts; il tourne gracieusement la tête, laisse flotter le bois près son épaule et nage comme cela jusqu'à sa maison.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans le travail de ces industrieux animaux, c'est la façon dont il commence la construction d'un barrage dans un courant.

Aidé de plusieurs compagnons, il prend une assez longue pièce de bois et en enfonce un bout dans la berge de façon à ce que l'autre bout soit dirigé vers le haut du courant. Puis, le constructeur choisit une autre pièce qu'il va enfoncez sur la berge opposée de manière que les extrémités supérieures des deux pièces de bois se rejoignent par la force même du courant et forment une sorte de V dont la pointe s'avance vers le haut de la rivière.

Le lecteur n'a pas besoin de la sagacité du castor pour comprendre que la pression de l'eau s'exerçant sur les extrémités inférieures des pièces de bois, les enfonce davantage dans la terre.

Cette espèce de charpente construite, l'ouvrage va maintenant bon train. Les ouvriers placent les autres pièces de bois les unes à côté les autres et calfeutrent les interstices avec de l'herbe, de la mousse et de la boue jusqu'à ce qu'il ne coule plus à l'intérieur de la digue qu'un mince filet d'eau.

Un très agréable voyage peut se faire en canot en partant du Highland Inn. D'autres promenades charmantes sont possibles en suivant les "portages" qui conduisent d'un lac à un autre; mais la plus populaire c'est celle qui consiste à suivre la chaîne des lacs et des rivières jusqu'au lac des Baies. Toute cette route est parsemée de scènes d'un pittoresque achevé que l'on peut admirer en pêchant tout le long du chemin. Quand une fois on a passé les limites du Parc, on ne voyage plus qu'en compagnie de tous les fauves qui peuplent cet immense jardin zoologique national; pendant ce temps, votre odorat est délicieusement flatté par les senteurs parfumées des pins et de mille fleurs sauvages.

GRANDE ACTUALITE



—Es-tu encore dans ton discours pour la Saint-Jean-Baptiste?

—Oui. Je suis accroché pour la fin. Je voudrais quelque chose de nouveau et d'éclatant pour finir et je ne trouve rien.

—A ta place je finirais en disant: "Maintenant allons nous rincer la dalle." Ça prend toujours, ça.



Dans le Rang du Bord de l'Eau

Un Vingt-Quatre Juin

Par Mistigris

J'AI rappelé, dans le dernier numéro de la *Revue Populaire*, les circonstances assez pittoresques qui précédèrent immédiatement et, ensuite, accompagnèrent le mariage de notre ami Philémon avec la sympathique veuve Rochette. On aimera peut-être à connaître celles où leur amour réciproque se dessina au point de faire jaser les gens, ce qui, dans le Rang, constitue la première période des péripéties dont la dernière se déroule à la Sainte Table.

Ce récit a d'autant plus sa place dans ce numéro de juin que la chose arriva le jour même de la Saint-Jean-Baptiste.

* * *

La dernière veillée de cartes dans le Rang avait eu lieu, le Mardi Gras, chez Narcisse Laquerre.

Il n'y avait donc que chez Prosper Cantin que le "set" n'avait pas joué, et comme il n'aurait pas été décent de se livrer aux divertissements durant les neuvaines et les retraites, il avait été décidé qu'on irait chez Prosper le soir de la Saint-Jean-Baptiste.

—On n'est pas des bâtons de crème, on fondra pas. Et pis, on se détellera, s'il fait trop chaud, avait dit Gustin Latrémouille, qui donnait un peu le ton dans le Rang, avec l'autorité d'un homme qui a passé deux hivers en Amérique, c'est-à-dire au Détroit, "Michiganne".

Le soir du 24 est arrivé, le temps est pesant, "y'a du soufre dans l'air," comme fait remarquer Prosper, mais tout le monde s'est détélé, sauf Philémon Gingras qui étrenne un surtout et qui ne l'ôterait pas pour un pain de sucre.

—Allons! les joueurs, en place! Vous avez le temps de faire trois vilaines avant qu'on allume la lampe.

—A quoi c'est qu'on va jouer?

—Au Casino si...

—Allons, Quienne, on n'a pas passé trois mois au grand Mârial comme toi... C'est un jeu qu'on connaît pas.

—Si on jouait au Quat'-Sept?

—Non, la Louise le sait pas, et si on joue un jeu qu'a sait pas, elle va être en massacre.

—Eh ben, jouons à la Crêpe, tout le monde sait ça.

Après bien des ci et des ça, quatre joueurs s'attablent: Lésime qui joue avec la Louise et Philémon—sanglé comme un boudin—qui joue avec la veuve Rochette, "qu'est pas piquée des vers," si l'on en croit le verdict du Rang.

Et le branle-bas commence.

Lésime.—A moi la brasse... A c'te heure, écoutez ben; pas de signes, pas de frappages, pas d'annonces de cartes ou ben je bougre tout ça là.

Philémon.—Comment! on peut pas cogner?

Lésime.—Cogner, cogner! Mais il y en

La Revue Populaire

a qui défoncent la table... Chez Laquerre, le Mardi Gras, y en avait qu'auraient eü autant d'acquet de jouer leurs cartes à l'envers. Tant qu'à jouer, jouons comme du monde.

Il donne les cartes pendant que le reste de la compagnie s'amuse à sa manière, les uns à jaser en fumant, les autres à tricoter en jasant, les plus jeunes à jouer au "feet-and-a-half" à la porte et les amoureux à se dire des riens, assis sur des coffres bleus à pattes ou dans les environs du banc des "siaux," les endroits reconnus les plus propices pour ces importantes occupations.

* * *

Lésime.—Bon! tout le monde est paré? Montre pas ton jeu, la veuve...

La veuve.—Faites excuse, je me grattais le dessus de la main.

La Louise.—On connaît ça!

Lésime.—Vous avez besoin de vous pletter. J'ai rien que ça à vous r'commander.

Philémon.—J'cré ben! vous avez tout dans la main.

La veuve.—La grande affaire, c'est de ne pas montrer notre coq.

Puis la partie s'engage à fond.

Lésime.—Bang! v'la-t-une belle brisse qu'est défunte pour une petite escousse.

Philémon.—Cou-donc! Quand on a le Gros Major, pis...

La Louise.—Joue, joue! Fais pas ton innocent... C'est unne trique pour faire assavoir ton jeu... Tu ferais bien mieux d'essuyer l'huile qui te coule sur le front.

Lésime.—Ce plan, aussi, de garder son surtout...

La Louise.—Un surtout qu'est quasiment épais comme un capot.

Lésime.—Avec l'autre capot qu'y va faire tantôt, y va en avoir encore plus sur la couenne.

Tout le monde rit de grand coeur de ce jeu de mot.

Une voix.—Ce Lésime-là, il est pas battu pour l'esprit naturel...

Une autre voix.—Aïe! pince-moi pas...

Prosper.—Allons Zidore, veux-tu lâcher les criatures? C't'élément qu'il a, ce cra-

paud-là, de toujours se frôler contre eux autres et de les faire crier.

Zidore.—Faut ben faire quèque chose.

Prosper.—Fais comme les autres, t'en mourras pas pour une fois.

Lésime.—Viens nous r'garder jouer, ça t'apprendra...

La veuve.—Oui, et pis y dira de quoi qu'on a dans not'jeu. Qu'y reste ousqu'il est.

Prosper.—Oh! toé, la veuve, tu prends toujours la part des pinceux.

Madame Cantin.—Allons! pas de chicane dans la cabane. Dépêchez-vous pour qu'on prenne quèque chose.

Lésime.—Pas de refus. Ça sera pas long. Attrape ça, le surtout...

Philémon.—Ça parle aux cinq cents! Y mange mon Petit Major...

Lésime.—Et pis ça, encore!

La Louise.—Vilaine! ils ont vilaine!

C'est vrai. Aussi, grand brouhaha! Philémon et la veuve sont "bouncés", secoués, roulés et déposés sur le banc des "siaux" où ils ne tardent pas à se consoler en se serrant les mains dans les grands prix.

* * *

Pendant que sa femme passe les "croquecignoles", les "cracorces" et les "fanissés" (fancy biscuits), Laquerre fait la ronde avec du sirop de vinaigre pour les uns et de la "grosse bière" pour les autres. Et la conversation s'engage vive, variée, plutôt haute, mais tout le monde se comprend.

—C'est de la Bosouelle, ça?

—Oui, c'est la meilleure.

—Tu peux le dire. La bière de par-en-haut, je l'aime pas. Y mettent des ingrédens dedans pour l'éclaircir. La Bosouelle, elle, c'est naturel.

—Regâârde donc la veuve, si a mange sur le bout des dents...

—C'est pour faire accroire à Philémon qu'a sera pas dure d'entretien.

—Si a trouve pas à se marier, elle!...

—Ben, quoi? A court sa chance comme les autres. Y n'en manque pas de veuves qui se remarient. Elle est encore assez jeune, et pis elle a du bien.

Un Vingt-Quatre Juin

—Si a n'avait pas, Philémon se pousserait pas tant.

—Toi, tu cracherais pas dessus, on sait ça.

—Sus qui?

—Sus Philémon.

—Je vas te dire; si j'ai jamais pensé à lui, je veux...

—Chit! chit! la p'tite, parle pas trop, tu pourrais t'en r'pentir. Faut jamais dire: "Fontaine, je boirai jamais de ton eau!"

C'est Prosper qui vient de rendre, en l'interrompant, un grand service à Zoé. Zoé—tout le monde sait ça—a des tendances pour Philémon et ça lui brûle la peau sur le dos de voir la veuve sur le "spot".

* * *

Bref, après maintes autres parties de

cartes et tournées de rafraîchissement, tout notre monde prend la route de chez soi enchanté des bonnes manières des Laquerre, qui ne sont pas pourtant des grands sorteux, et convaincu d'avoir fêté la Fête nationale aussi bien que s'ils avaient marché dans une procession en portant, de travers, une bannière ou un drapeau.

Je ne serai jamais le premier à leur donner le démenti. Les manières de se montrer canayen sont aussi nombreuses que les chemins qui mènent à Rome.

Nos gens du Rang du Bord de l'Eau sont peut-être moins vifs, le 24 juin, à manifester le désir de vivre en frères, mais, d'autre part, ils sont bien plus lents, le lendemain, à reprendre les haines ou les jalousies du passé.



Les Théâtres de Montréal

1875 à 1885

Troisième série (1)

Par E.-Z. Massicotte

AU moment où paraîtront ces lignes, les murs de l'Académie de Musique auront été éventrés et il n'en restera plus que des pièces éparses. A l'endroit où tant de nos concitoyens ont applaudi les conceptions des écrivains et le jeu de leurs interprètes, où quantité de nos pères et d'entre nous sont allés demander, pour quelques heures, l'oubli de leurs soucis et le réconfort de la gaieté et de l'illusion, s'élèvera bientôt un grave édifice dans lequel on débitera des rubans, des dentelles et des étoffes. Là encore, il y aura des drames et des comédies, notre existence en est faite, mais ils auront moins d'éclat, peut-être aussi moins de charmes, parce qu'il leur manquera les décors illusionnés, les phrases aux sonorités étudiées, et cette ambiance de mystère qui remplit un théâtre.

* * *

L'Académie de Musique marque l'ère moderne des théâtres montréalais, car elle a été incontestablement notre théâtre "select" pendant longtemps. L'édifice fut érigé en 1875 sur le site d'une école commerciale fameuse en son temps, la Nicholl's School. Les propriétaires étaient un certain nombre de citoyens, ayant à leur tête feu Sir Hugh Allan et M. Charles D. Tyler. Les travaux commencèrent au printemps de 1875 sous la direction de l'architecte Taft et l'Académie ouvrit ses portes le 15 novembre 1875. Feu Eugène A. McDowell

(1) La première série a paru dans notre No de juillet 1909 et la seconde dans notre No de décembre 1909.

en était le gérant et le principal acteur. Mlle Fannie Reeves, une Canadienne de grand talent, nièce d'un ancien ténor anglais réputé: Sims Reeves, assumait les premiers rôles féminins. La pièce à l'affiche pour l'ouverture fut un drame militaire de Lester Wallack, intitulé: "Rose-dale or the Rifle Ball".

M. McDowell était un acteur favori. Très connu aux États-Unis, à Montréal et dans les provinces maritimes, il jouissait d'une belle réputation. Il conserva la gérance de l'Académie jusqu'en 1877 alors qu'il résigna sa position le jour même qu'il épousait Mlle Reeves. Il n'abandonna pas, cependant, sa profession, mais fit plusieurs tournées qui lui valurent de grands succès. Néanmoins, il mourut obscurément et dans la dèche, quelque part dans les Antilles, en 1893. Son successeur fut un autre acteur fameux Neil Warner dont je parlerai un de ces jours. Il débuta ici en 1876 dans "A New Way to pay Old Debts". Après Warner les gérants furent successivement MM. W. Norton, Felix Morris, William Nannery, Lucien Barnes, George Wallace, puis Henry Thomas et sa femme. Celle-ci, devenue veuve, épousa en secondes noces, Frank Murphy, et tous deux conservèrent la gérance jusqu'en 1894, alors que la famille Allan, qui était devenue propriétaire du théâtre, le vendit à M. David Walker pour la somme de \$65,000. Quelques années plus tard, Sparrow & Jacob l'acquirent, puis en passèrent la propriété à la Sparrow Theatrical & Amusements Co. Ltd, qui l'a cédé à la Cie Rea.

Durant ses trente-cinq ans d'existence, l'Académie de Musique a reçu la visite de

Les Théâtres de Montréal

presque tous les acteurs et actrices de renom de l'Amérique, de l'Angleterre et de la France. Il m'est impossible de citer ici les noms de chacun. Je me contenterai de rappeler que plusieurs des célébrités mondiales nous y ont fait apprécier les grands chefs d'oeuvres de la musique et de l'art dramatique et nous ont procuré l'occasion d'admirer leur talent et parfois leur génie. C'est là, en effet, qu'ont défilé successivement Albani, Adelina Patti, Sarah Bernhardt, Mme Second-Weber, Jane Hading,

mateurs montréalais, essayèrent "Richard Coeur de Lion"; MM. Templé, Moyses, Marcus, Mme Larché, etc., y jouèrent le "Bos-su"; un amateur canadien, sous prétexte qu'il s'en allait étudier l'art dramatique à Paris, nous donna une "Marie Tudor" que Victor Hugo n'aurait probablement pas reconnue, etc.

Il y a quelques mois, l'Académie changea d'orientation et une troupe permanente française de premier ordre y a fait la saison théâtrale 1909-10. Ce fut, en quel-



L'Académie de Musique.

Théo, Judic, Coquelin, Mounet-Sully et combien d'autres?

N'oublions pas que c'est aussi à l'Académie de Musique que pendant quinze jours, on représenta, pour la première fois: "Papineau" et le "Retour de l'Exilé" de notre grand poète: Louis Fréchet. Ces drames furent "montés" avec un luxe considérable et dans la distribution figuraient nos meilleurs amateurs de l'époque: Mme Prume (née Delvecchio), MM. McGown, A. V. Brazeau, Louis Labelle, etc., etc.

Plus tard M. et Mme Pégou, assistés d'a-

que sorte, le "chant du cygne" de cette glorieuse scène.

Mais comme un théâtre doit logiquement avoir une fin théâtrale, l'Académie ne manqua pas à sa destinée et voici comment le "Canada" a raconté ses derniers moments:

"Samedi soir, (le 19 mars 1910) le rideau est tombé pour la dernière fois, à l'Académie sur le décor du "Château St-Ange."

On jouait la "Tosca" et la salle était comble.

La Revue Populaire

Tandis que l'auditoire était encore sous le coup de l'émotion du sombre dénouement de la pièce de Sardou, M. Paul Marcel est venu lire aux spectateurs une adresse d'adieu "bien sentie."

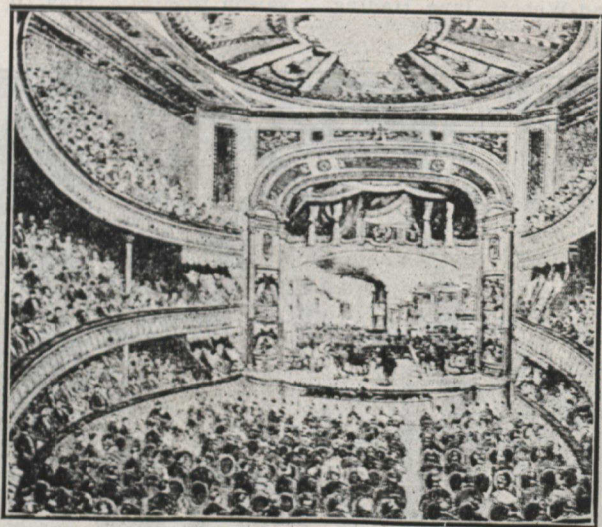
"Nous autres, a dit Marcel, les derniers de l'Académie, nous partons! Comme de bons marins ne quittent leur vaisseau qu'au moment où il coule, nous sommes restés jusqu'à la dernière minute sur cette scène si brillante et où tant de célébrités

te un peu, tandis que l'orchestre martelait les notes angoissantes de la "Marche funèbre" de Chopin."

L'Académie avait vécu.

* * *

A ce propos, je signalerai que Montréal a été ravagé par diverses épidémies théâtrales: 1877 vit celle des vélodromes ou "ronds de courses en vélocipèdes", dont



La scène de l'Académie de Musique

françaises et anglaises nous ont précédés. Demain le pic des démolisseurs jètera par terre ce temple de l'Art qui a vu revivre tant de chefs-d'œuvre. Dans peu de mois le tumulte des affaires règnera à sa place, étourdissant, faisant naître l'oubli: la profanation sera complète! Cependant mes camarades et moi nous nous rappellerons toujours vos applaudissements, et j'espère revenir avec eux en cueillir de nouveaux sur une autre scène!"

Et la foule s'en est allée lentement, tris-

j'ai déjà parlé dans mon article sur les acrobates canadiens paru dans cette revue. 1885 subit l'épreuve des museums signalée plus haut. Elle fut bientôt suivie de celle des Opera Houses, alors que nous eûmes de l'opérette au Royal, au Crystal Opera House, sur le site occupé de nos jours par la Y. M. C. A., à l'Opera House, côté du Beaver Hall, etc. 1897 nous amena l'épidémie des Cafés-concerts avec l'Eldorado en tête. Actuellement nous avons les "scopes" qui semblent avoir la vie dure.



La Clef Mortelle

Roman dramatique

par Jean Lorfèvre

I

IL Y avait, ce soir-là, première à l'Opéra, et tout ce que Paris compte d'illustre, de riche et d'élégant, s'y était donné rendez-vous.

On se montrait les célébrités politiques du jour, le poète à la mode à côté du financier que les coups de bourse avaient favorisé, entre tous, les grands artistes ; on se montrait surtout les femmes, dont les toilettes exquises s'entremêlaient comme un riche éventail.

Au milieu de toutes les splendeurs, accoutumées, il y a presque toujours, dans ces soirées féeriques, un point où s'attache de préférence la curiosité. Il y a pour les gourmets de la vie parisienne, une sorte de plat du jour. Souvent on se raconte un incident, une aventure, un scandale en se montrant une loge. Ce soir-là, les esprits curieux pouvaient se demander quelle était, aux premières, cette dame dont la toilette témoignait d'une richesse réelle et que les regards du public paraissaient profondément troubler.

Toute sa mise était de la plus délicate recherche et s'harmonisait admirablement avec sa beauté ; mais pourquoi, sur son cou d'une éclatante blancheur, voyait-on suspendu un si étrange bijou ?

En effet, elle portait en guise de collier un tour de cou en perles où se trouvait passée une clef.

On apercevait facilement cet objet vul-

gaire tranchant sur le satin de la peau.

On comprend combien un pareil détail devait intriguer.

—Mais c'est Mme la comtesse d'Andersen, Mlle d'Iderville, et ce Monsieur âgé à côté d'elle, est son mari... Ils viennent de Stockholm... Le mari ne manque jamais une occasion d'exhiber sa femme ornée de cette clef... Depuis un mois on la rencontre partout... on finira bien par savoir... déjà on dit que...

Et les histoires d'aller.

On voit déjà combien les chroniqueurs de journaux payés à la ligne avaient dû exploiter cette situation si étrange de la "femme à la clef".—Elle avait été, disait l'un d'eux, la clef d'un véritable trésor.

—Ces d'Andersen, reprenait un autre, sont de la plus haute noblesse suédoise.

—Et les d'Iderville, de bonne source française, du plus pur faubourg Saint-Germain.

—J'ai connu le vieux baron d'Iderville, c'était un original, un excentrique ; il paraît que son gendre, le comte d'Andersen, ne lui cède pas sur ce point.

—Ah ! si vous voulez écouter toutes les histoires !

—Non, mais l'on m'a dit que cette clef si singulièrement suspendue au cou de sa femme, n'est là qu'en vertu d'un pari.

"En vertu" d'un pari ? disait un troisième personnage, je crois que la vertu n'a rien à voir dans l'aventure.

—La baronne d'Iderville est aussi bonne que belle, répliqua un des interlocuteurs

et si charitable! Autrefois, l'hôtel de son père était cité pour l'accueil fait aux pauvres.

—Cela n'empêche rien.

Ainsi, pendant l'entr'acte, chacun mettait son mot. La curiosité est parfois féroce; elle aime à voir se dresser les échafauds, et cherche à pénétrer tous les mystères, espérant y trouver des pleurs ou du sang. De tous ceux qui causaient ainsi au hasard, nul ne savait rien et parlait cependant pour savoir ou faire croire qu'il savait. Le bruit courait aussi que le comte et la comtesse d'Andersen étaient ruinés; d'autres prétendaient qu'il n'en était rien.

—Ce qui a pu accréditer ce bruit inexact, disait un monsieur, de l'air affable d'un défenseur officieux, c'est le sinistre retentissement du château d'Oxtiern, une des propriétés du comte.

—En effet, interrompit un autre, les journaux ont annoncé que ce château, un des plus beaux des environs de Stockholm, a été entièrement consumé.

—Mais notez bien ceci: le château en question valût-il des millions, les d'Andersen restaient très riches encore; ne serait-ce que du côté des d'Iderville... remarquez que la baronne a été l'unique héritière d'une fortune considérable. D'ailleurs, ils mènent grand train, paraît-il.

—Et dit-on comment le château d'Oxtiern fut incendié.

—Pour faire rire les compagnies d'assurance, répondit un plaisantin.

—Allez donc en Suède, vous le saurez.

Au milieu de ces conversations à bâtons rompus, calme, grave, un jeune homme ne disait mot, dans son fauteuil il se tenait immobile, les yeux fixés sur la loge de la comtesse d'Andersen.

Il n'entendait aucun des propos qui s'échangeaient autour de lui, et son attention était absorbée toute entière par la femme qu'il contemplait obstinément.

La toile levée, il ne se laissait point captiver par la scène; c'est à peine s'il y portait les yeux de temps en temps. Il ne demandait point, d'ailleurs, si sa persistance à regarder la même loge ne serait pas remarquée.

Tout le monde partageait sinon son émotion intime du moins la curiosité qu'il semblait manifester par son attitude; et à chaque entr'acte, les propos reprenaient—on dit ceci—on dit cela.—En somme, nul n'était fixé.

Bien qu'on fût à l'Opéra, et non à l'Opéra-Comique, beaucoup déjà chantaient intérieurement ce passage de la "Dame Blanche":

Quel est ce mystère?

Mais la "Dame Blanche" ne devait être qu'un problème de second ordre à côté de l'aventure sans précédent qui pesait sur la vie de la comtesse d'Andersen.

Cette clef qu'elle portait ostensiblement au cou était-ce un souvenir, une vengeance, un remords?

Bientôt tous les lorgnettes furent braquées de ce côté.

Le comte d'Andersen, debout près de sa femme, supportait cette explosion de curiosité comme un soldat qui se promet l'immortalité d'un acte de courage, et se voue de lui-même au péril. Mais si les lorgnettes avaient pu pénétrer exactement l'expression de ses traits, tout ce qu'un visage humain peut essayer d'efforts pour contenir les plus poignantes émotions se fut révélé sous cette apparente impassibilité. Quant à la pauvre femme, au bout d'un instant, elle n'y put tenir.

Elle essaya de se retirer.—Un geste de son mari la fit se rasseoir.

A ce moment, le rideau eût pu se lever sur les plus merveilleux décors, tout le monde suivait le drame intime qu'offraient les premières loges, tout le monde en attendait le dénouement.

Ce dénouement fut le suivant: "la femme à la clef", après une seconde tentative pour sortir de la loge, où la curiosité publique la torturait, s'évanouit.

Immédiatement, on s'empressa autour d'elle; elle fut dérobée aux regards, on l'emmena.

L'émotion produite par cette scène empêcha de remarquer la sortie impétueuse d'un jeune homme qui se leva des fauteuils d'orchestre pour se précipiter vers l'entrée.

II

Reprenons notre récit bien avant cette scène, mais sans quitter Paris; transportons-nous dans un des appartements les plus élégants du quartier de la Bourse. Vers deux heures du matin, un jeune homme d'une trentaine d'années, M. Jean d'Antin, rentrait chez lui en chantonnant; il revenait de son cercle la poche bien garnie.

Jean d'Antin était un joueur fieffé — c'était même là, disait-on, son principal, son seul fief.—Il était l'homme du monde le plus sûr du hasard des cartes et le moins certain de pouvoir produire les témoignages de sa noblesse douteuse. S'il était comte? on ne le croyait point; baron? on en doutait; chevalier? peut-être. Il est plus d'une sorte de chevalier.

Jean se promena quelque temps dans sa chambre, de long en large, en réfléchissant.

Il jeta tout son or sur la table. Il s'assit dans un fauteuil, auprès du feu—quoiqu'on fût en mai les journées étaient fraîches—et il parut se reposer de l'agitation qu'il venait de se donner en arpentant son plancher. Il alluma un cigare qui l'enveloppa bientôt de nuages bleuâtres, et il contemplait à travers ce nuage enivrant, les louis ronds et jaunes qui scintillaient en face de lui, au milieu de ses papiers, sur la table.

—Belle journée, dit-il, et bonne soirée. Je suis décidément posé chez les d'Iderville: la moitié d'une affaire d'honneur, arrangée, d'ailleurs, avec délicatesse... on ne peut plus avoir de doute me voilà classé parmi les "comme il faut". Cela m'a valu bien des parchemins et cela ne m'a pas empêché de gagner... bah! cinquante louis.

Il se tut sur ces mots et réfléchit encore. Il y avait, malgré sa joie, quelque chose d'une tristesse vague empreinte dans son monologue. Avait-il entrevu tout-à-coup, parmi les visages rencontrés dans la soirée des d'Iderville, une physionomie moins accueillante que les autres?...

Malgré le bien-être où il se trouvait, les

pieds sur les chenêts, malgré les belles lueurs fauves de son gain, sous les flammes des candélabres, une pensée venait de l'assaillir et de le troubler, pensée amère, sa peine, sa chafne.

Il baissa la tête et lentement laissa s'éteindre son cigare.

L'appartement était meublé avec goût et même avec luxe. De lourds rideaux d'étoffes riches pendaient aux fenêtres. Depuis le secrétaire, ravissant d'élégance, jusqu'aux moëlleuses causeuses, tout s'harmonisait fort agréablement. Des tableaux de valeur présentaient leur surface luisante au feu des bougies. Cet intérieur et cet ameublement annonçaient la chambre d'un homme arrivé et satisfait.

Secouant ses idées tristes, Jean se leva et sonna.

Son domestique parut.

—Il n'y a rien pour moi, demanda-t-il.

—Pardon, monsieur, reprit le valet, monsieur n'a sans doute pas regardé sur la table?

—Tiens, c'est juste... une lettre... un billet de faire part... C'est bien.

Le valet de chambre s'inclina et sortit; et Jean lut le billet de faire part: "Vous êtes invité, etc... le mariage de Mlle Lucienne, baronne d'Iderville, et M. le comte d'Andersen, etc..." C'est ainsi que Jean apprit ce mariage.

Aux contractions de son visage, on pouvait voir de quel coup cette nouvelle inattendue pour lui venait de le frapper, ce souci qui tout à l'heure le rendait si rêveur, se rapportait précisément à la baronne d'Iderville. Peut-être ne rêvait-il point de s'unir à elle, ou du moins de réussir de prime abord à s'imposer à une famille de vieille et bonne souche, lui dont le blason était apocriphe, et qui ne pouvait prétendre se faire admettre sur la foi d'une gentilhommerie plus que douteuse. Mais il dressait depuis longtemps un plan qu'il voyait crouler tout d'un coup.

Très élégant, dans sa tenue, très correct dans ses manières, il avait espéré réussir non par la famille, comme le comte d'Andersen, mais par la femme elle-même.

Qu'avait-il tenté? la séduction: Perdre la jeune fille, l'attirer dans un piège, con-

traindre les parents, en la compromettant, à une union qui lui donnerait la fortune et la considération.

Tel avait été le plan de Jean d'Antin.

Mais à ce dessein d'arriver à ses fins "perfas et nefas" était venu se joindre un autre sentiment.

On ne connaissait pas en vain Lucienne d'Iderville, si belle, si gentille, si digne d'être aimée; et le froid spéculateur, l'homme sans moral, ni coeur, Jean d'Antin, lui-même s'était trouvé touché.

Il n'avait pu se défendre d'aimer Lucienne; et c'était une raison de plus pour désirer ardemment la réussite de ses plans. Aussi l'annonce du mariage de la baronne d'Iderville fit-il coup double: il ruinait deux fois ses espérances—espoir de fortune, espoir d'amour.

—Ce n'est pourtant pas le comte que je craignais, se disait Jean d'Antin. Qui pouvait se figurer ce d'Andersen, à la figure sévère, plaisant à cette belle et douce baronne d'Iderville! Je l'avais bien étudiée.

Il y a des femmes qui sont vouées d'avance à devenir les victimes de leur coeur. Je croyais, en effet, je comptais être de ce caprice, le devenir, en profiter; je craignais bien, plutôt ce jeune Mauléon, avec ses yeux toujours pleins de langueur quand il la regardait... Ils s'étaient vus, je ne sais où, mais ils se connaissaient. Il était reçu chez les d'Iderville; il ne manquait pas une soirée. C'était de Mauléon dont j'avais peur; aujourd'hui il doit être aussi désappointé que moi.

Jean d'Antin devinait juste, et le jour du mariage de Mlle d'Iderville avec le comte d'Andersen on eût pu remarquer sur le visage de la jeune fille une expression de contrariété.

Ce n'était point qu'elle s'unit au comte d'Andersen précisément contre son gré. Elle acceptait l'époux que lui désignaient les convenances.

Le baron d'Iderville, son père, était âgé et souffrant, le comte lui avait plu. Il avait à Stockholm, outre des propriétés immenses, une charge importante à la cour; c'était un homme de quarante-cinq ans, d'une tenue sévère, et le baron d'I-

derville avait tellement insisté auprès de sa fille, que celle-ci avait accepté.

Mais si l'on avait pu pénétrer dans le coeur de Lucienne, on se fût convaincu que Jean d'Antin s'y connaissait... Elle éprouvait un de ces sentiments qui restent parfois comme ignorés de ceux qui les ressentent... Certain souvenir vint solliciter sans doute au moment où les voitures armoriées partirent du riche hôtel où elle vivait avec son père au faubourg Saint-Germain, pour la solennelle cérémonie qui la liait à jamais...

Quelques jours après le mariage, le comte et la comtesse d'Andersen quittèrent Paris.

Ce fut un déchirement pour Lucienne, qui aimait avec son coeur d'artiste la seule ville du monde où l'on puisse se complaire dans toutes ses fantaisies, lorsqu'on possède la fortune.

Ce délaissement de la ville unique, où allait-il conduire la jeune femme? Vers le Nord, du côté de Stockholm, au-delà des mers.

Son voyage fut un long désenchantement, peut-être une souffrance.

La traversée devait être encore plus dure pour Lucienne; elle ne se laissait point captiver par la nouveauté des choses.

La grande mer, pour elle, n'était point une compensation de la grande ville. Et en vain le comte, avec l'orgueil du pays natal, lui faisait-il de ravissants tableaux! Désabusée déjà, la jeune femme ne croyait pas à la beauté de ce qu'elle allait voir.

Dans sa mauvaise disposition d'esprit, elle contestait intérieurement jusqu'au pittoresque du pays où désormais elle devait vivre. L'inconnu du mariage, se révélant à elle, n'avait démontré à son coeur que le néant de la curiosité, et le comte n'était pas un homme à lui faire oublier toutes ses chères habitudes quittées, à lui inspirer par avance le désir de vivre dans un pays que son imagination lui représentait sous les aspects les plus sombres.

Le comte et la comtesse d'Andersen restèrent peu de jours à Stockholm.

Ils y firent strictement les visites obligées par la situation du comte. Ils ne se mêlèrent point au mouvement de la Cour

La Clef Mortelle

où tant d'hommages auraient peut-être adouci l'exil de Lucienne.

M. d'Andersen semblait avoir hâte de dérober sa femme à cette vie agitée qu'elle ne fit qu'entrevoir.

Il la voulait à lui tout seul, sans une autre distraction; il désirait savourer en paix son amour et les joies des premiers jours de son union à Lucienne.

Il l'emmena presque aussitôt dans une de ses propriétés, à quelques lieues de Stockholm, au château d'Oxtiern.

Ils partirent par une journée un peu assombrie. Les routes étaient mauvaises; on passait à travers les bois; Lucienne ne disait rien; le chemin ne lui semblait ni long ni court; elle restait abîmée dans ses réflexions.

Tout à coup, le comte, qui lui-même était pensif, se pencha à la portière et dit à sa femme:

—Voici le château d'Oxtiern.

Lucienne vit au-dessus des arbres les toits d'une sorte de monument sur lequel les nuages gris semblaient peser. Les girouettes tournaient sous un mauvais vent.

La neige qui sillonnait la voiture amortissait tous les bruits et le feuillage sombre des sapins complétant l'ensemble du morne tableau, inspirait à la jeune baronne d'Iderville un douloureux pressentiment des événements qui allaient agiter sa vie.

III

Donc il faudrait vivre dans ce pays...

Elle en avait déjà froid au cœur; elle considérait par la portière l'âpreté de cette nature, et le regard amoureux du comte ne faisait qu'ajouter encore à sa tristesse; à l'aspect de choses sévères par elles-mêmes, se joignait la perspective de l'affection profonde, mais froide, d'un homme qu'elle aurait voulu seulement vénérer comme un père.

La voiture tourna au coin du bois de sapin qui bordait la route.

Une allée laissa voir en plein, entre ses deux files d'arbres sombres, le plateau couronnant le coteau où s'élevait le châ-

teau d'Oxtiern, dans la rigidité de son allure, avec les fenêtres larges percées dans les murs épais. Les tours quadrangulaires de chaque côté perdaient leur faîte dans l'espace assombrie par le crépuscule; et plus la voiture se rapprochait de cette demeure presque princière, tant elle était vaste et bien établie, plus Lucienne sentait croître son angoisse.

Elle ne disait pas un mot.

En vain le comte essayait-il de la tirer de la profonde mélancolie où elle semblait, à chaque tour de roue, s'enfoncer davantage.

Il ne parvenait point à faire rayonner un sourire sur sa bouche, ni le reflet d'une joie dans ses yeux.

—Nous vivrons-là, disait-il, tous deux, tout seuls, dans ce grand et superbe château. Les plaisirs de la cour ne valent point l'intimité d'une union où les cœurs se comprennent et se répondent.

Il ajouta encore, lui, le comte, d'aspect si sévère, des propos plus doux— propos d'amour, — étranges sur ses lèvres, qui semblaient ne devoir laisser tomber que des paroles de sagesse.

Lucienne n'y répondit rien. Tous les deux, ils offraient un spectacle singulier; on eût dit qu'ils avaient changé de rôle; le vieil arbre, le sapin majestueux, tendait à la grâce et la rose, la fleur du printemps ne s'ouvrait qu'à la tristesse.

Sur le perron, à l'arrivée des maîtres, les serviteurs du château, hommes, femmes et enfants, dans le pittoresque costume du pays, formaient des groupes gracieux, s'empressant, chapeau bas, autour de la voiture.

Un peintre se fut très certainement empressé de reproduire ce tableau. Il ne fit aucune impression sur Lucienne.

Malgré toutes les bontés de son mari pour elle, Lucienne ne put se plaire dans ce grand château.

Ce ne fut pourtant point faute d'essayer.

Elle tenta de s'intéresser aux affaires domestiques; elle crut qu'en dirigeant, comme doit le faire une femme, l'administration de sa maison, en surveillant toutes choses, elle se créerait une agitation bonne pour son esprit, une distraction

pour ses ennuis, tous les jours croissants. Mais elle ne savait pas s'y prendre. En cela, comme en tout, il faut avoir une sorte d'étude; et cette étude lui manquait.

Lucienne d'Iderville avait été privée, jeune encore, de sa mère, la personne la mieux faite pour ce genre d'apprentissage.

Le baron d'Iderville s'était complu, en outre, à la distraire de toutes préoccupations étrangères aux plaisirs. Il avait de vieux serviteurs sur lesquels il se reposait toujours du soin de tenir la maison.

A cette façon de conduire son intérieur, ou plutôt de le laisser diriger, la fortune du baron avait souffert. Mais le baron d'Iderville n'était point un homme ordinaire, Lucienne se le rappelait.

Il ne connaissait pas de milieu: ou ami du mouvement mondain à l'excès, ou misanthrope, quittant brusquement tout pour fuir, on ne savait où, en voyage. Il s'enterrait dans quelque maison de campagne, éloignée ou perdue.

Lucienne l'aimait beaucoup. Elle sentait bien tenir de lui ce caractère extrême en toutes choses—et il fallut que, précisément, en ce moment où elle le regrettait, elle reçut de Paris la nouvelle de sa mort, mort brusque et inattendue. Elle ne put lui serrer la main, ni fermer ses yeux après le suprême soupir. Elle ne put l'accompagner au dernier gîte.

Mort si loin d'elle, isolé comme elle ! Cette circonstance contribua encore à accroître sa mélancolie.

Sans doute, ce père était bien la cause du mariage de Lucienne avec le comte d'Andersen: sans doute, à lui, incombait la responsabilité de l'ennui cruel où languissait Lucienne, loin de tout ce qu'elle aimait; ce fut peut-être la punition du baron d'expirer aussi loin de sa fille. Mais celle-ci lui pardonnait, car elle était bonne et savait ce que vaut un devoir.

Puis ce père se rattachait à de si doux souvenirs de jeunesse. Elle le pleura sincèrement. Elle se désintéressa donc bientôt de la maison; elle se complaisait dans de longues rêveries.

Elle avait choisi ses appartements dans une aile du château, loin du centre.

Elle avait donné pour prétexte qu'ils

étaient mieux disposés que les autres pour recevoir des meubles à la française; aussitôt que le comte d'Andersen avait connu cette fantaisie, il s'était empressé d'y adhérer. Il souscrivait immédiatement à tous les désirs de sa jeune femme.

Il y avait bien longtemps que ces appartements restaient inhabités.

Lucienne s'y installa. Ce fut pour son bonheur.

IV

Un jour Lucienne rêvait dans ses appartements éloignés. Les femmes ont toujours dans un coin de leur cœur un fantôme que, malgré elles ou de plein gré, elles évoquent à certaines heures.

Elle revoyait une plage méditerranéenne où le soleil règne en roi, mêlant sa bienveillante chaleur aux saines senteurs de la mer. Là, dans la facilité de relations des stations balnéaires, le hasard lui avait fait connaître un jeune homme, Georges Mauléon, qu'elle avait revu ensuite dès son retour à Paris, aux soirées que donnait son père, le baron d'Iderville.

Le baron avait été charmé de la distinction de Georges. Non seulement professeur plein de mérite, Mauléon avait devant lui un brillant avenir, mais il était également artiste; ses tableaux annonçaient sinon des études suivies et un talent hors ligne, du moins une grande sincérité d'impression.

Lucienne se souvenait d'une visite dans l'atelier de Georges, dans un des plus paisibles quartiers de Paris, qui était comme un coin de province.

Elle se rappelait des détails... une esquisse cachée au moment où elle était entrée, mais elle avait eu le temps d'y reconnaître son propre portrait... un tableau représentant la plage où, pour la première fois, ils s'étaient rencontrés... Ces riens amoureux, le souvenir lui en revenait maintenant... mais à quoi bon. Qu'était devenu tout cela maintenant?

Comme elle songeait ainsi, Julia, une femme de service, et qui lui était tout

La Clef Mortelle

particulièrement attachée, lui remit la lettre suivante :

“ Paris, le . . .

“ Madame,

“Voici bien près d'un an que vous êtes loin de Paris, Vous souvient-il d'un ami bien sincère que vous y avez laissé et qui prend, pour excuse de son audace, sa longue constance dans un sentiment que vous lui avez inspiré ?

“ L'étude est vide pour moi, les cieux sont vides depuis votre départ.

“ Me permettez-vous, au moins, souffrirez-vous qu'un exilé—car l'exilé ce n'est pas vous, c'est moi—vienne vous parler de ses regrets sincères quelquefois, et s'en entretienne avec la seule personne à laquelle il puisse parler, à vous . . .”

La lettre continuait, sur ce ton, durant deux pages, et c'est avec émotion, que Lucienne en poursuivit la lecture jusqu'à sa signature :

Georges Mauléon.

D'abord, aux premières lignes, elle eut l'idée de rejeter cette lettre.

Puis, elle pensa qu'elle venait d'un malheureux comme elle. La montrer à son mari, c'était peut-être perdre ce jeune homme. Le comte, qui aimait sa femme avec adoration, n'eût point reculé devant un voyage en France, pour se venger de ce qu'il considérerait certainement comme une insulte.

Si Lucienne l'eût voulu, elle eut fait courir le comte au bout de la Norvège, pour contenter un simple caprice, une de ses fantaisies féminines; la seule chose à laquelle il n'eût jamais consenti, c'eût été de la ramener, elle, à Paris; mais lui n'hésiterait pas à y aller seul, car si la jalousie, dans le premier cas, était intéressée à n'y pas revenir, elle lui conseillait, dans le second, à entreprendre ce long voyage.

Puis, il croirait peut-être à une connivence de la part de sa femme.

Ou bien cet incident ne ferait qu'aiguil-

lonner son amour dont l'ardeur déjà déplaissait à Lucienne.

Enfin, pour tout dire, elle se ressouvint.

Elle déchira la lettre, et la flamme en acheva la destruction.

Ce sacrifice la mit en paix avec sa conscience, qui n'avait rien à se reprocher, sinon un peu de faiblesse et d'indécision.

Mais bientôt elle y songea: Cette lettre pouvait être suivie d'une autre que son mari recevrait et où il serait parlé de la première.

Elle regretta donc de n'avoir pas, de suite, appris au comte ce qui venait de lui arriver bien malgré elle. Maintenant, il n'était plus temps; on ne peut pas avouer une lettre qu'on a détruite et dont on a semblé soustraire le contenu, à qui a le droit de le connaître.

—Si je lui écrivais? se demanda-t-elle.

Cette idée ne fit qu'effleurer son esprit.

Une femme ne doit jamais écrire, même pour refuser. Ecrire qu'on refuse, c'est au moins accepter une discussion, c'est alimenter une correspondance.

Depuis ce moment, toute paix, toute tranquillité fut perdue pour elle.

Avant cet événement, son âme en proie à une tristesse vague, languissait dans un malaise insupportable; maintenant, tous les matins, elle éprouvait de véritables terreurs quand elle apercevait, par la fenêtre, son mari se promenant dans la cour, ou entrant au château, une lettre ouverte à la main.

Elle se figurait qu'il venait d'apprendre tout et qu'elle était perdue.

Chaque matin, elle épiait l'heure du courrier; elle tâchait de recevoir elle-même sa correspondance comme par hasard, mais elle ne pouvait établir en habitude cette mesure qui eût attiré les soupçons des gens du château.

Le hasard la favorisa encore une seconde fois, elle reçut—grâce à Julia—une autre lettre à l'insu de M. d'Andersen.

Cette lettre était signée comme la première, du nom de Georges Mauléon.

Georges s'y plaignait du silence qui avait accueilli sa déclaration; et le reste contenait des répétitions; rien ne ressem-

ble plus à une lettre d'amour qu'une autre lettre d'amour.

Lucienne remarqua, cette fois, que l'adresse n'était pas écrite de la même main que la lettre elle-même, on eût dit sur l'enveloppe une écriture de femme.

—Une femme?

Y eut-il une pointe de jalousie dans l'exclamation de la comtesse d'Andersen? Non assurément. Pourtant, cette adresse l'intrigua.

En y regardant mieux, elle crût reconnaître que l'écriture du signataire de la lettre avait été seulement contrefaite sur l'enveloppe; et ce qui, dans le premier moment, l'avait presque choquée comme une insulte, lui parut, au grand examen, une délicatesse dont elle sut gré à Georges.

En effet, cette écriture de femme pouvait, le cas échéant, tromper le comte d'Andersen, qui eût cru, alors, à une simple correspondance d'amies.

Naturellement, cette seconde missive suivit le même chemin que la première, elle eût le même sort. Les phrases d'amour s'en allèrent en fumée.

Un matin, Lucienne vit entrer son mari dans sa chambre, il tenait une lettre à la main.

—Tiens, dit-il, ma Lucienne, une de tes amies de Paris qui t'écrit.

Lucienne reconnut de suite la même écriture féminine habilement imitée qui déjà l'avait frappée.

Elle sut se contenir, mais, le comte parti, elle poussa un soupir de soulagement.

—Oh! non! murmura-t-elle, ce n'est pas une vie supportable. Toujours trembler, toujours craindre!...

Elle ouvrit encore cette lettre non sans un amer plaisir.

Elle s'était enfermée dans ses appartements. Elle n'avait donc pas à craindre d'interruption... mais, cette fois, elle n'acheva point sa lettre sans terreur.

Voici la lettre textuellement:

“Madame,

“Deux fois déjà je vous ai écrit sans recevoir une réponse. Je croyais la tenir de vos lèvres elles-mêmes, car je m'atten-

dais à ce qu'enfin vous vous décideriez à revenir à Paris.

“Trouvez-moi audacieux, je ne m'en plaindrai pas.

“Plein de respect pour vous, d'ailleurs, j'espère bien me faire accueillir du comte d'Andersen, qui ne se souvient pas de moi, malgré l'honneur que j'ai eu de le rencontrer dans les salons de l'hôtel d'Iderville.

“Quand à vous, madame... à toi Lucienne... tu excuseras ma folie... Je veux vous voir... rien de plus. Mon amour est devenu une rage de coeur.

“Pour la vie,

“Georges Mauléon.”

Suivait l'adresse.

On s'imagine aisément l'effroi, la colère-légitime de Lucienne à cette lecture.

Cependant, il y a dans la folie même des desseins extravagants, une force qui séduit les âmes faibles.

A son insu, la comtesse d'Iderville se trouva flattée de cette audace d'amour qui s'exerçait ainsi d'un bout de l'Europe à l'autre et dont elle se trouvait être l'objet.

Mais, maintenant, sa vie, qui déjà était empoisonnée par la crainte de voir le secret de cette correspondance découvert, ne serait plus qu'un perpétuel martyr.

Comment! il allait venir, il viendrait!

Et elle n'osait encore rien révéler au comte; elle pouvait parler moins que jamais après les trois lettres cachées et détruites à l'isu de M. d'Andersen.

Que faire? elle s'arma de courage et écrivit:

“Monsieur Georges Mauléon,

“Si vous êtes un honnête homme, vous ne viendrez pas. Je suis et veux rester une indifférente pour vous; si vous avez l'audace de venir, mon mari sera instruit de vos desseins.

“Il est mon défenseur naturel et saura me venger de votre méprisable audace.

Comtesse d'Andersen.

Quelque temps s'était passé, Lucienne

La Clef Mortelle

commençait à se tranquilliser et allait croire terminée enfin, ce supplice par correspondance. Elle y songeait un soir ; l'obscurité avait, sans qu'elle s'en aperçut, envahi l'appartement, lorsqu'on frappa à la porte.

Le coup résonnant sur les vieux batants de chêne, la fit tressaillir.

Elle se lève, et lente, va ouvrir la porte.

Un homme qu'elle ne connaît pas, se précipite dans la chambre, et comme elle allait crier, il lui prit vivement la main.

— Lucienne, dit-il, n'appellez pas, ou nous sommes perdus tous les deux.

— Qui êtes-vous, dit-elle, rapidement... Que voulez-vous ?

— Je suis Georges Mauléon... tu ne me reconnais plus dans cette maudite obscurité, qui m'empêche aussi de te voir... Tu m'avais dit de ne pas venir... Je n'ai pu t'écouter, me voici, cache-moi n'importe où... je t'aime, voilà deux ans que je suis fou de toi.

La voix était basse, précipitée, suffoquée, presque sanglotante.

Lucienne, frémissante, ne put que balbutier ces paroles :

— Sortez, je vous en supplie, sortez, malheureux...

Mais elle n'avait pas achevé, que la porte s'ouvrit de nouveau, et le comte d'Andersen apparut sur le seuil.

Lucienne, qui s'était levée, venait de retomber dans son fauteuil et toute cette scène se passait si rapidement, qu'en vain elle voulut retirer les mains que pressait l'inconnu.

Lucienne, affolée de terreur, perdant la tête, allait s'évanouir. La brusque apparition du comte d'Andersen lui donna un nouveau ressort, mais en vain, fut-elle debout, comme pour protester de son innocence ; un homme était avec elle, le comte la surprenait dans l'obscurité, avec un homme.

Il se trompa sur la nature de l'émotion qui la rendait tressaillante comme une feuille et pâle comme la mort, il la jugea coupable.

En ce moment, le visage du comte, terrible dans son expression, recevait en plein la lueur du candélabre qu'il tenait à

la main. Aucun domestique ne l'accompagnait.

Un silence morne et bref, puis :

— Vous, madame, dit le comte à sa femme, sortez. Attendez-moi là.

Elle voulut faire un geste. Le comte lui prit le bras et le lui serra dans l'étau de ses doigts. Elle ne put proférer qu'un cri de douleur, elle alla s'affaïsser dans le vestibule de l'appartement, sur un canapé, où elle perdit connaissance.

Cependant, le comte, sans dire un mot à l'homme qui avait ainsi pénétré chez lui pour l'outrager, le poussa violemment au milieu de la chambre, et se retirant, ferma la porte à clef.

Toute cette scène s'était accomplie avec une foudroyante rapidité.

Après la stupeur, l'épouvante prit l'homme qui se trouvait tout à coup seul, enfermé, sans savoir ce qu'il deviendrait et de quelle sinistre vengeance il allait être victime.

Il appuya son oreille à la porte, pour écouter si des cris venaient du vestibule.

Il n'entendit rien.

Des pas lui parurent s'éloigner, mais l'épaisseur de la porte ne lui permit point de savoir s'il ne se trompait point. Aucun bruit ne troublait le silence.

Nous l'avons dit, Lucienne avait choisi, pour être plus à l'aise dans sa solitude, un appartement écarté. Et d'ailleurs, dans sa situation, pouvait-il crier, pouvait-il même essayer d'ébranler la porte ?

Les fenêtres se trouvaient à une immense distance du sol. Il était absolument prisonnier.

Pourtant, bientôt il entendit aller et venir dans le vestibule. On y remuait des meubles pour barricader la porte.

Puis de nouveau, il n'entendit plus rien.

— Madame, avait dit le comte d'Andersen à Lucienne, dès qu'elle eût repris ses sens, vous ne reverrez plus cet homme-là, vous en pouvez faire votre deuil. Suivez-moi.

La malheureuse suivit, mais alors éclatant en sanglots, elle protesta de son innocence.

Elle raconta les choses telles qu'elles étaient. Elle avoua avoir reçu deux pre-

mières lettres signées de Georges Mauléon, auxquelles elle n'avait point répondu, et une troisième à laquelle elle avait opposé une protestation indignée.

Elle avoua ne l'avoir point dit à son mari, comme en effet le devoir le lui ordonnait, parce qu'elle craignait d'exciter sa jalousie et de perdre un jeune homme qui ne lui témoignait que des sentiments nobles et purs; elle dit tout cela, avec des sanglots dans la voix, en se jetant aux pieds du comte, toujours grave et terrible, l'écoutant les bras croisés.

Il haussa les épaules.

—Attendez-moi ici, dit-il.

Il sortit.

Quelles angoisses pour la malheureuse Lucienne, que son sort, et peut-être aussi celui de Mauléon, préoccupait jusqu'à la torture? Quelle vengeance redoutable cachait le silence sinistre du comte? Que voulait dire cette absence et quels projets servait-elle?

Que préparait ce mari, qui se croyait outragé, que les explications, pourtant sincères de Lucienne, ne parvenaient point à convaincre et ne fléchissaient pas?

Au bout d'une demi-heure, il revint.

—Tout est prêt, dit-il, nous pouvons partir!

Elle voulut reprendre la parole; elle voulut répéter ce que déjà elle avait dit. Le comte ne lui en donna pas le temps.

—Je ne vous crois pas, reprit-il, partons!

La voiture, dans la grande cour, était prête et les attendait. Tout autour d'elle, se tenaient les gens du château; pas un n'y manquait; Lucienne fit bonne contenance, mais le comte, la montrant à ses serviteurs, leur dit:

—Dites adieu à madame la comtesse, elle part pour toujours, vous ne la reverrez plus.

Alors, ce fut un concert d'exclamations, mille regrets formulés et quelques-uns, sans doute intéressés, mais la plupart dictés par un sentiment vrai. Lucienne, bonne dans sa tristesse, s'était montrée toujours charitable et affectueuse. Elle adoucisait ce que le caractère du comte, un peu rude, pouvait causer de mauvaise im-

pression autour de ce mariage, si peu assorti, et que le malheur frappait si impitoyablement.

Les hommes, le chapeau à la main, secouaient la tête, d'un air triste; les femmes pleuraient, et les petits enfants, se serrant contre les jupons de leur mère, disaient, d'une voix traînarde:

—Elle part pour toujours, mère, la bonne dame, nous ne la reverrons plus.

Le comte prit une poignée d'argent, dans sa valise, et la jeta dans le groupe, en murmurant:

—Il y a pourtant bien là, parmi ces gens, un Judas, un traître, qui a livré et conduit, comme par la main, la honte dans mon château.

La voiture enfila la grande avenue.

Le cocher fouettait les chevaux avec rage, comme obéissant à une consigne; la voiture volait sur le chemin.

L'équipage arriva bientôt à un endroit, où la route dominait la vallée; elle y formait une sorte de plateau. Le comte fit arrêter la voiture.

Tous les deux, ils descendirent. La malheureuse Lucienne ne s'appartenait plus; elle obéissait, machinalement, au comte.

Et quand elle eut mis pied à terre:

—Maintenant, madame, dit le comte, tournez-vous et regardez le château.

A cet endroit, les vieilles tours d'Oxtiern apparaissaient pleinement débarrassées de l'éternel rideau d'arbres sombres qui, des autres côtés, entouraient la vaste demeure seigneuriale, mais les toits ne se profilaient plus sur le ciel, dans leur pesante sévérité.

Des flammes voltigeaient aux fenêtres et une épaisse couronne de fumée assombrissait les toits.

Toute l'aile du château, qu'avait habitée Lucienne, flambait.

De loin, ce vaste incendie présentait un spectacle magnifique et démoniaque.

On voyait des ombres s'agiter sur le perron de l'escalier d'entrée, appliquant des échelles aux murs...

—Oh! dit Lucienne, qu'avez-vous fait?

—Je me venge d'une femme infidèle et du suborneur, répliqua le comte. Vous voyez, de loin, la flamme s'emparer du

château. Mais qu'importe qu'il brûle, qu'importe qu'il s'effondre... Le feu ne purifiera pas votre crime et j'aurais donné bien des domaines, bien des châteaux, pour que vous ne m'infligiez pas un tel outrage. Il n'est plus temps.

Lucienne se jeta à ses genoux, elle tendait les mains, mais sa poitrine était suffoquée, elle ne pouvait prononcer, au milieu des sanglots, une seule parole de supplication.

Le comte, qui parlait sur un ton bref, tourné vers le château, reprit :

—Je regrette, madame, que vous ne puissiez voir ce beau spectacle de plus près et plus longtemps... mais nous n'avons pas un instant à nous arrêter; je ne suis qu'à moitié chemin de ma vengeance...

—O mon Dieu! balbutia Lucienne en s'affaissant.

Le comte ajouta :

—Vous ne me demandez pas des nouvelles de M. Georges de Mauléon, qui vous écrivait des lettres si pures; il est encore dans l'appartement où il a voulu venir, attiré par vous. Vous m'avez vu l'y enfermer. Voici la clef.

Nul ne peut l'arracher aux flammes qui dévoreront le château; et comme j'ai eu soin d'allumer l'incendie, précisément à côté de votre chambre, où vous le receviez, il n'échappera pas...

Tenez, il me semble, de là, le voir vous appeler par les fenêtres, en tordant les bras... Inutiles appels! Il n'y a pas d'échelle, au château, pour parvenir jusqu'à cette hauteur... Et vous aurez, madame, cette mort épouvantable, sur la conscience; car c'est vous qui avez tué celui que vous aimez.

Le comte prononçait ces paroles avec une rage froide, mais Lucienne n'était plus capable de les entendre.

Et, tout là-bas, le château flambait, envoyait ses flammes, très haut, vers le ciel. Et, au-dessus des sapins centenaires, tout l'horizon rougeoyait.

La voiture avait repris son allure endiablée, un instant interrompue; elle volait sur la route. Elle était aux portes de Stockholm à la nuit tombante.

Par un temps triste, l'ombre s'épaississait rapidement. De gros nuages s'écrasaient sur les étoiles; et les bas quartiers de Stockholm disparaissaient dans une obscurité profonde.

Il faut avoir visité cette ville pour se figurer le nombre de ses ruelles étroites, dans certaines de ses parties, les petites portes s'ouvrant en contrebas sur des corridors suintants, et l'effet produit par la lumière des bouges, à travers des ouvertures douteuses. Les maisons y ont des postures torturées et des entrées si sombres, qu'elles font hésiter les plus déterminés curieux.

La voiture s'engagea dans un de ces quartiers.

Elle s'arrêta en face d'une petite boutique, dont l'enseigne grinçait au vent; on y eut pu lire, si la lune l'eût permis, écrit en grandes lettres, dans la langue du pays: "Hans, graveur."

Les volets étaient clos, le cocher descendit et, du manche de son fouet, frappa, à plusieurs reprises, contre la porte.

—Eh! maître Hans, dormez-vous?

On ne répondit rien de l'intérieur de la boutique de maître Hans.

Le cocher redoubla ses coups à la porte. Après deux minutes de cet exercice, un grognement sourd se fit entendre, suivi de ces mots:

—A cette heure, on n'ouvre pas.

—A personne?

—Pas au diable!

Le comte mit pied à terre et, s'approchant de la porte, il reprit:

—Pas même au comte d'Andersen?

La porte s'ouvrit avec une précipitation qui contrastait, singulièrement, avec les façons que venait de faire maître Hans.

—Attendez! dit la voix du graveur, devenue presque tremblante, je vais vous apporter de la lumière.

—Allanska, cria-t-il, allume la lampe... prépare le feu.

Une lueur blanchit le fond du tortueux corridor, éclairant les premières marches démantelées d'un escalier, que descendit,

bientôt, Allanska, la femme de Hans.

Son apparition ne modifia en rien, l'aspect général des lieux. Et jamais cadre ne fut mieux approprié à cette tête, que près de soixante années rendaient grimaçantes de rides.

—Prépare de suite ta meilleure chambre, dit le comte à Hans, et aide-moi à y transporter la comtesse d'Andersen, qui vient de s'évanouir dans ma voiture. Ensuite, nous causerons, j'ai besoin de toi.

Hans s'inclina.

Le comte et lui, tirèrent la malheureuse Lucienne de la voiture; ses membres, inertes, pendaient le long de son corps; ils la transportèrent dans la chambre du graveur, qu'Allanska mettait en ordre avec une activité obséquieuse.

La cheminée flamba bientôt, on coucha Lucienne sur le lit.

—Hans, dit le comte, viens dans la boutique avec moi, et causons.

Hans suivit, docile comme un chien, le comte Andersen, qui semblait aussi à l'aise dans ce bouge, que dans son château.

La petite boutique de gravure toute encombrée des outils du métier, des matières prêtes à être travaillées, d'ouvrages commencés ou d'oeuvres finies, ne parut point frapper le comte, à cette heure du soir, par son aspect pittoresque. Il la connaissait. Et, tout entier, à son projet de vengeance, il saisit un escabeau, tandis que Hans s'appuyait contre l'établi et restait découvert, dans une posture pleine de soumission.

Le graveur était un homme de haute taille, son front sillonné de rides et couvert de cheveux gris, l'eût rendu vénérable sans le trouble dont son regard était obscurci.

—Hans, dit le comte, voilà six ans que tu travailles, et à tes soixante-quatre ans ta réhabilitation commence.

Hans ne disait rien.

—Pourtant, je ne veux rien te rappeler qui te puisse remettre en mémoire ce que tu fus; ce que tu es devenu a effacé ton passé. A qui le dois-tu? à qui dois-tu ta vie d'abord?

—A vous, monsieur le comte.

—Ensuite ta liberté.

—A vous encore.

—Et tes moyens de travail?

—A vous toujours, comte d'Andersen; il est superflu de me redire une chose que je n'oublierai de ma vie. C'est vrai, j'avais commis un crime, dans un accès de jalousie, je tuai, puis je fus condamné, j'allais être exécuté; vous êtes venu et avez obtenu du roi la grâce du coupable; puis après dix ans de galères, je vous trouvais encore et vous me faisiez donner ma liberté; ces instruments de travail sont à vous, j'ai commencé avec les dons de votre générosité à me remettre à mon métier; et par là, je vous dois encore ma réhabilitation. Ma vie est à vous, prenez-la. Mon temps est à vous, prenez-le. Je suis ce que vous voulez que je sois.

—J'ai besoin de toi, dit le comte d'une voix brève.

—Me voici, répondit Hans.

Il s'agit d'un travail de main qui exige une grande dextérité. As-tu continué à joindre à ton talent de graveur ce goût pour la mécanique et les délicates horlogeries qui t'ont presque fait un nom à Stockholm. J'ai souvenance d'avoir vu, à la Cour, des chaînes de sûreté qui défiaient, par leurs secrets, les doigts les plus habiles en même temps qu'il était absolument inutile de les briser. Fabriques-tu toujours de ces objets? pourrais-tu, par exemple, me fournir un collier incassable et que moi seul au monde pourrais ouvrir?

—Facilement, répondit Hans.

—Et à l'instant?

—Je puis utiliser un certain travail déjà fait, en l'appropriant à ce que vous entendez faire.

—C'est bon. Viens donc.

Et le comte monta dans la chambre où Lucienne était étendue sur le lit, toujours évanouie, affreusement pâle.

Le comte présenta à Hans une clef—la clef de l'appartement de Lucienne, grâce à laquelle un malheureux, emprisonné, venait de périr dans les flammes, d'une si épouvantable mort.

—Il s'agit, dit-il, de mettre au cou de cette femme un collier incassable et qu'on ne pourra pas ouvrir, dont moi seul connaîtrai le secret; tu y suspendras cette

La Clef Mortelle

clef de façon qu'elle ne puisse se détacher qu'après de longs efforts qui exigeraient des outils spéciaux et beaucoup de temps. Maître Hans, le peux-tu?...

Hans devint pâle, son immobilité était un vivant reproche au cruel dessein du comte, son bienfaiteur. Mais le vieux graveur lui devait la vie; il ne pouvait rien lui refuser.

—Monsieur le comte, dit-il, la jalousie est un grand mal et je le sais, puisqu'elle m'a conduit au pied de l'échafaud... Voulez-vous me rendre complice d'un second crime qui rappellera le premier.

—Il ne t'arrivera rien de fâcheux, dit le comte, je t'en donne ma parole.

—Hélas! reprit Hans, moi qui me réhabilitais, qui devenais un honnête homme.

—Point de réflexions, dit le comte en l'interrompant avec impatience, fais ce que je te demande ou oses me refuser.

Hans s'inclina, et, avec tristesse:

—Vous allez être satisfait, monsieur le comte.

—Voici la clef. Combien te faut-il de temps.

—Un quart d'heure.

—Va, fais vite, j'attends.

Un quart d'heure après, le graveur Hans apportait le collier. La clef s'y trouvait fixée au milieu, de façon à ne pas pouvoir s'en détacher et à ne pas changer de position.

Le comte prit l'ouvrage, le retourna en tous sens, fit jouer le mécanisme ingénieux qui le fermait et parut satisfait. C'était une merveille d'art que cet affreux bijou: Des perles le relevaient et masquaient le secret du fermoir. On eût passé dix ans avant de le découvrir, et il paraissait aussi élégant que solide.

Quand Lucienne revint à elle, elle sentit sur sa gorge comme une pesanteur. Elle y porta la main. Horreur! la clef, cette clef néfaste, complice du crime, était là, pendait à son cou.

Elle secoua la tête, et elle chercha à rejeter le collier horrible qu'elle portait comme une cangue qui lui brûlait la peau.

—C'est inutile, dit le comte, toutes les précautions sont prises, vous ne l'enlèverez pas, moi seul puis vous en délivrer, et

vous le porterez plus longtemps peut-être que votre remords, toujours. Madame, c'est là ma vengeance.

VI

Quelques jours après ces événements, nous retrouvons de comte et la comtesse à Paris.

La haute position de M. d'Andersen ne lui permettait pas de vivre retiré, aussi donna-t-il des fêtes et reçut-il chez lui: Lucienne était obligée de faire à tous bon accueil et les honneurs de ses salons.

D'abord elle avait voulu vivre seule, écartée dans ce Paris dont elle s'était promis tant de joie et qu'elle désirait tant revoir lorsqu'elle languissait dans l'ennui au château d'Oxtiern.

C'était donc là cette vie de plaisir, c'était donc là ce paradis des femmes, Paris!

La cruauté du comte dépassait toutes les bornes. Il forçait Lucienne à accomplir les devoirs de société que sa situation lui imposait, sans quitter ce collier de malheur qui retenait à son cou la clef rappelant une épouvantable vengeance.

Ne la voyez-vous point, la fraîche et douce baronne d'Iderville, et ce cruel, ce bizarre ornement qui attirait l'attention de tous.

On devinait quelque mystère odieux—aussi, nul n'osait l'interroger.

Mais les regards questionnaient, mais les langues trouvaient ample matière à s'exercer. Et toutes celles que la beauté parfaite de Lucienne rendait jalouses, ne se privaient point de conter des plus invraisemblables histoires pour expliquer le collier de la "Dame à la clef."

Mais tout ce qu'elles pouvaient inventer ne se rapprochait point de la réalité.

Quand, après une de ces soirées effrayantes où elle s'était trouvée le point de mire d'une cruelle curiosité, Lucienne rentrait dans ses appartements, elle songeait à en finir avec la vie.

Puis elle reculait, faute de force et de courage.

Elle n'osait se confier à personne; et sa

faiblesse morale grandissait en même temps que croissait son supplice.

Elle regardait en vain son bourreau pour lui demander grâce, lorsque dans un salon tous les yeux se fixaient sur elle.

—Il raconterait tout, peut-être... il raconterait, pensait-elle, cette épouvantable histoire... et en vain elle était innocente, en vain elle voudrait se disculper, on ne la croirait point, on croirait le mari.

Et elle avait contre elle toutes les apparences.

Et alors, quand Andersen l'avertissait qu'il fallait encore le suivre, elle obéissait.

Elle s'habillait lentement, se livrant à ses femmes de chambre à demi inerte... puis peu à peu, refoulant ses larmes, elle essayait de se faire belle et souriante.

Elle tentait de tromper ainsi ceux qu'intriguaient l'histoire secrète de sa vie, afin qu'ils crussent peut-être que ce qui faisait sa torture était, au contraire, un souvenir d'incident heureux auquel le comte d'Andersen aurait tenu plus qu'à toute chose.

Mais parfois, dans les soirées, il lui prenait comme un haut le coeur.

Elle se retirait soit au fond des jardins, soit dans un salon écarté, pour se livrer un instant sans contrainte à son désespoir.

Puis elle repassait, le front presque calme, déjouant les commentaires par sa sérénité.

Le comte lui-même, qui pourtant était dans la confiance de ses angoisses journalières, se demandait si ce visage qui respirait la paix, ses manières pleines d'aisance, étaient bien d'une femme coupable.

Mais de retour à l'hôtel, il la voyait se traîner à ses pieds, avec des protestations et des supplications qui se perdaient dans des sanglots.

Un soir que son mari l'avait traînée à une fête de nuit dans les jardins de l'ambassade russe, elle s'éloigna comme elle faisait quelquefois; elle s'était assise sous une rotonde de verdure, quand à la lueur des ballons lumineux qui luisaient doucement dans les arbres comme des fruits d'or, elle vit...

Elle se trompait évidemment... l'hom-

me qu'elle voyait passant lentement dans les sentiers en face d'elle, lui semblait être Georges de Mauléon.

Elle retint un cri. A ce moment, le comte venait la chercher pour la ramener comme au supplice, au milieu du mouvement des invités.

Elle résista, et alors le comte d'Andersen lui rappela ce qu'il appela sa faute.

Au milieu de ce feuillage qui les séparait de la fête, lointaine d'ailleurs, il lui répéta ce qu'il lui reprochait si souvent; il lui raconta ce drame qu'elle savait; hélas! et d'une voix saccadée par la fureur.

—Oh! de grâce, de grâce, répétait la malheureuse, n'achevez pas, on va nous entendre... Je vous suis.

Et elle le suivit.

Mais voilà que dans les tourbillons des invités, elle crut encore apercevoir Georges passant dans la foule et semblant y chercher quelqu'un. Elle se trouva tout à coup en face de lui; mais comme s'il eût été lui-même frappé de stupeur, il ne pouvait l'aborder ni lui parler.

—C'était impossible, elle devenait folle.

Quand elle se jeta dans la voiture, à côté du comte d'Andersen, elle s'imagina apercevoir Georges Mauléon qui, lui aussi quittait la fête.

Le fantôme de cette homme mort à cause d'elle, l'hallucina pendant des heures; elle n'en doutait plus, elle devenait folle, c'était la fin.

Cette succession de supplices ne pouvait durer. Lucienne, après quelque temps de cette existence affreuse, sentit avec une sorte de joie plutôt qu'avec résignation, les cordes de la vie se détendre peu à peu en elle. La folie, c'était l'oubli que la mort, cet oubli plus long, suivrait bientôt sans doute.

D'autres symptômes semblaient l'avertir qu'elle n'avait plus à souffrir longtemps. Il lui prenait des faiblesses subites qui la laissaient languissante des jours entiers.

Mais la jeunesse triomphait bientôt; elle se reprenait à vivre.

La malheureuse se relevait comme l'esclave sous le coup de fouet du planteur et recommençait à traîner, sous les yeux du

La Clef Mortelle

monde ironique son collier de misère et de torture.

VII

Si Lucienne d'Iderville souffrait, il y a un autre personnage de notre récit qui, lui aussi, se sentait accablé par un poids lourd et douloureux.

Il nous faut revenir sur nos pas, pénétrer dans ces bas quartiers de Stockholm, pleins de ruelles inextricables où demeure le graveur Hans.

On a vu quelle mystérieuse influence le comte exerçait sur lui. Il lui avait rappelé assez durement pour le faire arriver à ses fins et tout obtenir de son obéissance — dans quelles circonstances il avait acquis le droit de lui imposer aujourd'hui ses volontés.

Il l'avait fait échapper autrefois aux conséquences d'un premier crime, mais ce n'avait été que pour lui en commander un second.

Depuis ce nouveau crime commis, celui-ci, pour le compte d'un autre, le graveur Hans était tombé dans une tristesse profonde.

Il répétait sans cesse :

— J'avais réussi à me tirer de là... ma conscience était en repos après m'avoir cruellement fait souffrir. De cette ancienne faute (il n'osait pas dire crime), que commit ma main poussée par l'atroce jalousie, il ne restait rien qu'un nuage léger qui allait se dissipant... Il faut donc recommencer à me repentir!... C'est vrai, j'avais contracté une dette sacrée, ma vie qu'il m'a fallu payer au comte; mais qu'est devenue cette malheureuse femme, à qui il m'a fait forger un carcan, comme au bague, sans que je sache ce qu'elle a fait et si elle est coupable!

La femme de Hans, Allanska, essayait en vain de dissiper cette noire mélancolie.

Il n'avait plus aucun goût pour le travail; et pourtant il se hâtait de parfaire ses oeuvres en chantier comme s'il dût n'y plus travailler bientôt.

Toutes les menues orfèvreries, qu'il per-

fectionnait avec une touche si délicate, toutes les ciselures adroites et ces inventions qui lui donnaient une sorte de renommée, il les menait à la fin comme un artisan pressé par l'heure.

Depuis le temps qui s'écoula de sa scène avec le comte jusqu'au moment où nous sommes, il n'avait point quitté son atelier.

Allanska s'imaginait qu'il essayait de s'étourdir dans le travail. Pourtant elle s'aperçut bientôt qu'il n'en était pas ainsi et que le graveur avait un dessein caché.

En effet, tout en se livrant avec une assiduité extraordinaire à ses travaux, il n'exécutait plus de commandes nouvelles; il les refusa sous un prétexte ou sous un autre. Que voulait dire une telle façon d'agir, qui devait inévitablement conduire à la misère un ouvrier qui ne possédait absolument que son travail pour vivre?

En même temps, Hans s'occupait activement de faire rentrer l'argent qui lui était dû. En cela, naturellement, il agissait à merveille, et Allanska n'avait à lui adresser aucun reproche, au contraire; mais il n'y mettait point de formes. La brutalité de ses réclamations pouvait mécontenter des clients.

Aussitôt un travail achevé, il était expédié avec la note; et si la note n'opérait pas, une lettre; et après la lettre... il y a en Suède, comme en France, des façons de contraindre les débiteurs récalcitrants à s'acquitter.

Jamais, jusqu'ici, l'honnête, le bon, l'excellent graveur, n'avait usé de semblables moyens. Aussi, Allanska, en était-elle étonnée, et cela, joint au reste, redoublait ses inquiétudes.

Sombre, soucieux, il ne s'asseyait plus à la table de la famille pour manger. Il se faisait apporter les plats, — auxquels, du reste, il ne touchait à peine, — sur le bord de son établi.

Il s'interrompait, fréquemment, pour marcher d'un pas agité et, immédiatement après, il reprenait son travail, sans intervalle de repos, sans loisir.

Un jour, pourtant, il fit mettre son couvert dans l'arrière-boutique où, d'ordinaire, il mangeait en compagnie d'Allanska. Il avait fait préparer un repas, plus

confortable qu'à l'ordinaire.

Avant de se lever de table, il dit à sa femme brusquement :

—J'ai voulu dîner encore une fois avec toi. Tu sais que je te quitte...

D'un geste, il interrompit l'exclamation qui s'échappait des lèvres d'Allanska.

—Oui, ajouta-t-il, je te quitte. Tout ce que tu vois, depuis quelque temps, ne t'a-t-il pas paru extraordinaire? J'ai liquidé ma situation du mieux que j'ai pu. J'ai, ainsi, ramassé une somme; je t'en laisserai la moitié; je garderai l'autre.

Vois-tu, ma pauvre vieille, ajouta-t-il d'un ton plus doux, il ne faut pas pleurer, je te reverrai; mais je dois absolument réparer ma seconde faute. Je l'ai commise parce que le comte l'a voulu, mais je ne me suis pas engagé à laisser souffrir cette malheureuse femme toute la vie. Voici que déjà la punition a été assez longue; je veux aller la délivrer.

—Mais, dit Allanska, qui put, enfin, prononcer une parole, malgré les sanglots qui l'étouffaient, crois-tu qu'elle ne se délivrera pas elle-même de son collier... il y a aussi des ouvriers adroits en France.

Hans saussa les épaules.

Il regardait en pitié sa femme, qui osait croire qu'il était possible de défaire ce que Hans avait fait.

—Oh! non, dit-il, ils s'y mettraient à vingt! il n'y a pas de limes qui puissent entamer le collier, sans mettre le cou à sang; et, quand à l'ouvrir, c'est un secret que moi, seul au monde, avec le comte, connaissons. Je te le dis, il faut que je parte.

Allanska dut se résigner.

Le soir même, le graveur régla ses dernières affaires; il partagea, en bon époux, la somme amassée dans les derniers jours de son travail actif, et il garda la plus petite somme pour lui. La femme fit, en sanglotant, tous les préparatifs.

—Mais, dit-elle, implorant encore une fois, tu vas te perdre, là-bas, où retrouverais-tu la malheureuse?

—Penses-tu que je m'embarque ainsi. Mais le feu n'a pas dévoré tous les gens du château d'Oxtiern, et je sais, de l'un d'eux, l'adresse de Madame d'Iderville, à

Paris. Va, ma résolution est bien prise. Je ne veux pas mourir, sans réparer tout le mal que j'ai fait. Maudit soit le jour, où j'ai connu le comte d'Andersen; il lui était si facile de me laisser exécuter. Maintenant, tout serait fini.

Il abrégéa la scène des adieux, car il se sentait lui-même très touché.—Puis, il partit, laissant Allanska dans les larmes.

Arriverait-il à temps, pour délivrer Lucienne d'Andersen?

VIII

Nous avons vu Lucienne, au début de ce récit, tombant accablée sous les regards pesants de toute une salle, au milieu d'une première, à l'Opéra. Et le lecteur n'a sans doute pas oublié que, dans ce moment même, où elle s'évanouissait, un jeune homme quittait, précipitamment le théâtre en bousculant tout sur son passage.

Ce jeune homme se précipita dans le couloir et sortit.

La voiture de la comtesse, qu'il reconnut, partait au trot des chevaux. Il n'eut que le temps de sauter dans un fiacre, en lançant une adresse au cocher.

Et le fiacre suivait la voiture.

Arrivé à l'hôtel du comte d'Andersen, le jeune homme fit arrêter, et descendit.

Il y avait, en ce moment, une grande agitation dans tout l'hôtel. Madame fut tirée, demi-morte, de la voiture. Le comte surveillait, avec impassibilité, toutes les opérations du transport de cette femme évanouie, dans ses appartements.

Il suivit ses gens. Après eux, il monta l'escalier qui menait à la chambre de Lucienne, laissant, à des mains mercenaires, le soin de la soutenir.

Il montait derrière, les yeux fixés sur elle, très occupé d'elle en réalité, mais ne voulant en rien laisser voir ses impressions.

Dans le tumulte que causait cette scène inusitée, on n'aperçut point le jeune homme qui avait suivi la voiture. Il put suivre également le groupe qui emportait la comtesse dans ses appartements; il y put

La Clef Mortelle

pénétrer, en profitant du trouble général, et se glisser dans un des cabinets attenant à l'alcôve même de Lucienne.

On s'empressa autour de Lucienne qui, grâce à ses soins multipliés, put enfin revenir à la vie et au sentiment de la réalité, après sa longue syncope.

Son premier mouvement fut un geste de haine pour le comte.

Puis, elle resta sans rien dire, dans son grand fauteuil, mordant son mouchoir ou plutôt le pressant sur ses lèvres encore affreusement pâles.

Elle ne parlait pas; sa main se portait à son cou, comme une personne qui étouffe, qu'on étrangle, et ses doigts jouaient, comme machinalement, avec la sinistre clef du château d'Oxtiern.

Puis, peu à peu, ses doigts s'affaissant, comme fatigués, ses beaux bras s'étendirent le long de son corps.

Son mouchoir, en tombant à ses pieds, découvrit sa poitrine, gonflée par de gros soupirs. Ses cheveux, tout en désordre, pendaient au dossier sculpté du fauteuil; et complètement dégagée, horriblement visible, la clef se détachait, comme une marque de forçat, sur l'exquise blancheur de sa peau d'enfant.

—Je me sens mieux, dit-elle enfin, laissez-nous.

Les femmes se retirèrent; alors, restée seule, avec le comte, et conservant sa pose de victime résignée, elle soupira:

—Et maintenant, monsieur, par grâce, finissez-en avec moi, tuez-moi!

Le comte sourit.

—J'y perdrais trop, dit-il.

Il jouta:

—Je serais bien niais de vous tuer, quand j'ai encore, devant moi, tant de bonnes et belles années de vengeance. Vous tuer, quand j'ai réussi à me venger!

—Je suis dans vos mains, faites donc de moi ce que vous voudrez.

—Certes, le repos éternel est bien désirable après une telle faute... On s'évite ainsi le remords, la honte, on ne traîne pas, avec soi, la clef d'un enfer vivant.

—Je vous ai dit mon innocence, je vous ai raconté toute la vérité, dans la franchise de mon cœur; encore une fois, monsieur

le comte, vous assumez une responsabilité bien terrible.

Vous avez fait périr, de la plus horrible des morts, par le supplice du feu, un homme dont tout le crime a été d'être imprudent. Oh! j'ai bien maintenant le droit de lui pardonner. Paix aux morts, paix surtout aux martyrs! Je vois encore la flamme s'élevant vers le ciel, et il me semble apercevoir, à travers la fumée qui s'échappe des fenêtres, les gestes désespérés de votre victime!

Allez! ce jour-là, vous m'avez condamnée à deux peines perpétuelles; à porter, avec moi, ce collier lugubre, que vous avez fait rivir à mon cou, et à traîner, en mon cœur, la torture d'un amour inconsolable!

Le comte tressaillit sous cette dernière parole, qui ravivait toutes les blessures de son atroce jalousie.

—Oh! je peux bien le dire maintenant, les morts n'entendent pas, et vous n'avez plus peur, je suppose. Oui, j'aime ce malheureux qui, à cause de moi, a vu si misérablement clore ses jours, dans la jeunesse.

Vous ne pouvez pas faire, non! que je ne revole sa belle tête fine, dans le cadre de feu que lui fit votre crime, ses yeux doux et si charmants, qui savaient dire tant de choses... La mort, et quelle mort! d'une personne aimée, souligne tous ses traits, tous ses gestes, toutes ses postures.

La flamme a gravé ceux de Georges Mauléon, très profondément, dans mon souvenir. On n'oublie pas ceux qui souffrent et meurent pour vous; et c'est un cher cadavre, celui-là, que vous ne pourrez jamais mettre en cendres, une image qu'aucun crime de vos mains ne pourra effacer.

Le comte ne disait rien; blême, les dents serrées, il souffrait autant, peut-être, que la comtesse, qui exagérait, pour lui donner ce tourment, le sentiment qu'elle avait pu ressentir pour Georges Mauléon.

—Mais si j'étais coupable, reprenait-elle, je ne me plaindrais pas. Tout en abusant de votre force, vous eussiez exercé un droit. Je vous le répète, je suis innocente.

—Vous avez reçu le soir, chez vous, un homme, répliqua durement le comte; le nierez-vous?

—Je vous ai tout expliqué, reprit la malheureuse femme, je n'ai plus un mot à ajouter, surtout parlant à un incendiaire, à un assassin.

—Ah! si je pouvais encore venger cette nouvelle injure, reprit M. d'Andersen, ne pouvant plus se contenir... si je pouvais la venger sur votre Georges Mauléon...

—Il est là, et vous n'aurez pas loin à aller, monsieur, s'écria une voix vibrante au fond de l'appartement.

Et, écartant les rideaux qui le cachaient, Georges Mauléon parut au seuil de l'alcôve.

IX

Cette apparition frappa de terreur le comte et la comtesse d'Andersen. Comment ce fantôme se dressait-il devant eux? par quel miracle se trouvait-il préservé des flammes qui avaient dévoré le château d'Oxtiern?

Le comte avait pourtant bien pris toutes ses précautions. Il avait formé un amas de matières combustibles devant la porte de l'appartement de Lucienne où il avait enfermé, comme on s'en souvient, celui par lequel il se croyait outragé. Pour dresser ce bûcher improvisé, tout lui avait paru bon: bois, meubles, rideaux... Comment l'homme prisonnier dans cette chambre, tenu à clef sous double tour, était-il parvenu d'abord à ouvrir la porte, ensuite, à passer à travers une barricade enflammée?

Voici ce qu'ignoraient le comte et la comtesse d'Andersen:

Georges Mauléon n'avait pas quitté Paris. Ce n'est pas lui qu'on avait enfermé dans la chambre de Lucienne, il se trouvait étranger à ces aventures.

L'homme qui s'y était mêlé, l'homme qui s'était donné pour Mauléon, qui avait pris son nom et essayé par le moyen d'une intrigue, d'arriver jusqu'à Lucienne, c'était un prétendu ami de Georges, Jean d'Antin.

On se souvient qu'au début de ce récit, le mariage de Lucienne l'avait frappé dans ses espérances; il avait alors dressé un

plan affreux et pour le mettre à exécution, il s'était d'abord rapproché de Georges.

Avec une adresse serpentine, il avait su se faire bien venir du confiant Mauléon, entrer dans son intimité la plus étroite. Il lui avait arraché ainsi, comme un mineur d'une veine abondante en or, toutes ses confidences d'amour, tous ses secrets d'âme... Il avait tenté ceci:

Se servir de l'amour présumé de Lucienne pour Georges Mauléon, en la préparant à manquer à ses devoirs. Il avait entouré le malheureux Georges d'une trame immonde; le concierge qui recevait les lettres adressées à Georges les livrait à d'Antin; mais, celui-ci n'avait rien pu savoir de ce côté, puisque Lucienne n'avait jamais répondu et le jour seulement où elle avait répondu: "Ne venez pas," la lettre était parvenue à la véritable adresse et avait été reçue par Georges, qui, d'ailleurs, n'y pouvait rien comprendre. A ce moment, déjà, d'Antin était parti.

Il se disait:

—Elle n'a pas écrit, qu'importe? Elle a reçu les lettres, et elle ne les a pas montrées au comte, car le vieux d'Andersen, jaloux comme il est, eût donné signe de vie. Par conséquent, il y a entre elle et moi, un secret; ces lettres reçues et non révélées au comte. Or, je sais tout ce qu'on peut tirer d'un secret.

Jean d'Antin, cet homme qui vivait de jeu, vivait aussi de chantage et de police; il ramassait dans la sentine de tous les immondices sociaux, l'or à l'aide duquel il réussissait à faire quelque figure dans une société frivole qui pardonne tout à l'apparence.

Il réussit à se faire nommer à des fonctions intimes et secrètes auprès de l'ambassadeur français à Stockholm. Il colora son voyage du prétexte d'une mission scientifique.

Il mit le comble à l'audace en s'emparant du nom de son meilleur ami, du nom honorable d'un modeste et jeune savant qui n'aurait jamais cru à tant de perfidie.

Ainsi muni et blindé, il comptait bien réussir dans ses plans.

Le comte d'Andersen ne connaissait ni Jean d'Antin, ni Mauléon; à peine les

avait-il entrevus en passant dans les salons de l'hôtel d'Iderville; et c'est encore un détail en ce qui concernait Georges, que d'Antin tenait de son confiant ami lui-même.

Donc, pour M. d'Andersen, auquel, grâce à ses fonctions apparentes, Jean d'Antin trouverait le moyen de se faire présenter honorablement, il était Georges Mauléon.

Une fois introduit dans le château d'Oxtiern, il usait du secret; il terrorisait la malheureuse Lucienne par la menace, il la dominait, il s'en emparait, il la perdait.

Son odieuse combinaison ne paraissait pas mal agencée. Et grâce à son infernale habileté, il espérait bien mener les choses à ce point qu'il deviendrait, lui, le seul refuge, le seul recours de la malheureuse Lucienne compromise, qui tomberait enfin de faiblesse et de lassitude dans ses bras.

Mais s'il avait pu mûrir ses desseins avec calme, son sang-froid lui manqua une fois arrivé sur le théâtre qu'il se choisissait pour ses exploits.

Il voulut aller trop vite. En rôdant autour du château, il aperçut dans le parc, la belle et pensive Lucienne; et, touché malgré lui, il ne se sentit pas la force d'attendre encore la réalisation des rêves caressés depuis si longtemps.

Son plan habile de longue fascination se fondit dans ses mains; il voulut y substituer un coup d'audace.

Il crut en la voyant si rêveuse et si triste passer dans les allées du parc, la comtesse Andersen préparée à une chute déshonorante. C'est ainsi qu'au moment de toucher le but, ce criminel se fit illusion, manqua d'habileté et échoua au milieu de ses projets.

Ce fut Julia, en qui pourtant la comtesse avait toute confiance qui instruisit d'Antin des habitudes de Lucienne. Il crut en choisissant cette heure du soir, réussir du premier coup, en trompant la comtesse, en s'imposant à elle: il espérait, après la faute de celle-ci, devenir seul possible pour elle, l'entraîner dans une fuite précipitée.

Tous ces beaux projet, on l'a vu, s'étaient évanouis dans la flamme qui a dévoré le château d'Oxtiern où n'était jamais venu Georges Mauléon.

Celui-ci venait de surprendre toute la conversation du comte avec Lucienne, il s'avança jusqu'au milieu de l'appartement; et les bras croisés, il considéra un instant Andersen, dont le front était livide.

—Que voulez-vous, dit le comte, revenant de sa première surprise, comment êtes-vous ici.

Mon nom suffit, je pense, à mériter d'autres questions; quand on voit devant soi un homme que sur un soupçon injuste on a voulu faire périr dans les flammes, il est étrange de prendre avec lui des airs de maître de maison. Je suis entré par cette porte à l'instant, Monsieur le comte; j'ai tout entendu; et vous ne nierez pas que je fusse quelque peu intéressé à la scène.

—Mais enfin, monsieur...

—Vous souvenez-vous, interrompit Mauléon, de la scène dans les jardins de l'ambassade de Russie, ce soir de fête où comme aujourd'hui, comme toujours, vous poursuiviez votre vengeance sans motif sur la baronne d'Iderville.

—Elle est ma femme et...

—Taisez-vous... J'entendais tout, bien que vous essayiez de baisser la voix... mon nom frappa mon oreille... Je me suis trouvé ainsi mêlé sans le savoir, sans le vouloir, à un mystère horrible, et voilà pourquoi je pénètre enfin aujourd'hui, chez vous, car je n'y pouvais tenir, bien que je ne puisse croire d'abord à l'épouvantable réalité... Oh! ne récriminez pas, il y a des situations qui seront plus fortes que les droits du domicile? Votre conduite cruelle est un outrage incessant pour moi. Et vous oseriez réclamer?

—Vous êtes Georges Mauléon? balbutiait le comte, que son assurance abandonnait.

—Oui, Monsieur, et votre vengeance s'est trompée de victime; vous n'avez pas frappé celui que vous pensiez atteindre; et à votre crime inutile vous en avez ajouté un autre en torturant cette femme qui n'est point coupable.

Le comte essaya un geste comme pour donner un démenti à Georges Mauléon.

—Innocente, je le répète, Monsieur le comte d'Andersen, je puis vous en donner la preuve.

Lucienne, frémissante, suspendue aux lèvres de Mauléon, considérant avec autant d'étonnement que d'anxiété, ce sauveur inattendu, qui était précisément le seul homme qui eût occupé son cœur; elle qui ignorait les machinations de d'Antin, que le soir même du drame elle n'avait pu voir dans l'obscurité; elle se demandait comment il avait pu échapper aux flammes. Revenait-il donc du tombeau pour la délivrer ou l'emporter avec lui loin du monde.

Et cette preuve d'innocence, comment allait-il pouvoir la donner?

—Tenez, ajouta Mauléon en tirant une lettre de son portefeuille, reconnaissez-vous cette écriture.

Le comte s'empara vivement du papier.

L'écriture de Lucienne, s'écria-t-il.

—Lisez.

Et le comte d'Andersen lut la lettre par laquelle Lucienne refusait de se prêter aux plans de celui qu'elle pensait être Georges Mauléon; elle avait écrit, on s'en souvient:

"Je suis et je veux rester une indifférente pour vous, j'avertirai mon mari de vos desseins." Et cette lettre était parvenue à Georges après le départ de d'Antin.

Le comte baissa la tête dès qu'il eut achevé cette lecture.

Et Georges compléta les explications, en recomposant toute l'histoire de Jean d'Antin et en résumant d'une voix indignée les misérables projets de cet homme dont il avait été lui, la première victime.

M. d'Andersen ne savait que répondre. Il était comme pétrifié; il sentait le remords le saisir tout d'un coup; il sentait que la vie, maintenant, lui devenait impossible, qu'il avait fait souffrir d'une souffrance insensée une femme restée digne de son estime et de son amour. Il se précipita aux pieds de Lucienne, lui prenant les mains et implorant son pardon.

Lucienne lui dit froidement:

—Songez donc, avant tout, Monsieur, que mon collier m'étrangle.

Puis se renversant sur son fauteuil elle tendait son cou au comte d'Andersen.

Celui-ci se pencha vers elle et fit jouer le ressort dont seul il partageait le secret avec le graveur Hans.

L'affreux bijoux, la clef mortelle tomba à terre.

Le comte reprit ensuite toute son impassibilité; il voyait que pour lui il n'y avait plus de pardon humain à attendre; il se tourna vers Mauléon et dit:

—Je suis un criminel, Monsieur, je le confesse, je dois expier. Dans trois mois vous entendrez parler de l'expiation.

Georges Mauléon, en se retirant, songeait à ce drame, où il se trouvait mêlé. Dans quelle situation il venait de revoir Lucienne.

Comment un sentiment aussi discret que le sien avait-il pu servir de point de départ à un drame poignant avec des reflets d'incendie et des vengeances d'un autre âge!

Pourtant de tout cela ce qui lui revenait principalement à la mémoire, c'étaient les paroles prononcées par Lucienne lorsqu'il se trouvait dans le cabinet de l'alcôve. Il l'avait entendue: Un aveu direct n'aurait pas été plus net. Elle l'aimait donc; et maintenant que saurait-elle lui refuser, à lui son libérateur et sa providence?

Pourquoi l'ombre du comte d'Andersen se dressait-elle encore entre Lucienne et lui, pour leur interdire le complet bonheur.

X

Quelques jours après cette scène, le comte partait, retournait en Suède chercher l'expiation.

Avant son départ il était venu une dernière fois trouver Lucienne.

—Madame, lui dit-il, je suis bien coupable, n'y a-t-il plus de pardon pour moi? Lucienne ne répondit rien.

Devant ce silence glacial, que M. d'Andersen pouvait prendre pour de l'incertitude, il se laissa tomber presque à genoux, et toute la raideur de son caractère tombant tout à coup:

—Lucienne, Lucienne, reprit-il avec des sanglots dans la gorge, c'est par excès d'amour que j'ai pêché. Puis-je réparer mon crime, me pardonnez-vous?

—Si je vous aimais, répondit froide-

La Clef Mortelle

ment Lucienne, vous n'auriez pas eu à demander deux fois votre pardon.

Ces paroles sèches et tranchantes étaient une condamnation.

Andersen baissa la tête, tout était fini pour lui, il le comprit et il dit en retrouvant toute sa fermeté :

—C'est bien, madame, je sais alors ce qu'il me reste à faire. Je vous ai parlé d'expiation, je vous assure quelle sera complète. Cependant je reste votre mari jusqu'à... la mort. Je vous demande trois mois. Dans trois mois vous serez libre, mais d'ici là, souvenez-vous que vous êtes toujours la comtesse d'Andersen...

Lucienne eut un mouvement de révolte hautaine.

—Oui, j'ai tort encore, reprit le comte, cependant l'affreuse jalousie qui m'a fait commettre mes crimes me pousse à vous demander un dernier... sacrifice peut-être... Ah! ne soyez pas offensée... vous ne me reverrez plus.

—Je sais, monsieur le comte, ce que ma dignité me commande.

—Mais encore, songez que l'expiation sera complète et cruelle aussi... Je veux de votre bouche obtenir une promesse; on ne doit rien refuser à un condamné à mort.

—Soit, dit simplement Lucienne.

—Eh bien, reprit le comte d'une voix altérée, faites-moi la suprême grâce de ne point, d'ici trois mois, recevoir M. Georges Mauléon.

Lucienne se leva pâle et frémissante. Était-ce un outrage? Puis un sentiment de pitié vint adoucir l'expression de ses traits; considérant que celui qui lui demandait cela se condamnait lui-même, elle répondit :

—Vous avez le droit de m'imposer ce que vous voudrez, puisque vous êtes mon mari.

—Je vous le demande humblement.

— Je vous le promets... ajouta-t-elle pour en finir... Mais adieu.

—Adieu, Lucienne, reprit le comte d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine. Après quoi il partit. Ce départ était pour Lucienne la fin de l'esclavage.

Une autre qu'elle, peut-être, pour reconquérir sa situation compromise dans le

monde, eut tenté alors de s'y montrer, d'y reparaitre délivrée du bijou sinistre, objet de tant de commentaires malveillants; elle préféra la solitude et la paix.

Elle avait rêvé d'une retraite profonde où elle pourrait savourer en toute tranquillité le plaisir de vivre sans contrainte et sans bourreau.

Elle se souvint alors d'une sorte de petite maison de campagne, chalet, villa, cottage, comme on voudra l'appeler, car la mode et l'appellation varient suivant le vent exotique qui fait tourner la girouette—que le vieux baron d'Iderville avait fait construire non loin de Fontainebleau, vers Valvins, et où il allait de temps en temps passer des semaines pour se reposer de la vie de Paris.

Hâtons-nous de dire qu'à l'époque où se passe ce récit, Valvins, si gai aujourd'hui, n'avait pas sa physiologie actuelle. Une grande partie des rives de la Seine y était solitaire et, à part les trains de bois et les grands bateaux charriant les marchandises, il y avait peu de mouvement en cet endroit sur le fleuve, qui n'était point sillonné à cette époque par des embarcations de fantaisie, aux flancs gracieusement peints, aux voiles pittoresques.

La petite propriété du baron d'Iderville avoisinait la Seine, la maison était élégante, mais entourée de hauts murs qui ne permettaient pas d'en juger aux passants.

D'ailleurs, les passants étaient rares; à peine un pêcheur à l'aventure, un rêveur, un canotier... Les habitants de cette maison devaient aimer la solitude et, pour cette raison, elle convenait bien à ce qu'en avait voulu faire jadis le baron d'Iderville.

Maintenant, le vieux d'Iderville mort, Lucienne restait seule de la famille. Son dernier protecteur, ou, du moins, celui qui aurait dû l'être, son mari, venait de la quitter, un immense besoin de repos la sollicitait tout entière, elle songea au petit ermitage de Valvins.

Elle ne mit dans la confiance de sa retraite que des vieux domestiques blanchis au service de la famille d'Iderville, et une bonne vieille qui l'avait élevée et qui,

dès l'enfance, lui avait prodigué les soins les plus affectueux.

Mais, au moment où elle allait partir, pour Valvins, elle reçut une visite à laquelle elle ne s'attendait pas.

Julia, son ancienne dame de compagnie du château d'Oxtiern, entra à l'hôtel d'Iderville, demandant à la voir.

Lucienne ignorait encore quelle part Julia avait prise au drame du château d'Oxtiern. Elle ne savait point que c'était elle qui avait introduit Jean d'Antin—croyant, d'ailleurs, que celui-ci s'appelait Georges Mauléon—dans le château, le jour du drame de l'incendie.

Lucienne fut heureuse de la retrouver, elle pourrait lui raconter ce qui s'était passé depuis. Julia, de toute façon, pouvait lui être utile, elle l'emmena donc avec elle dans sa retraite.

Elle s'y installa le lendemain même du départ du comte d'Andersen, de sorte que l'on put croire qu'elle venait de partir avec son mari.

C'était tout un voyage, que ce transfert du noble hôtel d'Iderville dans le chalet de Valvins.

Après la voiture quittée, il fallait prendre un bateau, car, à cette époque, il n'y avait pas de pont à cet endroit. Lucienne fut presque heureuse de cette disposition, qui lui permettrait une somme de tranquillité bien plus grande. Il faisait nuit, mais la nuit était belle et bien éclairée par la pleine lune. Dès que Lucienne eut mis le pied dans la cour de la villa, elle fut comme envahie par une sensation délicieuse de paix et de fraîcheur.

Autour d'elle, calme, harmonie, léger murmure de l'eau et du vent.

La Seine bouillonnait sur les bords, pénétrée, dans son agitation par les lueurs du ciel et toute chatoyante.

Les deux vieux serviteurs, aidés du bachelier, transportèrent de la rive à la villa, tout ce qui devait être amené pour l'installation, mais peu de chose en réalité, car rien ne manquait dans cette maison, où, jadis, le vieux baron d'Iderville, venait s'enfermer parfois. Son souvenir y était encore vivant; Lucienne put croire, un

instant, qu'elle revivrait, ici, ses années d'enfance.

Un autre cause la portait encore à s'exiler du monde parisien. Outre qu'elle sentait combien elle y serait déplacée encore, elle craignait d'y rencontrer quelqu'un que nous connaissons.

A son hôtel, on ne devait point révéler l'endroit de sa retraite. Georges Mauléon devait l'ignorer... jusques à quand? Question à résoudre par les événements.—Mais jusqu'à trois mois au moins, puisqu'elle avait donné sa parole au comte.

XI

La maison de Valvins se trouvait entre un jardin et un verger, et, au bout de ce jardin, sous les arbres et sous un monticule de gazon, se dressait un coquet pavillon, dont le toit disparaissait sous les arbres.

Rien n'était aimable comme cette petite habitation dans la journée, par un beau soleil. Mais le soir y était un peu triste, avec la brume montante du fleuve. Les trois vieux domestiques prétendaient aussi que le lieu n'était point sûr. Et si l'on venait les attaquer, par exemple, comment se défendraient-ils?

Il y avait, il est vrai, dans la chambre qu'occupait, jadis, le baron d'Iderville, de bonnes armes, tout un arsenal au grand complet; mais on n'est jamais bien rassuré, dans un endroit aussi complètement solitaire.

Dès le matin, Lucienne se levait et faisait de tranquilles promenades dans l'enclos; elle lisait un peu, travaillait, dessinait... mais, surtout, elle causait avec Julia.

Elle causait avec Julia comme avec une amie, dans son grand besoin d'épanchement. Après les émotions poignantes qu'elle avait éprouvées, elle ressentait le délicieux loisir d'une âme qui peut enfin se reposer après un long cauchemar.

Elle disait à Julia combien la délivrance lui paraissait douce maintenant. L'habitude qu'elle avait de sentir à son cou, com-

La Clef Mortelle

me un fardeau pesant, l'horrible clef scellée par Hans, lui faisait de temps en temps encore, malgré elle, porter la main à la gorge. Quelle joie ne goûtait-elle pas, quand elle ne se sentait plus, sous sa main, frissonner son affreux collier.

Julia, en apprenant les événements qui avaient suivi l'incendie du château, n'osa point, d'abord, révéler à sa maîtresse, dans quelle proportion elle était cause de tous ces malheurs.

Cependant, un jour, elle fut amenée, malgré elle, par la conversation, à faire, elle aussi, ses confidences.

Elles se promenaient dans le verger et Lucienne, qui ne s'était ouverte que peu à peu, lui racontait enfin, dans tous ses détails, la scène suprême après laquelle le comte d'Andersen, désespéré, avait dû partir: Lucienne dut parler du rôle qu'y avait joué Georges Mauléon.

— Hélas! Madame, reprit Julia, en pâmissant à ce nom... êtes-vous bien sûre de lui?

— Sûre de lui? qu'entendez-vous par là?

— Croyez-vous que M. Mauléon soit bien digne du sentiment que vous lui portez; voilà ce que je voulais dire.

— Mais, reprit Lucienne, le sentiment que je lui porte...

— Madame, je crains de vous froisser, cependant, je ne saurais plus me taire... Il ne vous a pas dit la vérité, lorsqu'il a prétendu n'être pour rien dans le drame du château d'Oxtiern.

— Mais puisqu'il vit... ce ne peut-être lui qui a essayé d'abuser de moi par surprise. Celui qui l'a osé est mort d'une façon horrible et...

— Je vous répéterai: en êtes-vous bien sûre?

Lucienne ne comprenait point; elle fixa ses yeux inquiets sur Julia. Elle se demandait si quelque nouveau malheur n'allait point fondre sur elle.

— Ecoutez, Madame, si je suis coupable, vous me pardonnerez, je n'en aurai pas moins accompli mon devoir en vous mettant en garde.

— Ah! mon Dieu, s'écria Lucienne, qu'y a-t-il donc encore?

— Eh bien, Madame, celui qui a tenté de

vous tromper, le soir de l'incendie, n'a pas péri dans la catastrophe, comme vous le pensez.

— Oh! parlez, parlez, reprit Lucienne, devenue, tout à coup, pâle comme la mort.

Julia, alors, raconta tout ce qu'elle croyait savoir, car elle confondait Georges Mauléon avec Jean d'Antin, qui s'était présenté sous le nom de Georges Mauléon et appliquait, à ce dernier, tout ce qui, en réalité, était arrivé à d'Antin.

Voici ce qui s'était passé:

Au moment où le comte l'avait laissé seul, dans l'appartement de Lucienne dont il emportait la clef, d'Antin s'était cru perdu; pendant les entassements de meubles et des matières combustibles devant la porte, il s'était demandé quelle sinistre vengeance le mari outragé voulait exercer contre lui.

Bientôt, une odeur vague de fumée envahit la pièce, dont l'air s'imprégna d'une lourde vapeur. Par les interstices des panneaux, il vit briller la flamme.

Il entendit crier: Au feu! au feu!

Comment sortir d'ici: il s'y trouvait prisonnier absolument. Et l'animation redoublait dans tout le château, dont les gens poussaient des clameurs désespérées.

Un vigoureux jet de flamme surgit entre les battants de la porte.

En vain, il voulait l'ébranler; solide, dans son armature de fer, le vieux chêne ne céda pas aux poussées que le malheureux essayait de lui imprimer. Enveloppé bientôt par la fumée, il dut renoncer, de toute façon, à se frayer un chemin par là.

Il se retira à l'autre bout de la vaste chambre, mais la fumée l'y poursuivait; elle emplissait, maintenant, toute la pièce. Elle s'épaississait, d'instant en instant, elle s'élevait jusqu'aux moulures du plafond, puis rebondissait, en roulant, comme d'épaisses vagues et s'épandait dans l'air qui se chargeait de plus en plus, devint bientôt irrespirable.

D'Antin, suffoqué, les paupières pleines de larmes, les poumons étreints, l'estomac secoué par des nausées, se mit à crier...

Mais ses appels et ses cris étaient vains,

nul ne pouvait l'entendre; et qui donc voudrait le sauver?

D'un bond, il saute jusqu'aux fenêtres, et comme, dans sa précipitation, il ne parvient pas à les ouvrir, il brise une vitre; et là, la tête ensanglantée par les débris de verre, les bras tendus au dehors, il s'agite désespérément.

En l'apercevant de la cour du château, où s'empressait, inutilement, la foule des serviteurs et des paysans, accourus de toutes parts, une clameur immense s'éleva, clameur aussi vaine qu'apitoyée.

Quelle échelle pouvait atteindre jusque là haut? puis le temps manquait... En effet, la tête de Jean d'Antin, après une courte apparition, disparaissait brusquement; le malheureux retombait à l'intérieur, et un jet de fumée s'élançait de l'ouverture produite par la vitre brisée.

Jean d'Antin, tombé sur le plancher, se releva, et demi-courbé, asphyxié, il roulait plutôt qu'il ne marchait, cognant, des genoux, le sol, le long de la muraille, que ses mains palpaient avec des gestes d'aveugle.

Il allait tomber encore et, cette fois, pour ne se relever jamais, quand il entendit appeler:

—Mauléon! Monsieur Mauléon!

Ce nom, il l'entendait retentir comme le tocsin du remords et de la revanche; il se dressa, épouvanté, tremblant de tous ses membres.

On appelait toujours:—Mauléon Monsieur Mauléon!

Une lueur se réveilla alors dans son cerveau, déjà à demi-paralysé.

—Mais, Mauléon, c'est moi... c'est moi qu'on appelle, puisque j'ai pris ce nom... à moi, à moi!...

—Où êtes-vous? disait la voix, venez par-là, vite... vite...

A ce moment, un des panneaux de la porte s'écroula dans l'intérieur de la chambre, étendant une nappe de braise sur le plancher, au milieu d'une cohue d'étincelles énormes, de fumée noirâtre et de flots de feu.

Un débris enflammé, rejaillit sur la main de Jean d'Antin.

La douleur le fit bondir et hurler. Il se

précipita à l'autre bout de la chambre.

Il tâte, de ses mains blessées, les pans de murs encore restés froids, il les frappe, en écumant, dans la dernière convulsion de l'agonie, du désespoir.

—C'est là, disait toujours la voix, venez vite., M. Mauléon, par là... vite.

—Où donc? rugissait-il, où donc?

Il se sentit saisir par les vêtements, puis un courant de fraîcheur l'enveloppa.

Il vit vaguement la flamme qui brûlait la porte et déjà léchait les poutres du plafond, se rabattre comme sous un coup de vent du côté du vestibule. Une sorte de tirage s'établissait entre la porte et une autre ouverture. Maintenant, il respirait.

Où donc se trouvait-il? Comme l'animal qui meurt de soif, Jean d'Antin, instinctivement se mit à courir, en titubant, du côté où soufflait cette brise réparatrice. Puis une main saisit la sienne, il descendit des marches... il n'en aurait jamais pu dire le compte; la vie renaissait à mesure qu'il s'éloignait de l'appartement où maintenant régnait en maître l'incendie, et où il avait failli trouver la fin la plus atroce.

—Venez vite, lui disait une voix de femme, celle qui le sauvait, venez vite, le compte a oublié cette issue, mais je crains maintenant qu'il ne s'en souvienne et nous serions perdus tous deux...

D'Antin se hâtait péniblement... une vive fraîcheur l'enveloppait tout à coup.

—Nous voilà, hors de danger, dit la femme qui n'était autre que Julia.

En effet, d'Antin revoyait l'air libre et le ciel qui, tout noir qu'il fût des ombres du soir et de la fumée, lui apparut comme la résurrection et la vie.

Lucienne avait suivi en palpitant d'anxiété—anxiété mêlée d'un sentiment de profonde désillusion—et elle était encore sous l'étreinte d'un mystère et ne savait que croire. Julia continua son récit:

—Ce n'est pas fini M. Mauléon, lui dis-je, il faut fuir, car les gens du château, voyant un étranger, vous accuseraient, vous, d'avoir mis le feu.

Pour la première fois, alors, il me regarda.

—Allons jusqu'au bout du parc dans la maison de chasse, vous y pourrez épier

le moment opportun de prendre le chemin de Stockholm.

Il me suivit. Il n'était pas bien remis encore de son épouvante; il suffoquait; la brûlure de sa main le faisait horriblement souffrir... Nous parvinmes à l'endroit désigné...

—Ce que je voulais, madame, ajouta Julia après un court silence et en baissant les yeux, ce n'était point qu'il me payât de mon service. J'avais confiance en cet homme qui semblait vous aimer... je comptais qu'il pourrait me ramener en France où je vous trouverais.

Ce n'est point lui qui m'y a ramenée... il a été ingrat, et cependant...

L'embarras de Julia à la fin de son récit, qu'elle achevait avec tant de réticences, n'échappa point à Lucienne d'Iderville. Mais elle fixait en vain sur Julia un regard interrogateur, celle-ci n'en voulait point dire davantage.

Quelle avait donc été à son égard la conduite de Georges Mauléon?

Ce récit fit le désespoir de Lucienne; et encore Julia n'avait point tout dit. La comtesse d'Andersen se demandait pourquoi Georges Mauléon l'avait trompée, il y a si peu de temps, en racontant cette histoire d'un certain Jean d'Antin, à qui il faisait jouer son propre rôle au château d'Oxtiern. Cependant, en y réfléchissant bien, elle se disait que Georges Mauléon n'avait pu avouer tout devant son mari.

Certes, elle lui aurait bien pardonné cette dernière prudence, mais enfin s'il était bien certain que ce fut lui l'homme qui avait voulu abuser d'elle, quel autre sentiment que le mépris pouvait-elle avoir pour cet homme indigne? Un violent amour pouvait-il l'excuser? Et puis, que signifiaient les réticences de Julia?

A partir de ce moment, la comtesse évita de causer de toutes ces choses avec Julia. Ce n'était point que l'envie lui en manquât, mais elle se retenait par dignité, par crainte aussi peut-être d'en apprendre trop.

La retraite où elle trouvait le repos si doux les premiers jours, n'avait plus pour elle le même charme. Après tant de malheur une illusion lui restait encore; et

voilà que cette illusion s'envolait.

Cependant, l'hôtel d'Iderville présentait un singulier aspect depuis le jour de la scène du collier et du départ presque simultané du comte et de la comtesse d'Andersen.

Tous les visiteurs recevaient la réponse uniforme: "en voyage".

De sorte que l'on put croire que les deux époux étaient partis ensemble. Georges Mauléon, quand il s'y présenta, ne reçut point d'autre renseignement; le concierge, dans le secret de Lucienne, ne descendra pas les lèvres; un autre domestique, très attaché à la baronne et resté à l'hôtel, eût pu également parler: tout le reste de la maison ignorait la retraite de Lucienne.

Une seule fois, depuis le départ, Baptiste revint pour chercher quelques objets auxquels tenait la baronne Lucienne.

L'apparition de ce vieux serviteur des d'Iderville, resta légendaire dans le noble faubourg, et fut un événement pour l'hôtel. Mais, discret comme une tombe, Baptiste enferma soigneusement, dans une malle, les objets qu'il était venu chercher et se garda bien de jaser avec les gens, qui en furent pour leurs frais de curiosité.

Le malle une fois ficelée et dans un fiacre, le fiacre roula, emportant Baptiste loin des commentaires et des regards curieux.

Si vite que roulât pourtant la voiture numérotée, l'incident ne fut pas sans suites, comme on va le voir.

En effet, ce soir-là, Baptiste arriva à la villa des Valvins, en donnant les marques du plus grand effarement.

Il déposa à la porte la petite malle qu'il rapportait de l'hôtel d'Iderville; et quand, aidé de la vieille bonne, il eut déposé le léger bagage dans l'intérieur de la maison, il raconta qu'un Monsieur inconnu, un jeune homme, le poursuivait depuis le faubourg Saint-Germain.

Il faut dire que depuis l'installation de Lucienne dans la villa, il ne se passait pas de soir que les trois domestiques ne s'effrayassent réciproquement, en se racontant d'horribles exploits de ravageurs et des agressions nocturnes.

—Comment, comment, dirent en chœur, la vieille et l'autre vieux, en se rapprochant du "factotum", Baptiste, vous avez été poursuivi?

—Je vous le dis, ajouta la vieille, dans cet endroit-là on n'est pas en sûreté. Moi, je ne suis pas rassurée du tout...

—Ce Monsieur était assis, reprit Baptiste, à une table d'un petit café, il paraissait épier ce qui se passait auprès de l'hôtel... Vous savez avec quel soin on a recommandé au portier et au valet de chambre de Monsieur, qui sont dans le secret, de ne rien dire sur tout ce qui nous arrive. Cet individu est-il parvenu à le savoir? Je ne suis pas plutôt remonté en fiacre, avec ma malle, que le voilà dans une voiture, à ma poursuite.

—Pas possible.

—Attendez... Je me retournais de temps en temps pour voir... il avait donné de bons ordres au cocher, celui-ci ne lâchait pas ma piste. Cependant, un cocher ne devait pas faire le métier de mouchard pour trente sous.

—Il lui aura donné un fort pourboire.

—Je le crois, mais enfin si cet individu est un agent de police, ma situation est singulière.

—C'est peut-être Monsieur le comte qui fait surveiller Madame la comtesse.

—Croyez-vous?

—Oh! non, non, reprit la vieille bonne, en tout cas il perdrait son temps.

—C'est que monsieur...

—Il a l'air comme cela, mais au fond...

—On voit bien, ma bonne, que vous ne savez pas tout ce qui s'est passé.

—Oh! moi, je suis pour Madame Lucienne. Je serai pour elle, toujours, toujours; je l'ai élevée... Elle est pure autant qu'un ange du Seigneur.

Baptiste interrompit d'un geste plein d'autorité cette digression, qui l'empêchait de placer son aventure personnelle.

—Que ce soit un mouchard ou un filou, je vous assure, dit-il, que sans avoir peur, j'aurais préféré qu'il ne me filât pas. Mais, imaginez-vous que tout à coup, je ne sais ce qui se passe; le cocher arrête sa voiture, comme ne voulant pas aller plus loin; ils

avaient eu, sans doute, des difficultés ensemble.

—C'est peut-être le cocher qui est de la police, hasarda la vieille.

Baptiste se contenta de hausser les épaules et continua:

—Le monsieur attend à peine l'arrêt de la voiture, il saute à terre, et, en courant, continue à me suivre; il allait à grandes enjambées, bousculant les passants sur le trottoir.

—Mon Dieu, mon Dieu, y a-t-il du monde qui n'est pas raisonnable, murmura la vieille Marguerite.

—Quelquefois, mon cocher à moi, le perdait de vue à un tournant, mais il reparaisait aussitôt — double pourboire — criai-je; et fouette la bête! J'allais bon train... mon persécuteur trouva-t-il une autre voiture... comment fit-il? je le croyais loin...

Pas du tout! à peine mettais-je le pied à terre au bord de la Seine pour prendre le canot, que je le vois essoufflé arrivant... mais trop tard mon bonhomme! j'étais sauvé et ma malle avec moi... suis-nous en faisant une pleine eau.

Le collègue de Baptiste rit beaucoup de cette dernière plaisanterie de "factotum" qui continua:

—Il tourna un instant sur lui-même comme un homme dans l'embarras, puis je le perdis de vue derrière la maison.

Marguerite poussa un immense soupir de soulagement.

—Ah! vous croyez peut-être que c'est fini?

Les deux auditeurs redoublèrent d'attention.

—Eh bien oui, c'est fini, reprit Baptiste avec un gros rire et tout enhardi par son propre récit... il n'a plus qu'à aller se baigner. C'est égal, pour une aventure voilà une aventure.

Baptiste achevait à peine qu'on frappa à la porte.

Il n'était guère dans les habitudes des habitants de la villa d'entendre frapper à cette heure; mais il faisait encore un peu jour et ce pouvait être un fournisseur quelconque, un pêcheur à la ligne venant offrir sa pêche du jour. Baptiste, pour fai-

re croire qu'il n'avait plus peur, alla ouvrir.

Or, à peine eût-il ouvert, que sans rien demander, son inconnu, son persécuteur, entra en bousculant le vieux "factotum."

Mais il s'arrêta net devant Mme Andersen debout, un livre à la main, au milieu du jardin.

Lucienne sentit bien aussi le sang lui monter au cœur, elle se contint avec peine en reconnaissant Georges Mauléon; se matrisant, elle vint au devant de lui comme s'il eût été un inconnu.

Celui-ci semblait plus embarrassé pour parler que pour entrer.

—Madame, dit-il enfin d'un ton un peu confus, vous excuserez ma brusque entrée; je craignais qu'on ne me défendit votre porte comme on l'a fait à votre hôtel et j'ai besoin de vous parler.

Il avait bien eu une envie folle de se précipiter à ses pieds, de baiser le bas de sa robe, de lui dire: "Enfin te voilà donc, je t'aime". Mais d'abord il n'osait pas; ensuite les trois vieux se trouvaient là étonnés de cette subite invasion, regardant de travers cet homme aux façons étranges. Ils comprenaient bien pourtant qu'ils n'avaient affaire ni à un policier ni à un criminel; la manière dont le recevait Lucienne, l'indiquait suffisamment, bien qu'elle parut très émue.

Baptiste qui venait de reconnaître son enragé poursuivant, revint le premier de sa surprise et réprima son premier mouvement, qui était d'aller chercher des pistolets dans la chambre de feu M. le baron d'Iderville.

Quant à Lucienne:

—Vous voulez me parler, dit-elle à Georges Mauléon. Est-ce pour me dire toute la vérité et tout ce qui est arrivé avant et après le drame du château d'Oxtiern?

Georges ne comprenait point et sans tenir compte de l'amertume des paroles de Lucienne, il lui dit d'une voix basse presque entrecoupée:

—Je voulais vous voir: depuis huit jours je vous cherche... Je ne saurais vous dire tout ce que j'ai fait pour arriver jusqu'à vous... Je ne savais plus ce que vous étiez devenue.

C'est pourquoi je viens... j'ai beaucoup rôdé, allez, autour de l'hôtel d'Iderville, tous les jours... j'épiais tout... je pensais bien que vous n'étiez pas loin. Vous ne pouviez pas quitter Paris comme cela...

Lucienne l'écoutait, elle était pâle; toutes ces paroles de Georges l'étourdissaient.

Elle se demandait à peine encore s'il était bien coupable, comme le faisait croire le récit de Julia.

—Non, continuait Mauléon, vous n'imaginerez pas à quels expédients je suis descendu pour retrouver votre trace. Les gens de votre maison ne voulaient rien trahir, mais moi je savais bien que vous n'étiez pas partie en même temps que M. le comte Andersen. Enfin je vous retrouve.

Lucienne fit un mouvement de retraite comme si elle ne voulait point en entendre davantage.

—Restez, fit Georges Mauléon, vous m'écoutez jusqu'au bout.

Et il raconta toute l'histoire que nous tenons déjà de la bouche de Baptiste. Ce récit en tout autre circonstance, eût été presque risible, mais la passion sauve tout; et quand Georges Mauléon dut avouer à la fin que, sans canot pour joindre l'autre rive, il avait dû faire le trajet à la nage, cette preuve d'amour ardent sembla très touchante à Lucienne.

Elle baissa les yeux, elle sentait son âme prise. Cependant elle doutait encore, non de l'amour de Georges, qui s'avouait par de tels traits, mais le récit de Julia lui revenait sans cesse à l'esprit avec des réticences... Elle appela Baptiste, et prenant une résolution:

—Dites à Mademoiselle Julia de descendre.

Et en prononçant le nom de Julia, elle regarda Georges, dont les traits ne remuèrent point, et qui était tout absorbé dans la contemplation de Lucienne.

Quand Julia survint elle salua Georges Mauléon comme un étranger, et quand son nom fut prononcé devant elle.

—Mais ce n'est pas lui...

Elle le regardait et ne le reconnaissait point. Evidemment elle avait devant elle un autre homme que celui qui s'était fait

appeler Georges Mauléon au château d'Oxtiern.

Lucienne et Julia virent bien alors, que lors de la scène du collier, Georges Mauléon n'avait point menti et qu'il était la première victime d'un odieux imposteur.

Georges Mauléon restait digne de l'estime de la baronne d'Iderville. Mais un devoir de délicatesse s'imposait maintenant à celle-ci. Elle se souvenait de la promesse faite au comte avant son départ.

N'avait-elle point promis à son mari de ne point recevoir Georges Mauléon d'ici trois mois, époque à laquelle elle devait recouvrer sa liberté.

—Monsieur Mauléon, dit-elle, vous me pardonnerez... vous entrez chez moi... malgré moi, et je ne puis... d'ici trois mois du moins deux mois et demi maintenant, vous recevoir. Je l'ai promis au comte la veille de son départ; je me retire donc et vous laissez avec Julia, qui est une amie, et qui connaît aussi ma promesse au comte d'Andersen.

Georges, frappé de ces paroles inattendues, restait stupéfait, il fit un geste comme pour retenir Lucienne qui lui échappait...

Elle se retourna:

—Au revoir.

Ce fut son dernier mot, et au milieu de la brume du soir grandissante à cette heure, Lucienne disparut dans les allées du jardin.

Et que vous a-t-il dit après mon départ, dit Lucienne à Julia quand elles se retrouvèrent.

—C'est l'éternité! qu'elle me demande, m'a-t-il répondu... Ne plus la revoir pendant deux mois et demi!

Cette réponse rendit Lucienne toute pensive. Depuis cette visite elle ne jouit plus de la paix de sa retraite, et les jours se traînent dans l'attente où elle était de la conclusion des événements.

Quelle pouvait être cette conclusion? Lucienne était bien sûr en tout cas, que le comte ne lui imposerait plus sa tyrannie, elle ne le supporterait plus. Cependant, qu'allait-il advenir?

C'était, avec Julia, le sujet de toutes les conversations.

Et de son côté, Georges Mauléon attendait avec impatience, inquiétude angoissée. Ah! si du moins il avait pu la voir; mais le seuil de la petite maison de Valvins, lui était absolument consigné...

Parfois il ne pouvait y tenir; alors prenant un canot, il faisait un tour en Seine, de ce côté... un jour il emporta ses pinceaux, sa boîte à couleurs et tout son attirail de peintre.

Un jour que Lucienne et Julia causaient dans le petit pavillon du fond du verger d'où l'on voyait la Seine, elles aperçurent un canot... et le cœur de Lucienne battant plus fort, elle ne tarda pas à deviner. Plus de doute, c'était lui, elle le reconnaissait.

—C'est bien lui, dit Julia.

—Partons, descendons, répondit Lucienne d'une voix tremblante...

—Mais non, reprit Julia, qu'avez-vous promis au comte? de ne pas recevoir chez vous M. George Mauléon; il passe, vous le voyez, il vous voit, tout est pour le mieux, vous n'avez cependant pas pu promettre à votre mari que vous ne regarderiez point les bateaux qui vont sur l'eau...

Lucienne ne sourit point de la plaisanterie enfantine; elle descendit dans le verger. Elle voulait, bien qu'il lui en coûtât, remplir sa promesse, absolument, sans restriction.

XII

On se rappelle dans quelle situation nous avons laissé Hans le graveur. Il avait pris la résolution de venir en France pour préparer un crime dont il croyait que la comtesse d'Andersen était toujours la victime. Nous le retrouvons au milieu du brouhaha des allants et venants sur le port de Stockholm.

Il oubliait déjà la bonne Allanska, sa femme, qui à cette heure se désolait sans doute dans le coin du foyer.

Tout à coup (était-ce un rêve?) il aperçut le comte d'Andersen; ce n'était point

La Clef Mortelle

possible.—Le comte, pensait Hans, est en ce moment à Paris. Il est auprès de la comtesse, dont il est d'exécuteur muet, farouche et de tous les instants.

Cette sinistre figure, d'ailleurs, ne fit que passer. Elle disparut dans la foule, qui encombra le port.

Hans prit cette apparition pour une vision de son esprit surexcité.

Toute la journée, il fut occupé d'autre chose, il devait s'embarquer le lendemain.

Mais comme il faisait un dernier tour de promenade, en fumant, le soir aux lueurs d'une belle lune, qui éclairait le ciel, il vit encore ce lugubre visage du comte d'Andersen. Il vit, et cette fois, il ne put douter.

—Hans!

—Le comte d'Andersen!

Ce ne fut qu'un cri.

—Ah! dit le comte, je te trouve enfin; où vas-tu donc? Précisément, j'ai besoin de toi.

La seconde partie de la phrase du comte pouvait, à la rigueur, dispenser Hans de répondre à la première. Pourtant, il se sentait pris en faute, comme un écolier; loin du comte d'Andersen, il avait pris des résolutions, formé un dessein louable, qu'il commençait à mettre à exécution; mais, dès qu'apparaissait ce maître de sa vie, toute sa force tombait; il chercha des prétextes, pour expliquer sa présence, il finit par balbutier qu'il se trouvait là par hasard.

Le comte d'Andersen, trop plein de sa propre émotion, pour s'occuper de celle de Hans, lui dit simplement:

—C'est bon, nous nous expliquerons tout à l'heure, j'ai à te parler, et longuement. Entrons ici.

Une lanterne rouge indiquait, pendue à une maison de bois, une de ces auberges à matelots, où ces malheureux, d'ordinaire, dépensent, en quelques nuits, toutes les économies de leur traversée.

Le comte et Hans entrèrent, non sans avoir parlementé, quelque peu, avec l'hôtelier, paraissant se méfier légèrement de sa clientèle habituelle.

La pièce, où ils entraient, était loin d'offrir les apparences de l'opulence: une ta-

ble au milieu, une table de bois grossière et grasseuse, flanquée de deux bancs; au fond, un coucou, un dressoir, où les plats ébréchés étaient en majorité, parmi les plats en bonne état.—Le maître de céans était quelque peu ébréché lui-même: les matelots avaient, on le voyait, souvent, drôlement, payé leur écot.

—Donne-nous de la bière, dit le comte, et ferme ta taverne sur nous, j'ai à parler à ce brave et ne veux point être dérangé.

—Mais, fit remarquer l'hôtelier, à cette heure, il peut encore me venir des pratiques.

—Voici ma réponse à ton objection intéressée, dit le comte.

Et il jeta, sur la table, plusieurs pièces d'or.

La réponse était, en effet, concluante, et le tavernier la comprit aussitôt.

Il sortit, enleva la lanterne, enseigne de sa profession, la nuit, et barricada sa porte, comme un bon bourgeois qui prend quelques heures, sur son commerce, pour se coucher plus tôt.

Il servit la bière, et comme il allait se retirer, satisfait de cette aubaine inattendue, un ronflement étrange, parti d'un coin du réduit, attira l'attention du comte.

—Nous ne sommes pas seuls? dit-il.

Et il leva la lampe, de façon à ce que la lueur éclairât toutes les parties de la pièce.

Ils virent un matelot, couché dans un coin, et qui dormait d'un sommeil, qui n'était pas celui de l'innocence.

—Le pauvre diable, dit l'hôtelier, il est ivre comme un Norvégien...

Notez, qu'un Norvégien, eût dit: Ivre comme un Suédois.

—...Il est plein de bière et d'eau-de-vie, et il ne m'a pas payé son écot; je ne peux pas le mettre à la porte, pour deux raisons, qui sont les suivantes: d'abord, il ne me paierait pas, ensuite, le froid de ce soir est si pénétrant, qu'il serait inhumain de laisser un chrétien à la belle étoile.

Le comte haussa les épaules.

D'ailleurs, continua le tavernier, il n'est guère en passe de comprendre ce qui va se dire. Les bûches n'ont pas d'oreilles.

Et il alla pousser l'ivrogne du pied.

La masse inerte poussa un grognement sourd, comme un dogue, à qui l'on arrache un os, puis, le ronflement reprit, avec des modulations variées, quoique régulières.

Son navire eût pu tirer le coup de canon de départ, il ne l'eût pas entendu.

—C'est bien, laissez-nous, dit le comte complètement édifié.

Le tavernier se retira, non sans avoir jeté un coup d'oeil sur la table pour voir si ses bons clients ne manquaient de rien.

Et quand ils furent seuls :

—Hans, dit le comte, c'est un dernier service que j'ai à te demander—le dernier entends-tu bien.

—Je suis toujours à vos ordres, répondit Hans avec humilité et contrainte.

—Mais comme c'est un grand service, un service d'amis, je dois te faire mes confidences. Ecoute-moi donc :

Alors le comte, reprenant les choses de très haut, raconta à Hans le graveur, son mariage, l'aventure du château d'Oxtiern, le dénouement du drame à Paris, avec Georges Mauléon. Il n'eut pas besoin de rappeler trop longuement le genre d'exécution dont Hans lui-même avait été le complice, l'histoire du terrible collier, mais quand le comte en vint à la conclusion de son récit, et rapporta de quelle manière Lucienne d'Iderville avait vu enfin se terminer son supplice, une vive émotion se peignit sur le visage du vieux graveur.

—Oh! merci, s'écria-t-il; oh! vous m'ôtez un rude poids de dessus le coeur.

Le comte, devant cette interruption, demeura silencieux; mais ce n'était plus un silence insolent; le comte n'avait plus cette morgue et cette hauteur que nous lui avons vu dans sa première entrevue avec Hans.

Il paraissait maintenant plutôt inquiet de l'exclamation du vieil inventeur.

—Je crains bien que tu ne sois effrayé de ce que j'ai à te demander, dit-il.

—Quoi donc? reprit Hans en tremblant.

Hans tremblait encore. Il n'était point comme ces lions qui profitent d'un moment de faiblesse de leur dompteur pour s'en délivrer.

Cette interruption qui, à la fin, lui avait échappé, n'était pas la seule qui eût brûlé

ses lèvres depuis le commencement du récit du comte. Quand celui-ci lui avait révélé le secret de l'incendie du château d'Oxtiern, il avait failli encore se récrier : —Comment! le comte d'Anderson, incendiaire de son château!

Comme on le pense bien, ce sinistre avait fait du bruit; tous les journaux de Stockholm et de l'étranger en avaient parlé avec détails et en l'accompagnant de commentaires. Il y avait eu dix morts! et tous ces beaux bâtiments, dont on exagérait maintenant le prix, abîmés dans les flammes perdus pour toujours, ajoutaient encore à l'horreur de la catastrophe. On avait relevé une étrange coïncidence entre cet incendie et le départ subit du comte et de la comtesse Andersen, mais le moyen de s'imaginer la vérité?

Et pourquoi l'aurait-il brûlé, ce château qui était toute sa fortune. Le comte, avec son aristocratique insouciance, n'avait jamais songé à passer aucun traité avec des compagnies d'assurances quelconques. Encore une fois, pourquoi aurait-il livré aux flammes et perdu de son plein gré, sans motif, sa propriété, son bien?

Certes, Hans, plus au courant que la foule, notamment par ce qui s'était passé chez lui, voyait bien vaguement dans cette coïncidence, un mystère... mais, comment soupçonner le comte d'un pareil crime.

Hans fut donc très étonné, mais il contint son étonnement. Il apprit également sans broncher la résurrection de Mauléon, et en son fort intérieur, il plaignait sincèrement le comte; mais il n'avait fait paraître son émotion qu'au moment où dans le récit d'Andersen, le collier était tombé du cou de la comtesse.

Il voyait là son crime à lui réparé, et son voyage lointain, maintenant sans but.

Il pourrait donc revoir sa pauvre vieille Allanska, reprendre les outils de son travail quotidien; et en une minute, toutes les images du bien-être domestique vinrent passer sous ses yeux avec la perspective de l'exil conjuré et de la traversée pénible évitée.

Mais le comte n'avait pas tout dit: le drame ne finissait pas là; le pauvre Hans ne tenait pas son sort entre ses mains; al-

La Clef Mortelle

lait-il voir s'échapper de nouveau la liberté dont un instant il avait entrevu l'espoir.

Le comte continua son récit à l'endroit où il avait été interrompu par Hans :

—Je déclarai donc à la comtesse, ma femme, le lendemain de la scène du collier, que je partais pour la Suède, qu'elle serait fixée sur mon sort dans trois mois et qu'à cette date elle recouvrerait sa liberté; or demain expire le dernier délai pour l'aviser, si je ne veux pas forfaire à ma parole. Il faut absolument que demain une lettre de moi parte pour la France, ou bien, là-bas, on aura le droit de dire que j'ai fait faillite à mes promesses.

Tu m'as bien compris, Hans. Il faut que je disparaisse d'une manière ou d'une autre. Cette femme ne m'appartient plus, après la torture que j'ai fait subir à son innocence. Elle ne m'appartient plus et un seul moyen honorable me reste de briser nos chaînes: mourir.

—Oh! ne m'interromps pas. Point de gestes ni d'exclamations, je te prie; réserve-toi pour tout à l'heure.

Je te le répète, cette femme subissait deux supplices: cet affreux collier que tu as rivé à son cou et cette terrible chaîne du mariage où elle s'est trouvée liée avec moi, qu'elle n'a jamais aimé, et qu'aujourd'hui elle doit détester jusqu'à la mort.

La mort, entends-tu bien, il n'y a plus d'autre solution pour moi.

J'ai déjà essayé de mourir. J'avais d'abord conçu un grand projet, mais j'avoue qu'il est trop héroïque pour moi.

Comme je suis incendiaire, comme je suis assassin,—ne m'interromps pas, je te prie—j'ai pensé d'abord à me présenter à la justice de mon pays en réclamant le supplice des assassins et des incendiaires.

J'étais venu en Suède dans ce dessein, mais comme j'allais accomplir cette expiation à Stockholm, je vis tout le peuple en mouvement, la foule entourait avec des hurlements sinistres et des malédictions un homme nu-tête, pâle, au milieu des groupes,

Je demandai pourquoi on traquait ainsi cet homme, ignominieusement.

—C'est un incendiaire, reprit l'un.

—C'est un assassin, reprit un autre.

L'idée que je pourrais être traité ainsi, l'idée que le noble nom des Andersen deviendrait ainsi un jouet de la foule et traînerait sur la place publique, m'a fait peur. J'ai reculé devant la réparation vers laquelle je courais tout à l'heure, et j'ai cherché un autre moyen d'en finir. Le suicide par exemple.

J'essayai du suicide. Je m'enfermai dans une chambre d'auberge avec un bon revolver; et je me dis: demain on trouvera mon corps sanglant étendu au pied de mon lit.

Et cette idée que l'on attribuerait ma mort à quelque fait honteux, me poursuivait encore. Il fallait écrire une lettre, je n'en pus venir à bout sans voir qu'il me faudrait donner des raisons à mon suicide, et je n'en trouvai point d'honorable pour moi.

On attribuera de suite, soit à des méintelligences de ménage, soit à des disgrâces de la cour, mon funeste dessein de ne pas survivre.

Devant le repos des morts que me permettait ce revolver, un vieux reste d'orgueil humain se révolta en moi.

Je veux bien quitter la vie, dis-je, mais je veux la quitter en gentilhomme et sans que l'ombre d'un soupçon offensant plane sur ma mémoire, et, par contre-coup, aille noircir également la réputation de la comtesse d'Andersen, qui déjà a souffert injustement trop longtemps par mon crime.

Prendre du service chez une nation actuellement en guerre et me faire tuer au front du régiment serait très honorable. Mais on s'expliquerait mal pourquoi je quitte famille, patrie, et pays d'adoption pour aller me faire casser la tête à mon âge; les suppositions ne seraient pas plus charitables que pour le suicide pur et simple. Oh! si je pouvais être assassiné!

J'ai aussi essayé. Voilà huit jours que je traîne dans ce port, couchant dans les bouges les plus infects, les moins sûrs et les plus sombres, laissant rouler mon or sur les tables... mais ni mon or ni ma peau, paraît-il, ne tentent personne; il y en a dont la mort ne veut pas, je suis de ceux-là apparemment.

A bout de tout, je t'ai cherché ; je vais chez toi et je trouve la vieille Allanska seule et désolée.

Elle me dit que tu es parti, que je te retrouverai peut-être sur le port s'il en est temps ; je la laisse et je te rencontre enfin comme par miracle ; je te le répète, j'ai besoin de toi.

Le comte osait à peine s'expliquer. Il dit brusquement à Hans :

— Et pourquoi allais-tu partir ?

— Maître, balbutia celui-ci...

— Et où allais-tu ?

— En France.

— Pourquoi ?

— Tenez, dit Hans, maintenant je peux bien vous l'avouer. Je ne pouvais plus vivre en songeant à la torture de la malheureuse comtesse d'Andersen et j'allais à Paris... mon voyage n'a plus de but, puisque vous avez vous-même fait cesser le supplice de votre femme.

Le comte eut dans le regard comme une lueur de joie.

— Comme cela dit-il, tu venais pour détruire mon ouvrage et tu y venais sans savoir comme tu le sais maintenant que la comtesse était innocente. En somme tu ne pensais plus à ce que tu me dois. Tout cela Hans, demande réparation, et pris en faute, tu ne pourras plus me refuser ce que je vais te demander.

Hans, qui connaissait le comte, s'effrayait de plus en plus de toutes les précautions qu'il prenait :

— Qu'est-ce donc ? dit-il en tremblant.

— Eh bien ! derrière ces maisons, qui bordent le port, il y a un endroit qu'on appelle le "Poteau aux Boeufs". Ce lieu est toujours solitaire. C'est un vaste espace de terrain où la ville déverse ses platras et ses décombres ; le sol y est bossué et présente des irrégularités et des accidents de terrain très propices à ceux qui ont à accomplir quelque dessein caché, tu vas m'y suivre.

Hans tremblait de tous ses membres.

Et puis, demanda-t-il en pâlisant.

— Arrivé là, reprit le comte d'Andersen d'une voix ferme, tu me dépouilleras de mon argent, et tu m'assassineras.

Hans fit un bond.

— Ecoute bien : tu ne cours aucun risque. Demain tu pars pour la France. Tu ne laisse point Allanska dans la peine, je lui ai donné une bonne somme, sachant ce que je voulais t'ordonner ; tu pourras l'appeler près de toi. D'ailleurs, à toi-même, je te donnerai ce que tu voudras, plus que tu ne voudras.

Hans eut un geste superbe, qui signifiait :

— Ce n'est pas cette question de sécurité ou d'argent qui arrête mon bras.

Le comte d'Andersen comprit :

— Pourquoi recules-tu, lui dit-il, j'ai bien le droit de disposer de ma vie ; je t'ai donné les raisons qui font rejeter le suicide comme moyen d'en sortir ; j'ai un ami, c'est toi ; à cet ami je demande le service de me délivrer d'une existence désormais impossible.

— Oh ! non ! tout ce que vous voudrez, dit Hans, mais cela... je ne peux pas.

Le comte le regarda fixement.

— Tu ne peux pas ?

Hans baissa les yeux ; et M. d'Andersen sentant qu'il reprenait absolument son empire, ajouta brutalement :

— Allons, suis-moi.

Le comte frappa pour appeler l'hôtelier, qui ouvrit la porte et ralluma sa lanterne rouge ; et les deux hommes, le comte et Hans, le comte le front bas, Hans la tête basse, sortirent du bouge.

Le tavernier les vit disparaître à travers le brouillard dans la direction du "Poteau aux Boeufs".

— Eh bien, s'écria le matelot prétendu ivre et ronfleur, en se levant dans son coin et en s'étirant, la police n'est pas toujours agréable à faire.

Le tavernier l'aïda à se relever en lui demandant, avec obséquiosité, s'il n'avait point pris de fausse position en simulant ainsi l'ivresse couché sur le sol.

— Non, je ne voudrais pas pour vingt mille francs avoir manqué cette soirée.

Et il donna une pièce d'or à l'hôtelier.

Celui-ci faisait sonner le gain de sa nuit dans sa poche avec satisfaction ; il avait l'air de se dire :

— Allons, tout va pour le mieux, rien que des pièces d'or et du mieux marqué, du plus pur ! Encore un peu, j'ai fortune faite.

La Clef Mortelle

Le matelot, de son côté, quittait sa vareuse; il se fit apporter les vêtements de parfait gentlemen qu'il avait confiés au tavernier en entrant dans le bouge, puis s'étant enveloppé d'une épaisse fourrure, il sortit par une porte de derrière, que lui ouvrit l'aubergiste son complice.

XIII

Hans et le comte marchaient dans la direction du lieu dit le "Poteau aux Boeufs." Une surface vaste et solitaire s'étend, piquée d'innombrables crevasses, sortes d'entonnoirs, formés depuis longtemps par des amoncellements de matériaux disposés sans ordre.

La terre n'est point ferme sous le pas. Des débris de toutes sortes, provenant de démolitions, accentuent encore l'irrégularité du terrain.

Le "Poteau aux Boeufs" était bien connu des matelots, qui avaient à vider une querelle, après avoir vidé un verre, et qui videraient leur affaire à coups de poing; —ou bien des duellistes, qui voulaient terminer l'affaire à coups d'épée.

Mais à tradition, tradition et demie, et si les gens en délicatesse avec la police et méditant quelque désordre, délit ou illégalité, s'obstinaient à choisir l'endroit solitaire du "Poteau aux Boeufs", la police suédoise ne s'obstinaient pas moins à ne s'y faire rarement représenter. Les agents ne s'y montraient jamais.

Le soir paraissait favorable à un mauvais coup, la nuit se faisait noire.

On comprenait pourquoi les gens de police n'aimaient pas à rôder dans ce lieu; il y fait un vent terrible, et les faux pas, dans l'obscurité, sont à craindre. Mais, pour ceux qui veulent bien mourir, quelle meilleure place d'exécution!

Le comte marchait bon pas.

Hans le suivait en traînard, marmottant des paroles incompréhensibles.

Il se trouvait toujours à trois mètres derrière le comte et, parfois, celui-ci, se retournant, lui disait:

—Allons, Hans, nous arrivons; marche donc, Hans.

On les eût pris, assurément, l'un pour l'autre, et celui qui devait tuer, avait plutôt l'air de celui qui allait périr.

Comme ils arrivaient au tournant de la dernière maison, un homme, empaqueté dans une fourrure et marchant avec rapidité, croisa le comte et, en le croisant, se heurta contre lui.

Le comte ne fit pas attention, mais l'inconnu se mit à dire, d'une voix sifflante:

—Faites donc attention!

D'Andersen se retourna.

—Oui, reprit l'autre en s'arrêtant...

Vous pourriez être plus adroit... on voit où on pose les pieds, que diable!

Le comte s'arrêta et répondit, d'une voix hautaine, à son interlocuteur impertinent:

—Que me voulez-vous, monsieur?

—Oh! baissez le ton, monsieur, reprit l'autre; quand l'on heurte les gens, on s'excuse. Veuillez donc le prendre de moins haut.

—Je le prends comme il me plaît, et je n'ai point d'avis à recevoir du premier venu.

Dans ce mot du premier venu, le comte avait su mettre un air de dédain, qui piqua au vif son nocturne agresseur.

—Vous joignez, dit-il, la maladresse à l'audace, c'est un cumul que je ne souffre pas quand il me gêne, sachez-le.

—En cela, je n'en céderai jamais à un insolent tel que vous.

Des cartes furent échangées.

L'inconnu disparut, mais pour revenir sur ses pas, à l'insu du comte et de Hans; il observa quelle direction ils prenaient.

—Allons vite! Hans, s'écria le comte d'Andersen, cet imbécile nous a fait perdre un quart d'heure.

Le comte exagérait, — trois ou quatre minutes, aurait-il dû dire. Car, toute la scène avait été fort vive et menée rondement.

Déjà, les aspérités du terrain, se révélant de plus en plus sous leurs pas, indiquaient au comte et au vieux graveur, qu'ils entraient sur le terrain proprement dit le "Poteau aux Boeufs." Leur marche

La Revue Populaire

se poursuivait, bientôt ralentie et pleine de sursauts, à travers des décombres de toutes espèces et des amas de matériaux que le pied de l'homme et le temps n'avaient point encore tassés.

Le comte avisa un petit monticule plus élevé que ceux qui l'environnaient et, de là, jeta les yeux tout autour de lui, comme pour choisir une place.

Il fixa son choix sur une sorte de fosse, en forme d'entonnoir.

Le comte semblait ferme et résolu. Il regardait comme un devoir de quitter la vie, il l'abandonnait sans regrets, car il était profondément malheureux de se sentir détesté par celle qu'il aimait mille fois plus, que cette existence qu'il voulait perdre. Mais, il se voyait si coupable à l'égard de Lucienne, que rien au monde ne le ferait plus revenir à d'autres sentiments, et, d'ailleurs, n'était-il pas résolu, entendu, fixé, comme le programme d'une exécution capitale.

Le comte, livrant son front brûlant à la bise qui soufflait dans la sinistre étendue, comprit combien cette solitude s'harmonisait avec le vide de son existence; on y respirait l'ennui de vivre et un vague désir de la mort.

—Allons, dit-il d'une voix qu'aucune irrésolution n'altérait, allons, Hans! voici le lieu et l'heure.

Mais Hans faisait piètre figure, il balbutiait et titubait, n'osant ni refuser, ni obéir, hésitant à suivre son maître au fond de l'entonnoir.

Cependant, obéissant au geste impératif du comte d'Andersen, il roula plutôt qu'il ne descendit dans l'espèce de fosse choisie pour l'exécution.

Le comte, alors, remit à Hans un couteau de chasse très élégant et très aigu en lui disant:

—Ne crains pas que l'on parvienne à découvrir à qui appartient cette arme de luxe, je l'ai achetée à Paris, elle ne te trahira pas; du reste, le coup fait, dès demain, tu partiras, je te l'ordonne.

Le comte, d'un coup de couteau de chasse, dont la lame effilée scintillait dans l'ombre, trancha les courroies de la valise.

—Tu vois, dit-il avec sérénité, qu'il coupe à merveille.

Et remettant la valise à Hans:

—Tout ce qu'elle renferme t'appartient en propre... prends-là... mais prends-là donc... bon, voilà déjà le vol accompli! maintenant à l'assassinat!

Tu frapperas un seul coup, n'est-ce pas? bien assuré... là, en plein coeur... tiens, fais vite...

Et il passa le couteau à Hans.

Celui-ci le saisit avec deux mains tremblantes. La valise était tombée à ses côtés, par terre; son front se mouillait de gouttes froides et ses yeux se voilaient d'une sorte de brume sanglante, et il restait inerte.

Enfin, détournant la tête, il esquissa un mouvement machinal.

—Eh bien! non, s'écria le malheureux Hans, je ne peux pas... non, je ne veux pas, maintenant... et pourquoi me choisissez-vous au lieu d'un inconnu? Tenez, tout à l'heure, devant moi, vous avez trouvé une occasion d'en finir... Parce qu'on veut mourir on n'en est pas moins de la famille Andersen... Or, cet individu vous a insulté et vous l'avez provoqué. Est-ce qu'un duel n'est pas une exécution plus favorable qu'un assassinat vulgaire et sinistre dans un lieu où l'on ne s'expliquera jamais bien votre présence. Et, enfin, pardonnez-moi, monsieur le comte, mais épargnez à votre serviteur la douleur épouvantable de répandre votre sang... Non, encore une fois, choisissez une autre main que la mienne; quand à moi, jamais.

Hans prononçait ces mots entrecoupés sur un ton de surexcitation effrayant.

Le comte fut frappé des paroles de Hans.

—C'est juste, reprit-il froidement, je dois attendre jusqu'à demain pour donner réparation à cet inconnu. C'est donc un jour de retard. Il faut payer ses dettes, surtout ses dettes d'honneur avant de mourir; tu as raison; mais tu sais, si mon adversaire me manque, Hans, je compte sur toi.

Le brave Hans voulut faire un geste de protestation.

La Clef Mortelle

—Je compte sur toi, appuya d'Andersen, sur toi toujours, quoi qu'il arrive.

Le ciel s'était rasséréiné ; des étoiles piquaient à profusion le firmament de petits points d'or ; le vent était tombé quand Hans et le comte sortirent de l'entonnnoir, d'où celui-ci comptait bien n'être retiré que mort.

Quel soulagement pour Hans et quel soupir de satisfaction s'échappa de sa poitrine !

Le vieux graveur ne songeait point à cacher au comte la satisfaction qu'il éprouvait de ce répit qui, d'ailleurs, pouvait se changer en congé définitif, de son rôle sanglant de faux assassin.

Ils ne remarquèrent point un individu qui, couché sur le monticule, l'oreille tendue vers la fosse, se laissa glisser dans un entonnoir voisin pour échapper à leurs regards.

Ils se dirigèrent vers le port.

Malgré sa fermeté, certain qu'il était d'en finir d'une façon ou d'une autre, de sortir de la vie par la porte ou la fenêtre, par l'assassinat ou par le duel, le comte lui-même jouissait à son insu des vingt-quatre heures qu'il venait de s'accorder pour payer une dette d'honneur.

Il alluma un cigare et, se retournant, fit remarquer à Hans combien ce lieu était morne, bien choisi pour ce qu'ils voulaient faire, et combien la police se montrait nulle à Stockholm.

Hans, qui préférait infiniment cette conversation à l'autre,—à celle de l'entonnnoir, prit la liberté de demander la permission d'en réduire une en fumée.

Et bientôt de gros tourbillons s'échappèrent du fourneau de sa grosse pipe à sujet, figurant la tête couronnée de Charles XII, roi de Suède ; le dur moment reculé ou passé, lui donnait un bon moment de paix.

—Nous avons tout le temps, dit le comte, nous allons prendre par le plus long chemin pour retourner à mon hôtel.

Hans maintenant ne se laissait pas traîner par son compagnon et maître, lâchement à la remorque ; il marchait à ses côtés.

Arrivés de nouveau en face du cabaret

où ils avaient passé une partie de la nuit, ils virent la lanterne rouge encore allumée. Le désir vint alors, au comte, de connaître le nom de son adversaire— de celui qui jouerait demain le rôle de l'assassin malgré lui," à la place de Hans.

Andersen tira donc de son portefeuille la carte provocatrice, il lut : **Jean d'Antin.**

La lanterne rouge jetait sur le comte des lueurs sanglantes, qui semblaient ironiques. Le comte regarda de plus près ; il ne se trompait pas. Il lisait : **Jean d'Antin.**

XIV

Le comte Andersen ne pouvait pénétrer ce nouveau mystère : Georges Mauléon, Jean d'Antin, la scène du collier, l'incendie du château d'Oxtiern, tout cela assiégeait son cerveau et tournoyait confusément dans sa mémoire.

Peut-être cette carte, au nom de **Jean d'Antin** révélerait-elle seulement une similitude de nom.

Peut-être, de même que Jean d'Antin avait abusé du nom de Mauléon, un autre personnage se servait-il du nom de Jean d'Antin ; mais dans quel but ?

Puis aussi, le comte avait la conscience d'avoir été provoqué et non le provocateur dans la scène de la veille, au "Poteau aux Boeufs," et pourquoi cette provocation ?

Tout cela était gros de mystère, le comte ne savait que penser.

Dès le matin, il se rendit à l'adresse indiquée.

En entrant, il trouva son homme tout habillé et prêt à sortir.

—Je suis venu, chez vous, Monsieur, pour avoir une explication. Je suis venu seul et ne vous ai pas envoyé mes témoins encore ; je désire savoir d'abord à qui j'ai affaire.

—Monsieur, répondit Jean d'Antin, vous avez ma carte ; j'avais l'honneur d'être reçu à Paris, chez M. le baron d'Iderville, et je vous ai même rencontré dans ses salons, bien que vous ne vous en souveniez point ; j'arrive de France ; et le reste de

La Revue Populaire

mes explications, vous les recevrez après l'affaire, si nous sommes l'un et l'autre en état de nous entendre.

On comprend aisément la stupéfaction du comte. Ce Jean d'Antin reçu dans les salons de l'hôtel d'Iderville, il en avait entendu parler, et c'était bien le même à qui Mauléon attribuait l'attentat du château d'Oxtiern, où il s'était couvert de son nom, pour parvenir jusqu'à la comtesse. Mais le comte se demandait comment il se faisait qu'il n'eût pas péri dans les flammes.

Les paroles de d'Antin, d'ailleurs, respiraient la plus grande sincérité.

S'il ne fait qu'arriver ici, il ne saurait être pour quelque chose dans la scène du château; et cependant, se disait le comte, Mauléon m'a donné des détails bien précis.

Il regarda fixement Jean d'Antin.

—Connaissez-vous, lui dit-il, M. Georges Mauléon?

Jean d'Antin conserva toute son assurance.

—Si je le connais! vous me parlez d'un ennemi intime.

—Georges Mauléon est votre ennemi?

A son tour, Jean d'Antin regarda le comte entre les deux yeux.

—Pourquoi me faites-vous cette question? Vous connaissez M. Georges Mauléon aussi bien que moi, mieux que moi, peut-être.

—Mieux que vous?

—Tenez, j'ai peut-être dit une parole de trop, mais enfin puisque vous venez de me demander des explications et que nous nous expliquons, il faut mettre les choses au net. Voulez-vous me faire l'honneur de vous asseoir un instant chez moi, l'affaire étant réservée et nos témoins devant régler les conditions, elles ne nous regardent pas; mais nous avons à causer ensemble, je le vois. J'ai affaire, je le sais, à un loyal adversaire, et vous aussi; causons donc.

Le comte, à demi subjugué par le ton d'aisance de d'Antin, et intrigué au dernier point, prit un siège et écouta.

—Je commencerai par une confidence; je ne suis pas en Suède tout à fait pour

mon plaisir; j'ai eu le malheur de tuer, en France, un compatriote, dans un duel loyal—très loyal, comme je pourrais le prouver par des procès-verbaux; — mais comme la loi est la loi, j'ai dû partir, pour éviter avant les assises, la prison préventive.

Je vous l'avouerai, je suis un peu yif, beaucoup trop même, vous vous en êtes aperçu. C'est un défaut, mais il en est de plus grands et, en attendant qu'il me joue un mauvais tour définitif, vous voyez qu'il me mène un peu loin, puisque me voilà en Suède.

C'est un beau pays, d'ailleurs, que je ne connais que par ouï dire et, mieux que jamais, je comprends qu'il n'y a que les voyages pour adoucir un exil momentané. Mais, voyez les hasards! en fuyant les suites d'une affaire, j'en rencontre une toute semblable et où, précisément, vous vous trouvez encore mêlé.

—Comment encore?

—Oui, et je vous assure, monsieur le comte, quand, hier soir, j'ai lu votre carte, il m'a semblé y voir comme la marque d'une fatalité.

Le comte ne respirait plus; comment avait-il pu être mêlé au premier duel de d'Antin, et comment celui-ci pouvait-il savoir qu'il connaissait Mauléon.

—Laissez-moi vous conter la cause de mon premier duel en France:

Je me trouvais dans un café, lorsqu'on vint à parler de vous et de la comtesse d'Andersen devant moi.

—De la comtesse et de moi?

—Nous étions quatre; il y avait là un jeune homme qui connaissait Mauléon. Il parlait de tout, avec impertinence; et ce ton ne me plaisait pas, quoique, je vous l'ai déclaré, Mauléon soit loin d'être de mes amis... il parla aussi de vous et de la comtesse d'Andersen...

D'Antin s'arrêta, comme si un scrupule de conscience lui coupait la parole.

—Allons, dites tout.

—Mais, monsieur le comte...

—Dites tout, je suis plus préparé, que vous ne pensez, à tout entendre.

—Eh bien, ce jeune sot, mêla impudem-

La Clef Mortelle

ment le nom de la comtesse d'Andersen et celui de Mauléon.

Le comte se leva d'un bond.

—Le malheureux, reprit d'Antin, s'est trouvé assez châtié; je voulais relever ses écarts de paroles, j'allai trop loin. Il avait été impertinent envers des tiers, je fus insolent envers lui. Ceux qui se trouvaient avec nous, connaissant mon inimitié avec Mauléon, auraient pu croire que j'applaudissais, par mon silence, aux sottises que débitait un petit éventé, qui raillait Mauléon, en insultant votre femme, que je respecte comme je respectais son père, M. le baron d'Iderville.

Nos amis tentèrent d'arranger l'affaire; je consentis à des concessions, le jeune homme n'en voulut point démordre, mal lui en prit. J'essayai, pourtant bien encore, de le ménager sur le terrain, mais on n'y fait point ce qu'on veut, l'un et l'autre, nous fûmes maladroits, et je le laissai coucher sur le terrain, bien malgré lui et bien malgré moi.

Le comte, absorbé par ses réflexions, releva la tête, au silence qui suivit le récit de Jean d'Antin.

—Mais enfin, reprit-il, que disait-il de Madame d'Andersen? précisez; ne craignez rien, je suis là pour tout entendre.

—Eh bien, d'abord, il prétendait que dans son voyage en Suède...

—Mauléon est venu en Suède? quand donc?

—Il y a quelques dix mois, il était chargé d'une mission, par le Gouvernement, pour aller consulter des manuscrits à la bibliothèque de Stockholm.

—Mais j'habitais, à ce moment, le château d'Oxtiern.

—Précisément, cela coïncidait; et vous ne sauriez croire tout ce qui se débita d'absurdes mensonges à ce propos.

Le comte ne bougeait plus.

—Dites, dites tout, répétait-il.

—Quand on apprit, par les journaux, l'incendie de votre château, les uns prétendirent que Mauléon avait sauvé du feu la comtesse, si bien qu'il avait failli périr lui-même... que sais-je? des aventures insensées, dont, bien entendu, je ne croyais pas le premier mot: l'étrange collier de

Madame d'Andersen, dont les feuilles du boulevard parlèrent à l'envi, éveillait grandement la curiosité publique; puis, votre départ précipité... et, pour tous vous dire, puisque vous désirez tout savoir... le jeune homme, dont je vous parlais tout à l'heure, prétendait que Mauléon n'était pas étranger à toute cette aventure et...

—Et?... reprit le comte, pâle comme la mort, en voyant que d'Antin hésitait tout à coup.

—Et que, revenu à Paris, il a continué à voir Madame d'Andersen.

—Oh! monsieur, s'écria le comte.

Et il se leva, le visage décomposé, serrant les poings, pris d'une rage froide et terrible.

M. d'Andersen se promenait d'un pas agité dans la chambre, l'idée de se voir doublement trompé par Mauléon exaltait, jusqu'au paroxysme, sa fureur.

Le ton de Jean d'Antin était si parfait de justesse, d'une si franche intonation, si vibrante pour ainsi dire, de sincérité, que la surprise de M. d'Andersen était complète. D'Antin avait si bien joué son rôle, et coordonné les faits faux, qu'il leur avait donné l'apparence de la vérité, il avait, avec habileté éveillé la jalousie du comte toujours vibrante, malgré les événements.

—Monsieur, reprit d'Antin, vous me priez de raconter tout, je ne raconte rien de plus.

Et maintenant le comte se remémorait la scène de l'hôtel d'Iderville lorsque Georges Mauléon se dressa devant lui. A ce moment celui-ci lui avait paru sincère. La lettre de Lucienne, qu'il lui avait montrée disait: "Ne venez pas, je ne veux être qu'une indifférente pour vous." Cette lettre était donc préparée et convenue entre Georges Mauléon et Lucienne pour le tromper.

—Tenez, Monsieur, dit-il, en s'asseyant brusquement en face de d'Antin, à mon tour je vais vous raconter des choses qui compléteront, je l'espère, l'éclaircissement de tous ces faits.

Alors le comte d'Andersen, plein d'une animation qui contrastait avec son caractère d'ordinaire grave et froid, fit le récit

de la scène de l'hôtel d'Iderville, Jean d'Antin, de temps en temps l'interrompait en haussant les épaules. Vers la fin, il se leva indigné.

—Oh! le misérable! il a abusé de mon nom!

D'Antin reprochait à Mauléon d'avoir abusé de son nom!

—C'est bien, monsieur le comte, aucune considération ne me retient plus. Je reviens en France, au risque de tomber entre les mains des juges. Mon honneur et le vôtre ont été outragés du même coup. Mais je vous demande de passer le premier.

—Monsieur, répondit le comte, comme en prenant une résolution, je vous reverrai ce soir.

Puis, saluant avec sa froide politesse accoutumée, il sortit.

XV

Le comte d'Andersen voulait réfléchir.

Il désirait être seul pour mettre en ordre les pensées et les sentiments qui bouillonnaient dans son cerveau.

Entre Mauléon et Jean d'Antin, qui choisir? leur récit à tous les deux offrait également les apparences de l'exactitude et de la vérité.

Il devait, pour arriver à voir clair dans ces étranges événements, se servir d'habiles déductions; mais dans la situation où il se trouvait, il ne possédait point le calme d'esprit nécessaire, il ne fit qu'un raisonnement spécieux, ce fut le sentiment de la jalousie qui l'emporta.

—En tout ceci, se disait-il, je vois le nom de Mauléon prêté ou pris; Mauléon a introduit dans l'aventure Jean d'Antin qui réclame avec énergie et sur un ton de parfait galant homme. Il s'exaspère qu'on l'accuse d'avoir pris un nom appartenant à un autre, mais d'abord pourquoi l'aurait-il pris? Il faut avoir une raison pour s'emparer d'un nom plutôt que d'un autre. Comment sont signées les lettres de Lucienne, de quel nom doit-on signer en se présentant à elle pour la bernier? Geor-

ges Mauléon. C'est donc un attrait irrésistible que ce nom de Mauléon, qui fait accepter d'une femme des lettres d'amour en cachette et qui ouvre les portes de son château.

La jalousie du comte s'exaspéra:

—Et je les ai laissés là-bas seuls, et je perds ici mon temps à chercher une mort qui va les rendre libres, et qu'ils n'ont pas attendue, je le vois bien, pour être heureux dans leur crime; fou que je suis!

De son côté, d'Antin se félicitait de son succès auprès du comte.

Jean d'Antin avait une habitude d'analyse qui le rendait réellement supérieur. Il récapitulait ses actes et ceux des autres avec un soin qui ne se démentait pas; c'est ainsi qu'il en tirait profit.

Le comte d'Andersen revint, le soir, chez Jean d'Antin comme il l'avait promis. Il ne s'agissait plus de duel, d'affaire d'honneur entre eux; leur cause commune, ou du moins elle semblait telle au malheureux comte abusé, primait tout.

Sa résolution était prise; non seulement il renonçait à toute idée de suicide, mais il reviendrait en France pour châtier la femme coupable et Mauléon qui devait le tromper. Jean d'Antin, dont ce départ servait les plans et qui prétendait lui aussi avoir à se venger, accompagnait d'Andersen. Hans, le pauvre Hans le suivit aussi, esclave soumis du comte, exécuteur de ses hautes et basses oeuvres.

Tous les trois, le lendemain, ils partaient pour la France.

XVI

Cependant les trois mois touchaient à leur fin, l'heure de l'échéance allait enfin sonner pour Lucienne.

Un matin elle fit venir le "factotum" Baptiste et lui donna l'ordre d'aller à l'hôtel d'Iderville s'informer s'il n'était rien arrivé à son adresse.

Baptiste y alla, mais à peine le pied sur le seuil de l'hôtel on lui dit:

—Montez chez le comte, il veut vous parler.

La Clef Mortelle

L'honnête serviteur fut troublé de cet ordre et de cette nouvelle.

—Comment! le comte revenait! quelle aventure! et qu'allait dire la baronne d'Iderville! (Pour le vieux Baptiste, Lucienne était bien plus la baronne d'Iderville que la comtesse d'Andersen); que signifiait ce retour inattendu!

Sans savoir au juste le fin mot de tout cela, le dévoué domestique comprenait que l'incident n'était pas pour plaire à sa maîtresse.

Et en effet les gens de l'hôtel d'Iderville qui, depuis trois mois se trouvaient débarrassés des maîtres avaient vu arriver le matin même M. le comte Andersen.

A peine au débotté il avait demandé la comtesse, on avait dû lui répondre qu'elle était en voyage.

Parmi les domestiques, les uns pensaient qu'elle n'avait point quitté le comte, qu'elle était partie avec lui; les autres prétendaient ne pas savoir où elle était allée. Mais bientôt Baptiste survenant allait sans doute débrouiller ce mystère; aussi avait-on dit au bonhomme: "Le comte veut vous parler" avant même qu'il eût pu rien dire.

Baptiste se présenta devant M. le comte d'Andersen avec une humilité pleine de convenance.

—Ah! c'est vous, Baptiste, je ne vous ai point vu, à mon arrivée, ce matin.

—J'étais absent de l'hôtel.

—Pourquoi aviez-vous donc quitté la maison, demanda vivement le maître.

M. le comte comprendra que j'ai dû suivre Mme la comtesse; mon service me le commandait en l'absence de Monsieur le comte.

—Votre service aujourd'hui est de m'obéir; et où est-elle en ce moment?

—Monsieur le comte m'excusera, mais n'ayant reçu de Madame la comtesse aucune instruction à cet égard, je ne saurais...

—Comment... vous ne sauriez?

—Demain?... peut-être...

—Demain?... peut-être?... interrompit brusquement Andersen.

Jamais ces mots ne s'étaient trouvés sur les lèvres d'un valet lui répondant! Outré

de colère, voyant dans les réticences du malheureux Baptiste une preuve de plus qui accablait Lucienne, il se leva frémissant de fureur:

—Baptiste, vous cessez de faire partie de la maison.

Baptiste s'inclina et sortit.

Il monta à sa chambre et en redescendit bientôt. Quant Andersen, irrité, s'appretait à quitter l'hôtel pour aller rejoindre d'Antin et lui faire part de ce nouvel incident, il se heurta, au bout de l'escalier, à un vieux larbin vêtu d'une livrée hors d'âge; il reconnut Baptiste sous ce bizarre habillement.

—Qu'est-ce encore que cette mascarade dans mon hôtel? demanda-t-il.

—Je pars, monsieur, je pars, répondit en s'inclinant le pauvre Baptiste, solennel et risible sous son accoutrement suranné.

Puis au moment de franchir le seuil de l'hôtel, il se retourna, et d'une voix, où l'indignation étouffait enfin le respect:

—Je n'ai pas affaire à vous, monsieur le comte dit-il, en montrant sa livrée avec fierté. Je ne suis pas un d'Andersen. Je suis un d'Iderville.

De son autorité privée, Baptiste prononçait ainsi une séparation de corps et de biens entre d'Iderville et Andersen. Il sortit la tête haute après cette réponse; mais il eut soin de prendre une fausse direction afin de ne pas être suivi comme le jour de la poursuite de Mauléon.

Il se hâta d'aller aviser de ces événements la baronne d'Iderville.

Quant au comte, il venait de subir un affront cruel; il entra chez lui au vu et su de tous les gens de sa maison; il demandait où se trouvait la comtesse, personne ne pouvait ou ne voulait le lui dire. Le malheur qui le frappait était donc bien certain. Il n'en doutait plus; d'Antin avait dit trop vrai; il alla chez celui-ci prendre conseil, mais il ne le trouva point. Il dut y retourner le soir.

—Eh bien, dit d'Antin en l'apercevant.

—Je ne sais rien, dit le comte, on me cache sa retraite. Et vous?

—Moi, je puis vous dire où elle est.

—Où donc? dit le comte, en regardant

Jean d'Antin avec un étonnement plein d'anxiété.

—Dans sa maison de campagne de Valvins.

Le diable d'homme savait tout.

Le comte, aussi surpris que furieux qu'un étranger connût mieux que lui l'endroit où se trouvait sa femme, fixait sur d'Antin des regards pleins d'interrogations.

—Je n'ai pas perdu ma journée, comme vous le voyez, dit celui-ci, et il ne m'a point été bien difficile de découvrir la vérité; j'ai eu recours à une source bien certaine, soyez-en bien sûr. Mauléon, lui-même, m'a donné l'adresse de madame d'Andersen...

—Songez-vous à ce que vous dites?

—Parfaitement. Il me l'a révélé à son insu. Tenez, je puis bien vous dire comment je m'y suis pris: Quand ma haine arrive à un certain point d'exaspération, je ne choisis pas toujours les moyens... Que voulez-vous, je hais fortement.

—Et moi aussi, dit le comte.

—Vous m'excuserez donc, quand je vous aurai avoué que j'ai dû pénétrer dans la maison de Mauléon, dans sa chambre, grâce au concierge qui me connaît. Vous pouvez croire que je n'ai pas perdu mon temps, dans la chambre, en attendant le maître de céans.

Allant droit au but, dans son atelier, j'ai un peu dévisagé ses peintures. Je connais l'homme, l'ayant jadis pratiqué pour mon malheur, et, tel que le connais, j'étais à peu près certain de trouver des indices dans quelque tableau nouveau de sa façon; je ne me trompais pas.

J'ai été frappé, en entrant dans l'atelier, des deux vues de Valvins, toutes les deux reproduisant la petite maison de campagne de feu le baron d'Iderville. Ne cherchez pas ailleurs, Monsieur le comte, elle est là.

—Mais ce n'est point une certitude.

—Attendez... Héler un cocher et freter un fiacre, fut pour moi l'affaire d'une seconde; j'ai pu voir s'embarquant, après avoir cherché des vivres, je suppose Baptiste, le vieux larbin, bien connu comme

appartenant à la baronne... ça c'est une preuve.

—Allons à Valvins, s'écria le comte.

—Un instant... Que voulez-vous faire?

—Mais me venger... Hans est avec nous, et cette fois, c'est pour la vie, qu'elle gardera au cou la "Clef mortelle."

D'Antin entrevit, dans cette vengeance, tout un avenir pour ses projets. Il saurait tirer de la situation de la comtesse, en s'y prenant avec son habileté terrible, tout ce qu'il désirait; il saurait jouer le comte à loisir et préparer toutes ses intrigues. Mais, un homme le gênait.

—Et Mauléon? dit-il au comte.

—Je le tuerais.

—Il faut donc que vous les surpreniez ensemble.

—Comment s'y prendre?

—De la façon la plus simple du monde et sans compromettre votre nom. Avez-vous de l'écriture de la comtesse.

—Un faux!

—Non... Vous défendez votre femme, votre bien... Il suffira d'une ligne adressée à Mauléon, et signée du petit nom...

—Lucienne?

—Oui, simplement. Vous avez l'homme sous la main—Hans, votre graveur, est tout dévoué et, dans deux heures, vous offrira un billet, à vous tromper vous-même. Croyez donc bien que Mauléon s'y laissera prendre.

Le comte réfléchit, mais la haine, qui le travaillait, surmonta sa répugnance.

—Oh! tenez, dit-il, en prenant dans son portefeuille un mot écrit de la main de Lucienne, en des temps plus heureux pour lui. Faites tout ce que vous voudrez. Je ne désire plus qu'une chose, les tenir tous deux et me venger.

On ne s'étonnera donc pas, après cette conversation, que le soir même, Georges Mauléon reçut ce billet laconique:

"Monsieur Mauléon, je veux vous parler demain soir, à huit heures; excusez-moi.

"Lucienne."

Enfin! Georges croyait toucher au bonheur!

La Clef Mortelle

Les trois mois étaient écoulés, ils avaient duré des siècles, mais il oubliait tout dans l'ivresse de ce rendez-vous formel. Il couvrit de baisers cette lettre, ignorant qu'elle cachait un piège.

XVII

Le soir de ce même jour, le comte d'Andersen, d'Antin et Hans débarquaient à Valvins, dans un endroit où le feuillage abondant les cachait à tous les yeux...

—Je viens de voir, il me semble, entrer quelqu'un dans la maison... avez-vous vu, d'où vous êtes?...

—J'ai entendu la porte se refermer, j'en suis certain.

—C'est l'heure, il est entré sans doute.

—Assurément c'est lui... mais ne gâtons rien, pas trop de précipitation.

—Ne craignez rien... approchez, j'entre le premier, suivez-moi.

Et le revolver au poing, le comte se dirigea du côté de la villa.

—Arrêtez, lui dit d'Antin, laissez-moi frapper, moi plutôt, et parlementer. Vous pensez bien que les domestiques ont le mot d'ordre et que vous serez la dernière personne à pouvoir pénétrer chez votre femme. Hans, tenez-vous près de moi, prêt à donner un coup d'épaule à la porte, si le besoin l'exige.

Hans, colosse ahuri et inconscient que dirigeait absolument la volonté du comte, se posta où on lui disait de se poster, prêt à tout.

D'Antin souleva le heurtoir.

On mit quelque temps à venir.

—Qui est là?

—Ouvrez au nom de la loi.

Comme Baptiste hésitait et allait prendre conseil de sa maîtresse, il avait déjà tiré le verrou; il voulait le remettre... un large coup d'épaule de Hans mit fin à cette situation indéfinie. Le comte entra.

Sans rien demander, plutôt courant que marchant, il se dirigea vers la maison. Baptiste, fou de terreur, restait cloué au seuil.

Andersen, en deux bonds, fut à la porte

du logis... Les interstices des contrevents trahissaient la lumière de l'intérieur.— Venez, vous autres!—dit-il brusquement à d'Antin et à Hans, et il pénétra dans la première chambre à droite, suivi de ses compagnons.

Il tenait à la main son revolver prêt à faire feu.

Le spectacle qui frappa ses yeux le déconcerta.

La pièce où il était entré n'avait rien du luxe d'un salon, un vieux domestique qu'il reconnut et la vieille servante de Lucienne jouaient une partie de cartes à la lueur d'une lampe.

Terrorisés par cette apparition subite, les deux pauvres joueurs se levèrent tout tremblants.

—Où est la comtesse? dit d'Andersen.

On ne lui répondit rien.

—Parlez-vous? et il secoua rudement le bonhomme qui se taisait toujours.

—Reste là, dit d'Antin à Hans, en lui assignant un second poste au milieu du corridor et que personne ne sorte. Comte, ajouta-t-il, ils doivent être sous quelque tonnelle du verger.

Le comte sortit de la maison par la porte qui donnait sur le verger. En effet, sous un berceau non loin de la maison, il entendit un bruit de voix.

—Nous y voici, lui dit Jean d'Antin.

—Hans, cria le comte, de la lumière!

Et pendant que le graveur accourait avec la lampe de l'office, le comte et Jean d'Antin pénétraient dans le berceau. A leur approche, deux femmes s'étaient levées en poussant un cri.

Le comte et d'Antin trouvèrent Lucienne et Julia. Georges Mauléon n'était point avec elles.

Le comte ne disait mot.—Quand à d'Antin, il restait stupéfié de la présence de Julia.

Mais celle-ci, après un premier mouvement d'émotion, se tourna vers la comtesse et d'une voix haletante:

—Tenez, dit-elle, en désignant d'Antin, tenez Madame, voici celui qui a voulu abuser de vous au château d'Oxtiern, voici le coupable.

D'Antin, pâle, surpris d'être pris au

piège qu'il avait tendu à Mauléon, perdit de son assurance, il voulut balbutier quelques paroles.

—Oh! taisez-vous, reprit Julia d'un ton de plus en plus rassuré, mon tour arrive, je ne sais ce que vous venez faire ici, mais vous m'avez trompée après avoir essayé de tromper Madame la comtesse d'Andersen. Monsieur le comte, je suis coupable aussi moi, je le confesse ici devant tous; c'est moi qui ai introduit ce misérable dans votre château, je l'ai ensuite sauvé de l'incendie. Si je suis criminelle, il l'est plus que moi.

Tous se taisaient devant la révélation de Julia; d'Antin cependant élevant la voix:

—Je ne connais pas cette servante et ne sais ce qu'elle veut dire...

—Ah! tu ne connais pas cette servante, s'écria Julia... tu joins l'injure au mensonge... Eh bien, je te connais moi, pour t'avoir sauvé quand tu ne le méritais pas et je vais te démasquer.

—Je ne connais pas le château d'Oxtiern, je n'y suis jamais allé.

Julia se précipita sur lui et lui saisissant la main:

—Voyez, dit-elle, s'il ment; heureusement dans l'incendie, le feu l'a marqué comme un galérien qu'il mérite d'être.

Le geste de Julia avait été si prompt, que d'Antin n'avait pu retirer sa main, où se voyait, en effet, une affreuse brûlure; il ne répondit rien et fit, dans son trouble, comme un mouvement de retraite.

Le comte dit alors à Hans, d'une voix brève:

—Empare-toi de cet homme.

Hans se précipita d'un bond sur d'Antin, et avec sa soumission ordinaire, le traîna jusqu'à la porte; celui-ci n'opposait aucune résistance; c'eût été bien inutile, car le graveur avait une poigne de fer.

Puis, lui ayant attaché les mains derrière le dos, il attendit un nouvel ordre du comte.

Mais, Andersen tourné en ce moment du côté de Lucienne, la considérait avec désespoir. Il venait encore une fois de l'injurier, par un ignoble soupçon; il venait de violer sa demeure, prêt à la livrer au supplice de la clef mortelle.

Lucienne leva les yeux sur son mari, l'accablant de son silence, semblant lui demander l'expiation promise et l'exécution d'un engagement solennel.

Le comte alla jusqu'au seuil, puis se retournant, il dit simplement:

—Adieu!

Hans poussait devant lui d'Antin, qui, maintenant, tremblait; ils sortirent tous les trois de la maison, au milieu des domestiques, très étonnés d'une scène pareille.

De la porte de la villa à la berge où ils avaient amarré le bateau, d'Antin marcha entre ses deux compagnons, surveillé par eux et les mains toujours ligottées. Il sentait qu'il était inutile de demander grâce.

Arrivés au bateau, le comte dit à Hans:

—Tu vas rester sur le bord; vous, Monsieur, descendez avec moi, dans cette barque.

Quand ils y furent tous deux, le comte prit les rames et d'un coup, l'embarcation nagea au milieu de la Seine. Alors, sous la nuit suffisamment noire, le comte laissa les rames.

Il se précipita sur d'Antin, plein de terreur, coupa ses liens et l'empoigna aussitôt à bras le corps.

—Grâce, balbutia d'Antin; grâce, grâce, pour la vie!

Un ricanement répondit au misérable, et le comte se penchant sur la gauche du bateau, se précipita à la Seine avec son fardeau vivant, avec d'Antin, qu'il tenait étroitement serré dans un furieux mouvement de désespoir.

L'eau se referma frissonnante sur les deux corps.

XVIII

Cependant Mauléon était dans des tristes mortelles; il avait reçu, comme l'on sait, le billet signé Lucienne et qui était un faux, mais au moment où il allait prendre la route de Valvin, Julia était venu le dissuader.

En effet, on se rappelle comment Bap-

La Clef Mortelle

tiste avait appris l'arrivée du comte à Paris; Lucienne en l'apprenant à son tour et craignant que Mauléon ne vint, comme il était convenu, à la fin des trois mois qui touchaient à leur terme, lui avait envoyé Julia pour le prévenir; c'est ainsi qu'ils avaient été au courant du faux commis et de la machination que l'on tramait contre eux.

Aussi, l'anxiété de Mauléon était vive et le sommeil ne vint pas l'apaiser pendant la nuit qui suivit; ce ne fut que le lendemain soir, que cette inquiétude s'apaisa pour faire place à la surprise quand il lut dans un journal, que le hasard plaça sous sa main:

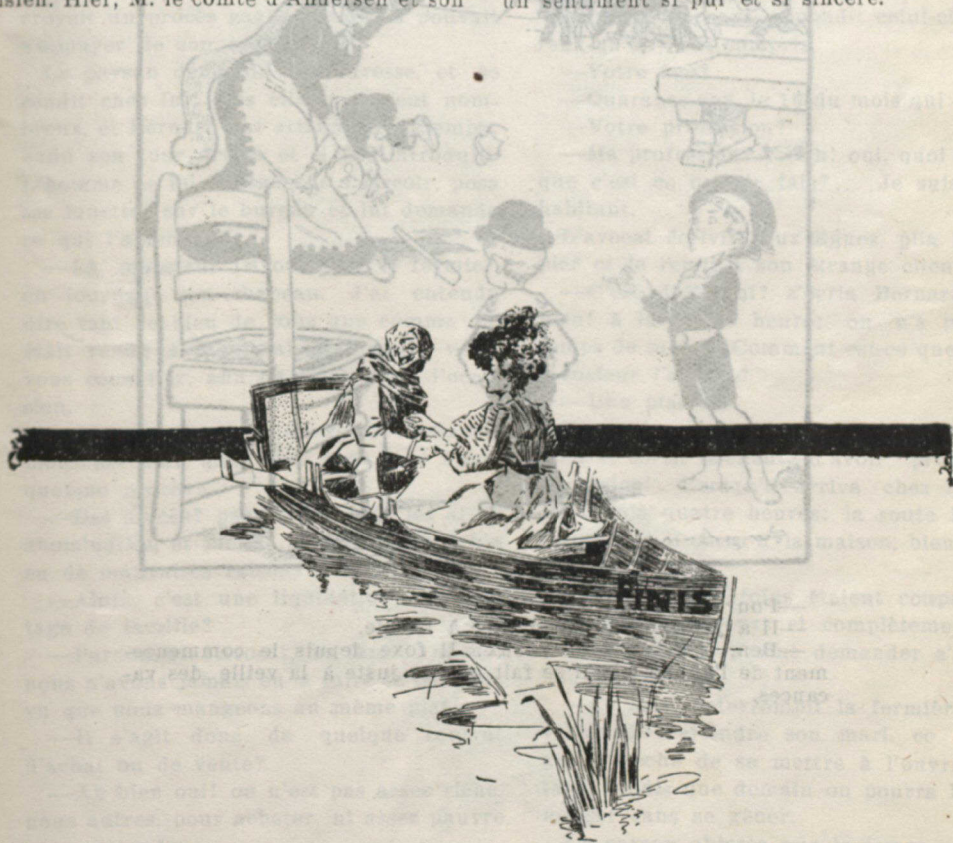
"Un épouvantable accident vient de jeter la consternation dans le monde parisien. Hier, M. le comte d'Andersen et son

ami M. Jean d'Antin, en revenant en canot, d'une maison de campagne, que le comte possédait sur les bords de la Seine, ont péri par immersion, probablement à la suite d'une fausse manoeuvre. Les deux cadavres ont pu être retirés à la hauteur de Valvins; on a constaté que la mort remontait à plusieurs heures.

"Détail singulier et touchant: Mme la comtesse d'Andersen se trouvait à la maison de campagne d'où revenait le comte."

Mauléon comprit quel mystère cachait ce "fait divers", grâce auquel l'honneur de la famille était sauf.

Mais, désormais, Lucienne était libre, et elle ne pouvait oublier celui dont l'intervention l'avait délivrée de la clef mortelle, Georges Mauléon lui avait toujours voué un sentiment si pur et si sincère.



UNE VRAIE FATALITE



— Pourquoi qu'elle le bat ?
— Il a jardiné au lieu d'aller à l'école.
— Ben, il est pas chanceux. Il foxe depuis le commencement de l'année, pis il se fait pogner juste à la veille des vacances.



L'HABITANT ET L'AVOCAT

UN JOUR, un fermier, un nommé Bernard, étant venu à Montréal pour certain marché, pensa, une fois ses affaires terminées, qu'il lui restait quelques heures de loisir, et qu'il ferait bien de les employer à consulter un avocat. On lui avait souvent parlé d'un homme dont la réputation était si grande que l'on croyait un procès gagné lorsqu'on pouvait s'appuyer de son opinion.

Le paysan demanda son adresse, et se rendit chez lui. Les clients étaient nombreux, et Bernard dut attendre longtemps; enfin son tour arriva et il fut introduit. L'homme de loi fit signe de s'asseoir, posa ses lunettes sur le bureau et lui demanda ce qui l'amenait.

—Là, monsieur l'avocat, dit le fermier, en tournant son chapeau. J'ai entendu dire tant de bien de vous que comme on était rendu à Montréal, j'ai voulu venir vous consulter, afin de profiter de l'occasion.

—Je vous remercie de votre confiance, mon cher ami, mais vous avez sans doute quelque procès?

—Des procès? par exemple! je les ai en abomination et jamais Pierre Bernard n'a eu de mauvaises raisons avec personne.

—Alors, c'est une liquidation, un partage de famille?

—Pardon, M. l'avocat, ma famille et moi nous n'avons jamais eu à faire le partage, vu que nous mangeons au même plat.

—Il s'agit donc de quelque contrat d'achat ou de vente?

—Ah bien oui! on n'est pas assez riche, nous autres, pour acheter, ni assez pauvre pour revendre.

—Mais enfin, que voulez-vous de moi? demanda le juriconsulte étonné.

—Eh bien! je vous l'ai dit, monsieur l'avocat, reprit Bernard avec un gros rire embarrassé. Je veux une consultation écrite... pour mon argent, comme de raison... à cause que je suis rendu à Montréal et qu'il faut profiter des occasions.

L'avocat sourit, prit une plume, et demanda au campagnard son nom.

—Pierre Bernard, répondit celui-ci, heureux qu'on l'eut compris.

—Votre âge?

—Quarante ans, le 16 du mois qui vient.

—Votre profession?

—Ma profession?... Oh! oui, quoi est-ce que c'est ce que je fais?... Je suis t'un habitant.

L'avocat écrivit deux lignes, plia le papier et le remit à son étrange client.

—C'est déjà fini? s'écria Bernard; eh bien! à la bonne heure; on n'a pas le temps de moisir. Comment est-ce que c'est, monsieur l'avocat?

—Une piastre.

Bernard paya sans réclamation, salua du pied et sortit enchanté d'avoir "profité de l'occasion". Lorsqu'il arriva chez lui, il était déjà quatre heures; la route l'avait fatigué, et il entra à la maison, bien résolu à se reposer.

Cependant ses foins étaient coupés depuis plusieurs jours et complètement fanés; un des gars vint demander s'il fallait les rentrer.

—Ce soir! interrompit la fermière qui venait de rejoindre son mari, ce serait grand péché de se mettre à l'ouvrage si tard, tandis que demain on pourra les ramasser sans se gêner.

Le garçon objecta que le temps pouvait changer, que les attelages étaient prêts et les bras sans emploi.

La Revue Populaire

La fermière répondit que le vent se trouvait bien placé et que si l'on commençait, la nuit viendrait tout interrompre.

Bernard, qui écoutait les deux plaidoyers ne savait à quoi se décider lorsqu'il se rappela tout à coup le papier de l'avocat de Montréal.

Arrêtez! s'écria-t-il, j'ai là une consultation écrite, c'est un fameux avocat et elle m'a coûté une piastre; ça doit nous tirer d'embarras. Voyons, Thérèse, dis-nous ce qu'elle chante, toi qui es t'instruite et qui lis toutes les écritures.

La fermière prit le papier et lut en hésitant, ces deux lignes:

Pierre Bernard, ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.

—Il y a cela! s'écria le fermier, frappé de l'à-propos, alors, vite les charettes, les créatures et les gars, et rentrons le foin!

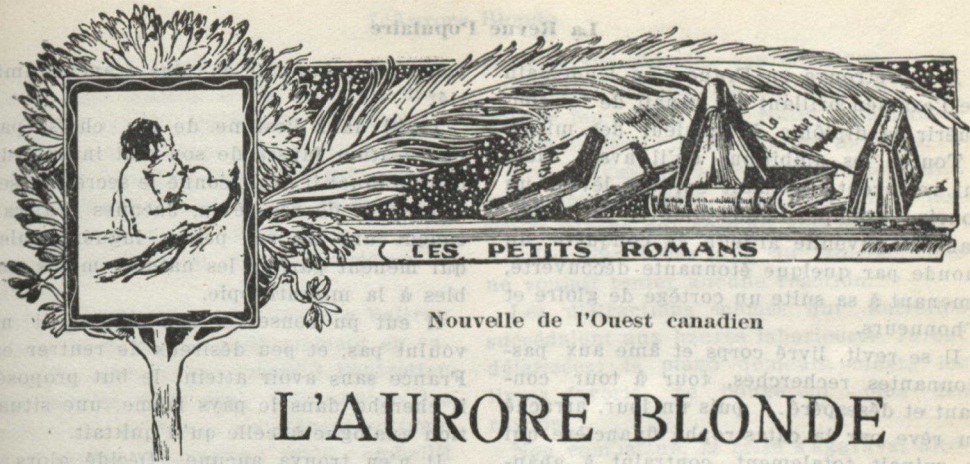
Sa femme voulut encore essayer quelques objections, mais il déclara qu'on n'achetait pas une consultation une piastre pour n'en rien faire, et qu'il fallait suivre l'avis de l'avocat. Lui-même donna l'exemple en se

mettant à la tête des travailleurs et en rentrant qu'après avoir ramassé tous ses foins.

L'événement sembla vouloir prouver la sagesse de sa conduite, car le temps changea pendant la nuit, un orage imprévu éclata sur la vallée et, le lendemain, quand le jour parut, on aperçut la Rivière des Prairies débordée qui entraînait les foins récemment coupés. La récolte de tous les fermiers voisins fut complètement anéantie: Bernard seul n'avait rien perdu.

Cette première expérience lui donna une telle foi dans la consultation de l'avocat, qu'à partir de ce jour, il l'adopta pour règle de conduite et qu'il devint, grâce à son ordre, et à sa diligence, un des plus riches fermiers du pays. Il n'oublia jamais, du reste, le service que lui avait rendu le vieux juriconsulte: il lui apportait, tous les ans, par reconnaissance, une couple de ses plus beaux poulets, et il avait coutume de dire à ses voisins, lorsqu'on parlait des hommes de loi, "qu'après les commandements de Dieu et de l'Eglise, ce qu'il y avait de plus profitable, c'était la consultation d'un bon avocat."





LES PETITS ROMANS

Nouvelle de l'Ouest canadien

L'AURORE BLONDE

Par Jean de Nobon

SOUS la caresse imprévue d'un souffle qui passa les grands épis mûrs s'inclinèrent soudain, avec de lents balancements d'encensoir, comme s'ils révéraient l'astre roi qui venait de paraître dans un poudrolement de neige d'or aux indistinctes limites de la mer bruisante.

Immobile sur la terrasse de son habitation, Jacques Valtran s'absorbait en une contemplation fervente.

Les yeux pleins de la surprise ravie des visions nouvelles, il suivit l'émergence du disque rutilant; puis, lorsque celui-ci eut quitté le lit de vapeurs qui atténuaient son éclat naissant, le lit de vapeurs blondes colorées de reflets empruntés aux moissons, il détourna son attention du lointain spectacle et embrassa, d'un regard circulaire, l'immense paysage qui déroulait, jusqu'à perte de vue, ses harmonieux vallonnements.

A cette heure matinale, la campagne s'éveillait, radieuse.

Frémissante encore des baisers frais de la brise des nuits, les prairies vertes s'endiamantaient des gouttelettes de la rosée, tandis que les vastes champs de blé ondulant étinceaient de toute une symphonie d'ors, et que, dans l'éloignement, la verdure sombre des bois, apparaissait par plaques, à travers une buée laiteuse qui

se diaphanéisait, peu à peu, sous les rayons du soleil.

Jamais encore Jacques Valtran n'avait ressenti, aussi intensément, l'impression de beauté calme et sereine qui émanait de ces plaines d'Alberta où, cependant, depuis deux ans déjà il vivait.

Durant quelques minutes, le jeune homme s'abandonna tout entier au charme de l'exquise sensation.

Un bruit léger, sur la terrasse, le rappela au sentiment de l'ambiance.

Il exhala un profond soupir, et, comme s'il s'adressait à quelque invisible personnage, il murmura:

—“Comment n'éprouvez-vous plus qu'aversion pour tout cela, Yvonne?... Se peut-il que l'âme de la Grande-Amie demeure irrévélée pour vous, dans cette incomparable nature qui nous environne?”

Après un silence, le jeune homme reprit, le timbre de la voix plus élevé:

—“Quitter l'Alberta?... Retourner dans ces contrées où la vie n'est que fièvre incessante?... Oh! Yvonne, non... croyez-moi, demeurons ici... là seulement est le bonheur, le bonheur simple, le bonheur durable...”

Jacques Valtran se tut de nouveau; évoquée par ses paroles, l'histoire des trois années précédentes lui apparut brusquement.

Il se retrouva en France, au lendemain de l'examen brillant qui venait de lui conquérir le diplôme d'ingénieur des mines.

Toutes les ambitions qu'il avait alors lui revinrent, amenant sur ses lèvres un sourire exempt d'amertume... Il rêvait, dans sa juvénile ardeur, la conquête du monde par quelque étonnante découverte, amenant à sa suite un cortège de gloire et d'honneurs.

Il se revit, livré corps et âme aux passionnantes recherches, tour à tour confiant et désespéré... puis un jour, arraché au rêve par la catastrophe financière qui le ruinait totalement, contraint à abandonner le luxueux laboratoire pour un emploi rétribué.

Les coûteuses expériences interdites désormais, c'était à vau l'eau tous les rêves de gloire; fiancé à cette époque, c'était également la date de son mariage repoussée; encore qu'elle l'eût acceptée volontiers, pouvait-il offrir, à la jeune fille qu'il aimait, la condition modeste qui devenait sienné? Il n'y songea pas.

Après plusieurs mois de labeur obscur, séduit par des offres magnifiques que faisait une usine des Etats-Unis, il résolut de s'expatrier pour reconquérir la richesse perdue.

Avec l'approbation de sa fiancée, qui lui jura sa foi, il partit.

Dès l'abord, tout marcha, sembla-t-il, au gré de son désir; apprécié, par ceux qui l'employaient, à sa juste valeur, il fut en droit d'augurer de l'avenir des résultats supérieurs à ceux qu'il espérait, en quittant la France; il put, en toute sincérité, écrire à sa fiancée sa croyance en un bonheur commun proche.

Hélas! les promesses, dont aujourd'hui se montre prodigue, ne sont-elles que pour rendre plus amères les déceptions de demain?

A l'heure même où il croyait toucher au but, le fragile édifice de sa fortune s'écroula; et cette fois le coup fut plus cruel que la ruine première. Ce n'était plus, en effet, la fuite d'un banquier inconnu qui portait une atteinte mortelle aux ambitions légitimes du jeune homme, mais la jalousie calomniatrice odieusement embusquée

sous les dehors de la plus franche amitié.

Trahi dans l'estime de ses chefs, par l'accusation fautive de son ami intime, de celui auquel il avait confié le secret de ses espoirs et de ses rêves, Jacques Valtran conçut une de ces peines inguérissables qui mènent parfois les natures moins nobles à la misanthropie.

Il eut pu conserver son emploi, il ne voulut pas, et peu désireux de rentrer en France sans avoir atteint le but proposé, il chercha dans le pays même, une situation analogue à celle qu'il quittait.

Il n'en trouva aucune. Décidé alors à partir au hasard, il vint à Montréal, ville de langue française, qui par cela l'attirait de préférence à tout autre.

Il n'y fit qu'un séjour. Le Nord-Ouest, qui lui fut révélé là l'intéressa tout de suite suprêmement. Dans l'état d'âme où il se trouvait, rien ne pouvait lui sourire plus que la perspective d'aller se tailler un domaine dans ces contrées vierges.

Sa résolution arrêtée fermement de suivre cette nouvelle voie, Jacques Valtran retourna en France, fit part de sa détermination à sa fiancée, réunit quelques capitaux et revint.

Le problème du choix de la province où il s'installerait se présenta; sans préférence particulière il opta pour l'Alberta dont le nom gracieux lui chantait.

Débarqué à Edmonton, après un voyage de quatre jours à travers le continent, il s'occupa sans délai de choisir des terrains qui lui plussent.

Moyennant un prix modique, il acquit de vastes prairies, à quarante milles environ de la capitale. Il bâtit une modeste maisonnette ainsi qu'il convenait à un débutant et... laboura.

Les premiers mois de vie champêtre qu'il mena, furent à la fois un ravissement et une révélation.

Comprenant où était la vraie vie, il s'efforça de chasser les regrets qui venaient parfois à son esprit, aux rares heures d'oisiveté; la volonté aidant, il y parvint, et désormais terrien, dans la noble acception du mot, il envoya des pages enthousiastes à la fiancée lointaine. Celle-ci, con-

L'Aurore Blonde

quise elle-même à la noble cause par la sincérité des accents et la poétique description de la vie virgilienne, manifestait, dans ses réponses, une joie naïve à l'idée de devenir fermière, car elle avait répondu par l'affirmative à Jacques Valtran qui lui demandait si elle consentirait, au jour béni de leur mariage, à venir partager le doux exil.

Lorsque enfin il parut à Jacques Valtran que ses terres étaient suffisamment en valeur pour subvenir largement à l'entretien d'une famille, il fit venir d'Edmonton des ouvriers qui édifièrent un élégant cottage, une demeure charmante, qu'il embellit avec la recherche de ses goûts d'artiste ; puis il alla donner à l'amie constante le gage de son amour.

Par un joyeux matin d'avril il lui fit les honneurs de son domaine.

Emerveillée des travaux gigantesques qu'avait accomplis son mari, la jeune femme se mit immédiatement à sa nouvelle condition avec un courage gai, une résolution vaillante, qui enchantèrent Jacques Valtran.

Consciente de la noblesse du labeur de la terre, on la vit levée la première à la ferme, vaquant aux travaux les plus humbles, ce qui, du reste, ne l'empêchait nullement de demeurer la femme distinguée que son éducation l'avait faite.

Bref, l'existence, partagée entre des occupations attrayantes et des distractions élevées, devint une félicité parfaite pour les deux époux.

Un jour, cependant, Jacques Valtran s'aperçut avec peine que le beau zèle de sa compagne faiblissait.

Ce fut insensible tout d'abord. Inactive plus souvent, la jeune femme restait songeuse penlant de longs instants ; puis graduellement elle abandonna aux servantes les occupations qu'elle s'était attribuées au début.

L'ennui vint alors, foudroyant.

Jacques tenta l'impossible pour lui faire reprendre intérêt à ses travaux.

Il fit, à la ferme, des améliorations qu'avait désirées Yvonne ; il entreprit de transformer en parc un bois de bouleau attendant aux jardins du chalet, et pour cela,

sollicita ses conseils, son concours...

Tout fut inutile, il n'arriva pas à rallumer le feu sacré, il ne retint plus l'affectueuse et passionnée attention de jadis.

Yvonne Valtran approuvait, remerciait... conseillait peut-être, mais d'un air de lassitude morne qui désolait son mari.

Prise d'un accès aigu du "spleen," elle ne voulait tenter aucune réaction.

Les distractions mêmes qui autrefois succédaient aux heures laborieuses, furent délaissées ; le piano demeura muet, les livres favoris ne bougèrent plus des rayons.

Non combattue, la crise s'aggrava, altérant le caractère de la jeune femme, qui bientôt, de l'indifférence pour la vie des champs, passa au dégoût, du dégoût à l'aversion.

Absolument inoccupée désormais, elle vécut les longs jours d'été étendue sur sa chaise longue à l'abri de la véranda, s'ennuyant dans une pensée continue de regrets.

L'inévitable se produisit ; depuis la veille, Yvonne manifestait tout haut le désir de retourner en France.

Quitter l'Alberta !... Abandonner ce sol qu'il aimait de toute son âme !...

La souffrance fut si vive qu'elle arracha à Jacques Valtran une exclamation, qu'involontairement il formula tout haut :

"Oh ! Yvonne, pouvez-vous demander cela ?... Mais vous ne sentez donc pas à quel point je suis attaché à ce domaine, que j'ai tiré du néant ?

"Vous ne concevez donc pas quelle serait ma souffrance, lorsque je songerais qu'il m'est devenu chose étrangère ?

"Mon oeuvre ne plus m'appartenir !... Mon sol, aux mains d'un profane qui l'achèterait peut-être dans un but de spéculation et le laisserait en friche !... Yvonne, songez-y..."

"Et puis, ne plus faire lever les moissons blondes !... Retourner vivre la vie factice, dont je croyais à jamais m'être affranchi... Oh ! Yvonne !... Mais regardez donc !..."

D'un geste le jeune homme encercla tout ce que l'on découvrait de la galerie :

Les champs féconds, les plaines stériles que le soc n'avait pas encore déchirées, les

bois, les vallons où paissaient de matineux troupeaux, une bande de ciel, rayée d'un long nuage rose...

Et le ton plus lent, douloureux, il reprit :

—“Regardez! Yvonne, regardez! Dites-moi si l'on peut quitter cela sans un brisement de coeur?...”

—Jacques!...

Une voix grave, la voix aimée, le fit soudain tressaillir.

Il se retourna vivement, confus de s'être laissé surprendre dans l'aveu de sa douleur.

Yvonne était là, immobile, à quelques pas, les bras tendus, les yeux embusés de larmes.

—“Jacques, pardonnez-moi?... —Oh! Yvonne!

—Oui, Jacques, pardonnez-moi, j'allais vous désespérer... Ah! je bénis l'impulsion qui m'a conduite ici, pour jouir du spectacle de ces aurores de moisson dont vous me parliez hier... Je connais enfin l'angoisse que je vous causais.

“Jacques, quand j'ai émis le désir de quitter ce sol, je croyais à quelque passion enthousiaste que vous aviez pour la terre et que d'autres occupations vous eussent fait bientôt oublier.

“Mais, maintenant que je le connais, Jacques, votre amour si profond m'émeut... Je ne veux plus partir...”





La Demande en Mariage

GRAVE ERREUR PROFESSIONNELLE



—Je crois bien, docteur, que je vais être au chagrin de vous remplacer par un autre.

—Pourquoi donc, belle cliente?

—Depuis deux mois je vous laisse clairement entendre que je veux aller à la Malbaie, et hier, devant mon mari, vous prescrivez Notre-Dame des Savanes.



Mœurs paysannes

La Demande en Mariage

Il est certain que le jour de l'enterrement on est triste. Mais le lendemain soir, après sa journée de travail, lorsqu'il rentra chez lui, comme le cantonnier Gazet fut tranquille! Il put manger après sa soupe un morceau de fromage de Marolles, sans que personne se plaignit d'être incommodé par la mauvaise odeur. Il fuma trois pipes, il n'en fuma que trois parce qu'au moment de la quatrième il préféra se mettre au lit. Comme il était bon d'avoir des oreilles! Aucune créature humaine auprès de lui ne lui adressait plus aucun reproche. Il n'entendait que le silence; les battements de l'horloge suffisent à tenir compagnie. Et lorsqu'il fut au lit, il s'étenait à son aise. Il se donna le plaisir d'écartier les jambes et de toucher le mur avec son pied.

Gazet n'avait qu'un ennui. Lorsque quelqu'un lui parlait de sa femme, il était obligé de répondre:

—Ah! c'est bien dur de se quitter!

Ainsi passa la première semaine qu'il vécut pendant son veuvage.

Au bout de huit jours, pourtant, comme il travaillait sur la route, il voyait passer à peu près toutes les femmes du pays. On prend le temps de lever les yeux quand on est cantonnier. Gazet n'était pas d'un âge à regarder celles qui sont jeunes, mais enfin il ne pouvait tout de même pas ne regarder que les vieilles. C'est pourquoi, étant un peu embarrassé, il les regarda toutes. Il dut bientôt en arriver à se dire:

—Ah! ç'a tout de même de l'agrément d'être marié.

Quand l'idée de la solitude prend un

homme, elle ne le prend pas à moitié. Gazet traversa des jours cruels, au cours desquels il lui manquait ce qu'autrefois il trouvait de trop, les disputes, la compagnie. Si bien qu'un beau matin il planta sa pelle sur l'accotement.

C'était l'heure où le conducteur était à son bureau. Il alla lui dire:

—Monsieur le conducteur, il me faudrait la permission de demain. J'ai des affaires à régler, rapport à la mort de ma femme.

Le lendemain, Gazet se leva de bonne heure, puis il mit un peu d'ordre dans son ménage, pour que l'intérieur de sa maison pût produire un certain effet, après quoi il endossa son bel habit, celui qu'il appelait son habit à manger de la viande. Ensuite il sortit et se rendit tout droit à la gare du chemin de fer économique, où il prit un billet d'aller et retour pour la Madeleine, qui est le faubourg de Moulins.

Il arriva à la Madeleine vers les neuf heures, il traversa rapidement la cour de la gare, et, dès qu'il se trouva dans la rue qui mène au pont sur l'Allier, il ouvrit l'oeil. Il s'était dit: "Il faut que je rencontre un cantonnier; dans une ville comme Moulins on peut toujours trouver à se marier, et les cantonniers connaissent les partis libres." Il eut beaucoup de chance; il n'avait pas fait cent mètres lorsqu'il aperçut non pas un, mais deux cantonniers. Il s'approcha d'eux carrément, il leur dit bonjour par politesse, mais, comme il n'avait pas de temps à perdre, il ne

● La demande en Mariage

leur parla même pas du métier et du travail. Il dit tout de suite :

—Écoutez! Voilà, je suis le cantonnier Gazet de Saint-Gervais. Il y a un mois que, je suis veuf et je ne peux pas m'habituer à être seul. J'ai pensé qu'en ville je trouverais plus facilement ce qu'il me faut. Je veux me marier. En connaissez-vous une?

Les cantonniers en ont vu bien d'autres. Comme ils sont chargés de l'entretien des routes, tout ce qui se passe sur les routes les regarde. Gazet n'eut pas besoin d'aller plus loin. Ils s'appuyèrent un peu sur le manche de leur pelle, s'adressèrent un coup d'oeil, et dirent ensuite, après un moment de réflexion :

—Vous savez pas ce que vous allez faire? Vous allez nous payer une bouteille. Vous avez bien fait de vous adresser à nous.

Ils entrèrent tous les trois à l'auberge, mirent un certain temps à boire la bouteille, pour que Gazet pût leur répéter plusieurs fois ses paroles, puis, avant de partir, ils dirent à l'aubergiste :

—Dis donc, Toine, si le chef cantonnier passe pour nous inspecter, dis-lui donc qu'on est chez la mère Mahu.

La mère Mahu habitait tout près de là une petite maison précédée d'une cour. La barrière s'ouvrit avec bruit et l'on vit immédiatement se précipiter sur le seuil une vieille, avec son balai, qui pinçait déjà la bouche et semblait toute prête à se disputer. Mais, dès qu'elle eut vu que c'étaient les cantonniers, chacune de ses rides, chacun des plis de son visage vint se grouper autour d'une bouche souriante, de laquelle sortaient encore des mots de bon accueil.

—Entrez, entrez!

Les deux cantonniers dirent :

—Oh! mais, faut poser le balai!

Elle répondit, minaudant :

—Ah! c'est parce que j'étais en train de balayer.

Dès qu'ils eurent mis le pied dans la maison, ils s'écrièrent :

—Cette fois-là, mère Mahu, c'est le bon coup. Voilà un prétendant!

De la bouche, elle fit :

—Tiens, je l'avais pas remarqué.

Et elle disposait déjà des chaises pour qu'ils pussent s'asseoir.

Gazet prit aussitôt la parole :

—Voilà. Je suis le cantonnier Gazet; je demeure à Saint-Gervais. Il y a un mois que je suis veuf, et je peux pas m'habituer à être seul. Je veux me marier.

La mère Mahu lui coupa la parole :

—Oh! moi, je me marie pas si vite, par exemple!

Les deux cantonniers s'empressèrent au plus vite de prendre leurs précautions.

—Dites donc, ça serait peut-être bien le moment de déboucher la bouteille de casis. Elle répondit :

—C'est selon!

—Débouchez-la donc toujours, ça peut pas vous faire mal voir.

Elle posa quatre verres, versa la goutte et s'empressa de ranger la bouteille dans l'armoire.

Quand ils eurent bu un coup, elle s'adressa à Gazet :

—Vous avez peut-être bien quelques sous?

—Ma foi non, j'ai que ma paye.

Mais les deux autres s'écrièrent :

—Pauvre femme, on voit bien que vous connaissez pas le métier de cantonnier.

—Qu'est-ce qu'il y a de plus heureux qu'un cantonnier?

Elle fit :

—Ah! c'est bien vrai.

Et ils ajoutèrent :

—S'il avait eu quelques sous, il serait pas là. Il aurait pu en avoir une de trente ans. C'est qu'il est pas vilain homme.

La mère Mahu répondit :

—Quant à ça, y en a bien des plus jolis.

Gazet paraissait un peu intimidé, et son silence finissait par le faire remarquer. Il fut nécessaire de lui dire :

—Eh bien! camarade, ça vous va-t-il?

—Bien sûr que ça me va. Seulement, voilà...

Il finit par confesser qu'il voulait arranger les affaires dès ce premier voyage. Il s'était dérangé, il fallait que ça ne soit pas pour rien. On ne peut pas dépenser tout son argent en voyages dans le chemin de fer.

C'était juste. Les deux cantonniers dirent :

— Dame! il a pas tort. Pensez-y bien, mère Mahu.

Elle s'écriait :

— Enfin, on peut tout de même pas se marier dans un jour! Vous voudriez donc comme ça me remmener avec vous?

— Oui, dit Gazet. Vous habiteriez chez ma soeur jusqu'au mariage.

Les deux autres disaient :

— Voulez-vous qu'on vous dise, mère Mahu? Vous le tenez, eh bien! laissez-le pas partir. Il en trouverait peut-être une autre qui ferait son affaire, et il reviendrait pas.

— Enfin, ça s'est jamais vu de la vie des vivants. Je comprends bien ce qu'il veut, cet homme.

Gazet dit :

— Dans quinze jours, le temps de publier les bans, on sera marié, mais d'ici là je peux pas revenir vous chercher. J'ai l'intention de vous ramener ce soir par le train. Voulez-vous, oui ou non?

Les deux cantonniers se débattaient :

— Et puis après, mère Mahu, qu'est-ce que ça peut faire? Puisque c'est chez sa soeur! Ceux qui diront du mal, c'est qu'ils seront jaloux.

Elle eut encore une hésitation :

— Enfin, le connaissez-vous bien, cet homme?

— Est-ce que tous les cantonniers se connaissent pas?

Il y en eut même un des deux qui fut plus malin que l'autre :

— Ecoutez donc, la mère, on va vous laisser toute seule. Vous avez bien sans doute quelque paquet à faire. On va aller nous trois à l'auberge casser la croûte. Et à quatre heures on vous le ramènera pour le train.

Les deux fiancés rentrèrent à Saint-Gervais le soir même. La mère Mahu apprit que la femme de Gazet était morte à la suite d'un refroidissement. Gazet apprit que la mère Mahu avait été mariée deux fois. Le dernier homme lui avait même laissé quelques sous. Ça vaut bien mieux!



LE THEATRE DANS L'INDE

Par Auguste Fortier

(Pour la "Revue Populaire")

L'INDE intime est si peu connue que bien des lecteurs canadiens s'imaginent sans doute qu'en entrant dans un théâtre Hindou, on y voit des mannequins grotesques et qu'on y entend des chansons monotones de trente-deux couplets, accompagnées d'airs assommants de tam-tam. C'est le contraire, car

"... L'Indien n'aime point du tout
"Qu'on le berce d'un conte à dormir de-
[bout".

L'Hindou des bords du Gange est comme le Canadien des bords du Saint-Laurent ; il est patriote et rien ne lui plaît comme un drame émouvant, tiré des belles pages de son histoire, pourvu que le tout soit entremêlé de danses et de chants. C'est ce qu'a compris un médecin de Calcutta, le docteur Haranath Basu, qui est aux Indiens ce que Sardou est aux Français. Il connaît les goûts de ses compatriotes et a su grouper autour de lui des acteurs et des actrices de talents qui sont les interprètes fidèles des pièces qu'il fait. L'un de ces artistes se distingue d'une manière spéciale ; c'est M. Aparesch Chandra Mukerji, qui est en même temps l'administrateur du "Kohinoor", un des principaux théâtres de la ville. Ce théâtre peut contenir de huit à neuf cents personnes. Il y a deux galeries dont l'une, la supérieure, est réservée aux femmes Hindoues.

L'Oriental aime le faste, et il lui faut plusieurs changements de tableaux dans le même acte ; aussi y a-t-il au "Kohinoor", un nombre considérable de toiles, toutes peintes par des indigènes de Calcutta, et dont quelques-unes sont simplement admirables. Elles pourraient être placées sans crainte à côté des plus ravissantes

scènes de nos théâtres de Montréal. Les costumes sont d'une richesse supérieure à celle que l'on voit généralement en Amérique. D'aussi riches costumes sont nécessaires, car on y joue des pièces dont les héros sont d'anciens Rajahs ou Nababs qui se faisaient gloire d'être continuellement chamarrés d'or et d'argent.

Les actrices hindoues sont jolies à croquer, jeunes, fraîches et ne se griment pour ainsi dire pas. Elles ont cette grâce orientale, cette grâce incomparable que les "professional beauties", même les plus habiles d'Amérique parviennent difficilement à imiter. Les actrices du "Kohinoor" sont costumées d'une manière impeccable. Le vêtement des femmes de l'Inde est assez gracieux par lui-même, pour que celles qui le portent, n'aient pas besoin de le modifier pour plaire. En ce pays d'Asie, où la chaleur est intense, les femmes s'enveloppent d'un grand voile blanc appelé "chudder", qui recouvre non seulement tout le corps, mais même une partie de la tête. Dans ce costume charmant, les actrices du "Kohinoor" ressemblent à de petites madones, à de petites nonnettes ; et rien n'est aussi ravissant que de les voir danser, entortillées dans leurs longs langes de mousseline. Leur chant Hindou a quelque chose de triste, de lugubre, de langoureux, et contraste étrangement avec ces cris à tout casser que l'on entend sur quelques-unes de nos scènes à dix cents de Montréal ; on dirait un chant qui sort du fond d'un cloître.

Les théâtres hindous, en général, ne jouent que trois fois la semaine. Actuellement on représente au "Kohinoor", le "Trône de Paon", drame en langue bengali, composé par le docteur Haranath Basu et qui donne une idée de ce qu'étaient

l'Inde vers 1750, au temps du Grand Mogol. Il y a onze personnages, dont quatre sont des femmes; en outre, il y a douze danseuses qui viennent jeter, par leurs grâces, un rayon de gaieté au milieu de scènes souvent sombres. Voilà deux mois que cette pièce tient l'affiche, et on compte la jouer pendant trois mois encore, ce qui fera en tout une soixantaine de représentations. C'est très beau, et je ne crois pas qu'aucun drame n'ait obtenu un aussi grand nombre de représentations à Montréal.

Le théâtre à Calcutta est une profession payante. M. Sishir Kumar Roy, propriétaire de plusieurs scènes, me disait qu'un bon acteur hindou arrive à toucher cent cinquante roupies (cinquante dollars canadiens) par mois. Une actrice de talent, pourvu qu'elle soit jolie, parvient à cent roupies (trente-trois dollars). Les danseuses, qui doivent être en même temps, des choristes, ont une moyenne de huit dollars par mois. A Montréal, ces salaires seraient considérés comme insignifiants; mais à Calcutta, ils sont très recherchés, vu le bon marché de la vie. Le théâtre a une influence énorme sur les moeurs et le caractère des Hindous. Le gouvernement anglais l'a reconnu, et aux jours sanglants de 1908, quand les anarchistes semaient le terreur sur les bords du Gange, un

puissant et haut dignitaire de l'Inde disait dans un conciliabule privé: "Il faudrait que le docteur Haranath Basu fit une pièce combattant les idées anarchistes!"

Quelques-uns des riches Crésus de l'Inde, Rajahs ou Nababs, se montrent parfois généreux envers la profession théâtrale. Dernièrement, le Rajah de Khairat, un bon et joyeux vivant très populaire à Calcutta, dans les endroits où l'on s'amuse, assistait à une représentation du "Trône de Paon" au "Kohinoor". Enthousiasmé par le patriotisme du drame, par le jeu des acteurs et aussi sans doute un peu par la grâce des actrices, il fit un don, en argent, à M. Alparesh Chandra Mukeyé, administrateur et principal acteur, ainsi qu'à tous les autres artistes, puis il remit au docteur Haranath Basu une assez jolie somme, et il fit imprimer à ses frais, en un magnifique volume, la pièce "Le Trône de Paon."

Il est à souhaiter que quelques-uns de nos riches Canadiens se montrent aussi généreux que cela envers nos auteurs de la province de Québec. Nous pourrions peut-être de la sorte voir jouer sur nos scènes de Montréal, au lieu de fades pièces, quelques beaux drames qui tireraient de l'oubli des phases glorieuses de l'histoire des Canadiens-Français, sur le sol d'Amérique.





Rosée

Ce soir, le vert jardin respire avec délices

Après l'ardeur du jour;

La nuit, de sa rosée emplissant les calices,

Les ferme tour à tour.

O claires gouttes d'eau que balancent les urnes

Odorantes des fleurs,

Vous les rafraîchirez, au gré des vents nocturnes,

Doux après ces chaleurs.

Vous les rafraîchirez lentement, fibre à fibre,

Dans la sombre nuit d'or;

Et chacune demain, sur sa tige qui vibre,

Sera plus droite encor.

Ainsi gardons en nous pour les heures secrètes,

Loin des regards moqueurs,

Des larmes doucement closes, et toujours prêtes

A rafraîchir nos coeurs.

Fernand Gregh.



L'Activité Féminine

ON A fait, dans une revue française, la nomenclature des métiers où s'exerce l'activité féminine, et l'auteur est si effrayé qu'il a intitulé son article: "Le sexe encombrant."

Ne parlons pas de la France, et de ses "doctoresses" et "avocates", dont le nombre grandit d'année en année. Nous sommes encore l'un des pays où les femmes se montrent le plus timides dans leur mouvement d'invasion.

Certes, nous avons nos cochères. Mais, où sont nos femmes "conducteurs de tramways", comme il en existe des centaines en Amérique du Sud, notamment au Chili?

En Belgique, en Allemagne, d'innombrables femmes gagnent leur vie, bien pauvrement d'ailleurs, en exerçant les plus durs métiers, tels que ceux de maçons, de porteurs d'eau, de scieurs de bois, métiers réservés chez nous aux rudes enfants du Limousin et de l'Auvergne.

Rien de bien particulier à signaler en Angleterre sur ce chapitre de "l'encombrance du sexe." On sait déjà que l'accès des conseils municipaux est ouvert aux Anglaises, d'après une loi récente. Les élections d'octobre dernier furent marquées par la victoire de cinq candidates.

Ah! les Américaines! En voilà, des capareuses! Je ne sais vraiment pas quel métier viril a échappé à leur insatiable ambition!

Songez que les Etats-Unis comptent cinq femmes-capitaines de navire, quatre femmes-pilotes (officiellement attachées à un port), un nombre illimité de femmes-maires, de femmes-juges de paix, de femmes-constables (ou gendarmes), de femmes-détectives.

Parlerai-je des femmes-financières? On en compte une vingtaine aux Etats-Unis qui sont directrices de banque. Deux de ces capitalistes en jupons furent même englobées dans le récent krach et durent déposer leur bilan.

J'allais oublier la "cowgirl", l'intrépide émule du cowboy, qui, dans les immenses

prairies du Far-West, consacre sa jeune activité à dresser les chevaux indomptables et à soigner les innombrables troupeaux de boeufs.

Et la femme-postière qui, dans les solitudes du Nebraska, guette le passage du train-éclair pour échanger au vol les sacs de correspondance!

Que les timides ne s'effrayent pas: cet assaut ne présage pas la fin du monde; il paraît que l'on trouve, dans les "Pensées morales" de Plutarque, quelques réflexions très actuelles sur les femmes et leur rôle dans la société, tant il est vrai que tout est dit depuis qu'il y a des hommes qui pensent aux femmes, c'est-à-dire depuis fort longtemps. On peut y lire notamment "qu'au temps de Numa, une femme ayant, elle-même, plaidé sa cause sur la place, le Sénat fit consulter l'oracle pour savoir ce que cet événement présageait à la République."

Bien mieux, à Sparte, au temps de sa toute-puissance, sous la régence de Lycurgue, Plutarque remarque à propos des femmes qu'"elles devenaient hardies, gouvernant la maison, se mêlant des affaires publiques et parlant sur les plus graves intérêts de l'Etat." Voilà qui n'est pas hors de propos aujourd'hui et nous pouvons être complètement rassurés sur notre sort: fions-nous pour une fois aux leçons de l'histoire, qu'on nous reproche, à raison, de négliger trop souvent. Jamais Sparte ne fut plus brillante qu'à cette époque: c'est le moment et le commencement de sa gloire. Il est donc probable que nous nous trouvons dans la meilleure des situations, et que, comme de coutume, nous ne savons pas reconnaître quel bonheur nous tenons. Non seulement nous prospérons, mais nous nous réservons encore des instants plus prospères car la femme tend à devenir la collaboratrice avisée de l'homme dans une foule d'œuvres; elle a presque le monopole de la charité organisée.



L'Ame de la Maison

Par Jean Yves

C'EST une jolie maisonnette, située à mi-côte, en plein soleil dans le coquet village de X., sur la rive sud du fleuve.

Sur toute la façade, des vignes grim-pantes étendent leurs milles tentacules entremêlées de grosses grappes jaunissantes de houblon. Devant la maison, une cour plantée de divers arbres à fruits sous lesquels s'ébattent des bandes de volailles. En suite de la cour, un jardin potager agrémenté de rosiers, d'oeillets et de géraniums, s'étend jusqu'à la route. En arrière de la maison, des bandes se déroulent presque à perte de vue, d'un côté en guérêts de blé-d'or et de l'autre en chaume blond à l'horizon duquel se profilent des mamelons verdoyants.

C'est sur une de ces collines qu'a été bâtie depuis une dizaine d'années une riche villa qu'habite un richissime américain, l'un des barons de la finance à New-York, qui, pendant un voyage au Canada, ayant trouvé cette paroisse charmante et fort à son gré, avait acheté une ferme et bâti la villa. Voulant agrandir ses terres, à force d'argent, il s'était fait céder tous les lots environnants afin d'avoir une des plus grandes fermes du pays.

Un seul propriétaire résistait encore aux offres de l'Américain. C'était le père François, le propriétaire de la maisonnette fleurie. Ni pour or, ni pour argent, comme disait le vieux, il ne voulait abandonner la vieille maison où il était né, ou avaient vécu son père et même son grand-père qui avait défriché cette terre où s'étendait, il y a bien longtemps, la forêt.

Cette résistance contrariait vivement le riche américain. Chaque été, il ne manquait pas d'aller faire une visite au père François; le prix qu'il offrait montait, montait toujours, mais le vieux résistait, résistait et l'Américain se heurtait à un mur.

La dernière fois qu'il fit le siège de la maisonnette, le père François venait de se mettre à table. Entouré de sa famille, il était assis en face d'un énorme morceau de lard froid flanqué de pommes de terre chaudes.

—Bonjour, voisin, dit l'Américain, comment ça va-t-il?

—Mais assez bien; comme vous voyez, monsieur, l'appétit ne va pas mal. Et l'appétit, c'est comme le gouvernement, quand il va, tout va, comme on dit.

—En effet, père François, vous avez une mine fraîche et toute réjouie qui fait plaisir à voir. En vérité, je crois que vous rajeunissez tous les ans; tandis que nous, nous vieillissons à vue d'oeil. A quoi cela tient-il; je vous demande.

—Dame, monsieur... ça que nous l'aimons tant et que nous ne voulons point l'abandonner, vous savez.

—Oui, oui, je sais... Alors, vous êtes toujours satisfait; tant mieux. J'en conclus que la récolte a été bonne cette année.

—Assez, monsieur, assez. Pour dire qu'elle est fameuse, elle n'est pas fameuse; mais pour dire qu'elle est mauvaise, elle n'est pas mauvaise. Et les affaires, comment vont-elles à la ville?

—Superbes, tout à fait superbes. Justement, j'en reviens à propos d'une affaire

La Revue Populaire

de mine à laquelle je m'intéresse... Je veux même vous y intéresser, père François. On a découvert une mine de mica dans le nord de la province; c'est une riche affaire où il y a de l'argent, beaucoup d'argent à faire, j'ai tout de suite pensé à vous. Je me suis dit: "Il faut absolument faire profiter de l'occasion ce bon père François." Je m'en serais voulu de vous avoir oublié.

pourrez en avoir demain autant qu'il vous plaira. Ne vous ai-je pas offert pour votre propriété le prix qui vous conviendrait et je maintiens ce que je vous ai dit: Fixez votre prix; il est accepté d'avance. Songez que ce que je vous offre, c'est la fortune.

—Je vous remercie, monsieur, mais je n'ambitionne pas d'autre fortune que celle que je trouve dans la culture des champs que mon défunt père m'a laissés. C'est une



—Vous êtes bien bon, monsieur, mais vous savez que je n'ai pas d'argent à risquer dans les mines. Si j'en avais je préférerais l'employer à acheter une autre terre; cette mine-là, voyez-vous, me semble encore plus sûre et plus substantielle que toutes les autres.

—Mais, mon cher voisin, si vous n'avez pas aujourd'hui de fonds à placer, vous

bien petite fortune, mais elle est solide et elle suffit à mon bonheur. Quand un homme est assez heureux pour posséder un peu de terre, c'est une bien grande folie de lui que de la dédaigner pour courir après ce que vous appelez la fortune... La terre est une bonne mère qui ne demande qu'à être aimée pour nous donner le seul vrai bonheur. En dehors d'elle, tout éclat et

L'Ame de la Maison

toute richesse ne sont que factices. Ce sera toujours à elle qu'il faudra revenir après les grandes désillusions, les catastrophes et les ruines, conséquences inévitables des fausses richesses et des mensongères prospérités. Que feriez-vous, monsieur, de tout votre or, de ce métal fascinateur et corrompateur, s'il n'y avait plus d'agriculture. Vous auriez beau l'offrir par tas, il ne vous procurerait ni un bifteck, ni une poignée de farine. Il vous faudrait, à côté de vos trésors, mourir de faim. Vous le comprenez si bien que vous même avez établi une ferme.

—On ne saurait mieux penser et mieux dire. En vérité, mon cher voisin, j'admire votre raisonnement. Raison de plus pour accepter ma proposition; avec l'or que je suis prêt à vous verser, en échange de votre petite propriété, vous pourrez en acquérir une triple et même une quadruple en étendue, sans compter que vous me rendriez un grand service et que je deviendrais votre obligé. Ah! ah! je vous tiens, père François, que pouvez-vous répondre à cela?

—Je vous répondrai, monsieur, que je serais bien aise de vous obliger; mais il y a une chose que tout votre or ne saurait payer; c'est l'âme de ma maison. Cela vous étonne? Vous allez me comprendre. Pour moi, cette maison qui ne vous dit rien, est pleine de souvenirs attendrissants. C'est mon grand-père qui la bâtit et y planta tous ces arbres qui en font aujourd'hui l'ornement. C'est dans ce vieux fauteuil qu'il expira à un âge très avancé. Il me

semble encore le voir, sous ces cheveux blancs vénérés, me prendre sur ces genoux, me combler de caresses et me recommander d'être toujours honnête. C'est ici que mon père est né et qu'il est mort après une vie de travail et de probité. C'est là qu'est morte ma mère dont le souvenir occupe sans cesse ma pensée. Les murs, les meubles, les arbres, tout me parle à chaque instant de mon aïeul, de mon père et de ma mère et il me semble toujours vivre au milieu d'eux, environné de leur ombre sacrée. Et vous voudriez, monsieur; que j'abandonne tout cela pour une poignée d'or! Il me semble que je ferais mourir une seconde fois ceux qui m'ont tant aimé et que je ne cesserais d'aimer qu'en cessant de vivre. Ce serait un crime que je ne commettrais pas.

—Allons, n'en parlons plus, père François; et croyez que votre grand amour pour le foyer natal me touche infiniment. J'attendrai.

—Qu'est-ce que vous attendez, monsieur? Ma mort? Mais je viens de vous le dire; je suis de bonne terre et vous attendriez peut-être longtemps. D'ailleurs, je suis certain que mes enfants n'auront pas d'autres sentiments que les miens. Croyez-moi, monsieur, méfiez-vous de la fortune qui ne tient que sur les jeux du hasard. Pendant que vous la tenez, attachez-la solidement à la terre.

L'Américain l'attacha aux mines. Mais un grand krach survint qui le ruina si complètement qu'il fut obligé de vendre même sa villa, qui fut adjugée à un prix dérisoire.



LEURS CONVERSATIONS



- Je ne vous trouve pas tant à plaindre d'être veuve.
- Vraiment?
- Rien de plus vrai. D'abord, vous avez des revenus magnifiques, et puis le noir vous va si bien.
- !!!!???
- Eh oui!





PAGES CANADIENNES.

FAITS ET ANECDOTES

RECEPTION FRAPPANTE

UN nommé William Rowand, bourgeois de la compagnie de la Baie d'Hudson, a été célèbre parmi les tribus sauvages par la crainte qu'il avait su leur inspirer et l'ascendant extraordinaire qu'il avait acquis sur eux. Tous en avaient peur comme du diable.

Quoique de taille moyenne et un peu boîteux, il était doué d'une force musculaire peu commune. Il était assez rare que, d'un coup de poing, il n'étendit pas son adversaire sur le sol; aussi, personne n'aimait à se trouver à la portée de son bras quand il était de mauvaise humeur. Plus d'un avait appris à ses dépens qu'il en coûtait de l'impatienter.

Un soir, une bande de sauvages Pieds-Noirs étaient campés auprès d'un fort dont M. Rowand avait la garde, et celui-ci venait de se retirer dans sa chambre quand un serviteur vint frapper à sa porte pour l'avertir que le chef sauvage voulait le voir et lui parler. Le temps était mal choisi pour une audience. "Va lui dire, répond M. Rowand, que je ne peux pas le voir et qu'il peut s'en aller." Le serviteur retourne auprès du chef et s'acquitte de sa commission. "Mon maître ne veut pas te voir, dit-il, et il te fait dire de t'en aller."—"Eh bien, répond le sauvage, retourne lui dire que je veux le voir absolument."

Le pauvre serviteur hésitait à troubler de nouveau M. Rowand. Mais, d'un autre côté, il n'ignorait pas qu'il était imprudent de blesser l'orgueil d'un chef sauvage. Celui-ci, en retournant auprès des siens, tout humilié, n'essaierait-il pas de leur inspirer

l'idée de venger cette humiliation sur le personnel du fort? Il surmonta donc sa répugnance et vint de nouveau frapper à la chambre de son maître.

"Le chef veut absolument vous voir, dit-il, et il paraît décidé à ne pas partir sans cela." Il n'en fallut pas tant pour l'exaspérer.

"C'est bien, dit-il, va lui dire que j'y vais", et sans prendre le temps d'endosser un habit de tenue, il sort de sa chambre les poings fermés et se dirige droit vers son homme qui l'attendait près de la porte.

En l'abordant, il lui lance en pleine figure un coup de poing qui l'étend tout son long sur le plancher; puis, sans lui donner le temps de se remettre sur ses jambes, il lui administre quatre ou cinq coups de pied, en lui disant: "Tiens! tu voulais me voir, hein! Va maintenant dire à tes gens que tu m'as vu."

Le chef, qui n'était pas accoutumé à ce cérémonial, trouva l'audience assez longue et s'empressa de filer.

Il retourna tout honteux auprès des siens, évitant, bien entendu, de leur raconter sa piteuse aventure. Il ne paraît pas que, dans la suite, il ait jamais insisté pour voir M. Rowand.

Abbé G. Dugas.

DE LA FORGE A L'EPISCOPAT

VOUS avez peut-être lu dans les journaux, une brève note annonçant que Mgr Neil McNeil, de Terre-neuve, venait d'être nommé archevêque de Vancouver, et cette nouvelle vous a paru sans doute n'avoir qu'une importance relative.

Pourtant, il y a derrière ce simple fait divers, un détail anecdotique qui ne manque pas d'intérêt, tant il est anormal, tant surtout il indique le superbe épanouissement d'une volonté, d'une ténacité dont on a peu d'exemple.

Le nouvel archevêque de Vancouver descend, par son père, des McNeil de Barra, Ecosse, et par sa mère, des Meaghers de Kilkenny, Irlande. Il est né à Mabon, Cap-Breton, voilà 59 ans.

A l'âge de 15 ans il dut quitter l'école pour apprendre chez son père le rude métier de forgeron. Trois ans plus tard, cependant, il disait adieu à la mécanique pour entrer au collège St-François-Xavier d'Antigonish, N. E. Son intention bien arrêtée était de devenir prêtre et rien ne pourra plus l'empêcher d'atteindre son but. En 1873, il est à Rome où il étudie sous la direction de feu le cardinal Satolli et de l'éminent astronome qu'est le R. P. Secchi. Après son départ de la Ville Eternelle, il passe une année à l'Université de Marseille, France, pour se perfectionner dans les sciences de l'astronomie et des mathématiques, puis il revient à la Nouvelle-Ecosse en qualité de professeur dans le même collège qui l'avait vu arriver de la forge. Bientôt, il s'occupe de journalisme: en 1881, il fonde l'"Aurora" et de 1890 à 1982, il rédige l'"Antigonish Cas-ket."

Sacré évêque de Nilopolis, in partibus infidelium et vicaire apostolique de St-Georges en 1895, dix ans plus tard, Mgr McNeil devenait évêque titulaire de St-Georges, lors de la création de l'archidiocèse de St-Jean de Terre-Neuve.

Durant les quinze années qu'il a séjourné à St-Georges, Mgr McNeil a exercé une influence heureuse. Il a érigé une cathédrale, un évêché et une école, puis il n'a pas cessé d'encourager chez le peuple, l'économie et l'agriculture.

Comme forgeron, étudiant, professeur, journaliste et prêtre, l'histoire de ce prélat. a été une longue série de brillants succès.

Comme astronome, mathématicien et linguiste, il a peu d'égaux en ce pays. On dit surtout qu'il possède les langues anglaise et française d'une façon admirable. Mgr McNeil est bien connu à Montréal et il compte plusieurs amis chez les Sulpiciens de cette ville.

LE TOMBEAU DE LAFAYETTE

COMME Lafayette entre quelque peu dans notre histoire pour avoir lutté avec les Américains contre les troupes anglaises et canadiennes lors de la révolution qui procura l'indépendance à nos voisins, on aimera sans doute à connaître, à son sujet, un petit détail qui ne manque pas de charme.

"Lors de mon séjour à Paris, écrivait il y a quelques années, dans le "Washington Post" un touriste américain, je songeai qu'il serait bienséant de faire un pèlerinage au tombeau de cet illustre Français, dont la mémoire est chère à tous mes compatriotes: le marquis de Lafayette. Je dus me renseigner auprès de plusieurs personnes avant de savoir où se trouvait ce monument funèbre, car la plupart l'ignoraient. J'appris, enfin, qu'il était dans le vieux Paris, tout près d'un couvent fondé par les ancêtres de Lafayette. Rendu là, la première chose qui frappa mon attention fut de voir, au-dessus du tombeau, flotter un pavillon américain! Surpris, j'allai aux informations et voici ce qu'on m'expliqua: Il y a longtemps déjà, un riche américain légua, par testament, une somme assez rondelette pour qu'un drapeau des Etats-Unis fut placé en permanence au-dessus des restes du grand général. Depuis, un pavillon étoilé et en soie n'a jamais cessé de flotter en cet endroit. S'il se déchire, s'il se fane un autre le remplace et tout est dit."

Il serait curieux de savoir si cet état de chose existe encore. En tous cas bien peu de personnes connaissent ce détail, même parmi les Américains.—E.-Z. M.

SOIR D'ÉTÉ

Vers l'horizon, chargé d'une poussière d'or,
Descend, comme à regret, un soleil lourd et rouge.
Sa lumière expirante aime à brûler encor.
Aucun zéphyr ne souffle, aucune herbe ne bouge.
Sur la route poudreuse on entend seulement
Le pas lent des troupeaux revenant vers l'étable,
Le sifflet des bergers, ou quelque bêlement
Se répercutant sur le sable.

La rose fatiguée et penchée à demi
Eparpille autour d'elle un parfum tiède encore,
Et dans le vieux clocher l'angélus a gémi.
Le jour en s'éteignant lentement décolore
La colline, les bois, la prairie et les fleurs;
Seule, avec son murmure argentin, la rivière,
Dont les bords gracieux semblent mouillés de pleurs,
Conserve un lambeau de lumière.

O soir d'été si doux, que ton calme attirant
Verse un peu de repos sur mon âme angoissée!
Que ton mystère pénétrant
Fasse en un rêve heureux s'élançer ma pensée!
Qui sait si je verrai jamais un soir si pur
Avec cette pâleur limpide et sans nuage?
Tandis que tu t'enfuis dans ton linceul d'azur,
Je voudrais, pour longtemps, prolonger ton passage,
Car la nuit est si triste au cœur endolori,
Elle lui fait sentir sa douleur plus amère.
Mais puisque tu t'en vas, beau soir qui m'as souri,
Dans les bleus inconnus emporte ma prière.

Duchesse d'Uzès.





Le duc de Connaught



AUTOUR D'UNE RUMEUR

Par Pierre Voyer

SI TROIS déménagements équivalent à un incendie, peut-être est-on en droit de considérer comme une forte présomption trois rumeurs circulant dans le même sens au cours de quelques années très rapprochées. Vous avez noté qu'il était de nouveau question du duc de Connaught, frère du regretté Edouard VII, pour succéder à Lord Grey, notre présent gouverneur général. C'est la troisième fois qu'on l'annonce depuis quelques années.

A l'heure où j'écris, ce n'est ni confirmé, ni rejeté dans le monde officiel.

Dans des publications comme le "London Magazine," la rumeur est acceptée comme valable; dans les journaux quotidiens, on énumère les empêchements, le principal étant les obligations nouvelles que crée au duc de Connaught, en Angleterre, la mort de son frère.

Qu'il ne vienne ou ne vienne pas, ce n'en est pas moins le temps et l'endroit pour rappeler les liens déjà anciens qui rattachent le duc de Connaught à notre pays.

—Je suis un ancien Canadien, se plaît-il à dire souvent.

Et c'est vrai.

Il y a quarante ans—il n'en avait que vingt alors,—le duc fit du service comme militaire dans notre pays.

Il fut de l'expédition qui mit fin au raid fénien.

Il a encore parmi nous beaucoup de ses anciens compagnons d'armes, lesquels, j'en suis sûr, le verraient avec bonheur devenir le nouvel hôte du Rideau Hall.

Car tous ont conservé un excellent souvenir de lui. Sans morgue, très sympathique, vite fait à notre milieu, épris même

de nos manières, il fut très populaire dans le temps de le dire.

C'est à cette époque que les Indiens de Caughnawaga le reçurent membre de leur tribu.

"Blood-brother and chief", dit le document.

Cette cérémonie, ce pow-wow est resté mémorable dans la peuplade.

On raconte que tout s'y passa selon le rite le plus strict.

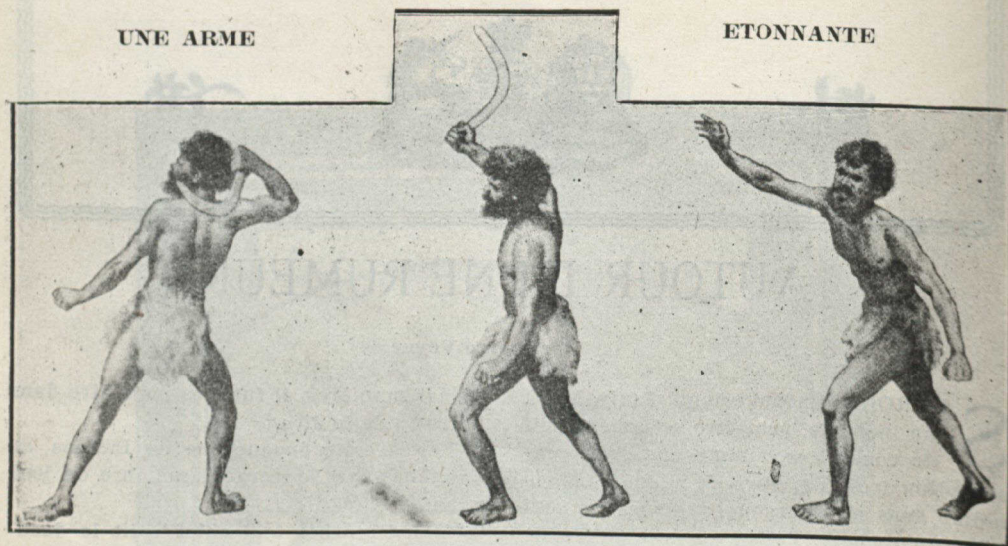
Dans ses "Réminiscences" lady Dufferin s'attarde à une description si élaborée du costume du Chef iroquois que l'on peut présumer que ce fut là la vraie dernière cérémonie complète dans le genre.

Depuis cette époque, le duc de Connaught est revenu plusieurs fois au Canada. Il y a toujours augmenté sa popularité. Ce fait était connu d'Edouard VII et c'est une des raisons qu'il avait pour nous l'envoyer comme gouverneur-général.

Comme Canadiens-Français, sa venue nous agréerait, car nous connaissons sa belle largeur de vue, sa stricte impartialité si souvent mise à l'épreuve dans le monde militaire et son respect inné pour les droits des minorités.

Comme Canadiens, tout courts, nous applaudirions à cette vice-royauté canadienne jetant un lustre tout particulier sur un peuple de coloniaux devenu, hier, une nation.

Peut-être le dernier mot n'est-il pas dit; peut-être les trois rumeurs aboutiront-elles à la nouvelle confirmée, puis réalisée, aussitôt que les choses d'Angleterre, si bouleversées par la mort du roi, auront repris leur état normal.



La manière de lancer le boomerang

LE BOOMERANG

Etude par Charles Ray

(Adapté de l'anglais par Edouard Cabrette)

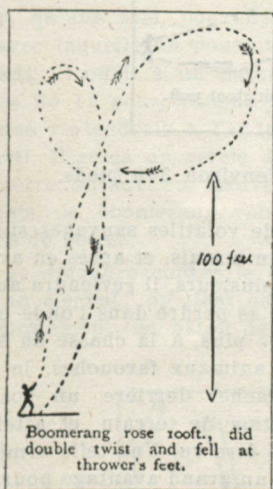
Il est généralement connu que les aborigènes d'Australie appartiennent au type le plus dégradé de l'humanité. Cependant, plusieurs croient que cette race a joui d'une civilisation considérable, autrefois. Cette hypothèse est basée principalement sur la possession d'une arme de jet singulièrement ingénieuse: le boomerang, mais bien que cette arme soit presque toujours associée aux naturels d'Australie, son invention ne saurait leur en être attribuée, car on la trouve dans presque tous les pays du monde et son origine remonte à des milliers d'années. Au "British Museum," on conserve un ancien boomerang égyptien qui ressemble beaucoup à l'arme australienne, et le colonel A. H. Lane-Fox qui en a fait un fac-similé exact, a constaté qu'avec un peu de pratique, il pouvait le lancer à une dis-

tance de quelques cents pas, ce qui dépasse de beaucoup le trajet que peut parcourir un bâton ordinaire de même poids et de même longueur. M. Lane-Fox a aussi réussi à obtenir un "vol de retour", c'est-à-dire que son arme après avoir plané sur une distance de soixante-dix pas en avant, revient à tout près de 7 pas de celui qui l'a lancée. De fait, le boomerang égyptien décrit des trajectoires que plusieurs spécimens australiens ne pourraient accomplir.

Le boomerang est une lame en bois dur, courbée ou coudée, généralement en forme de faucille. Sa longueur varie entre 30 pouces et 42 pouces; sa largeur est de deux à trois pouces et son épaisseur de $\frac{3}{8}$ de pouce environ. Les bouts sont arrondis ou pointus et l'un des côtés est plat tandis que l'autre est convexe. Le bord est amin-

Le Boomerang

ci tout autour et le côté auquel cette arme doit son vol curieux est légèrement ondulé ou évidé en angles variés suivant un



Le boomerang s'élève de 100 pieds, décrit deux ellipses et retombe au pied du lanceur.

plan arrêté. Les uns en agissant sur la pression de l'air donnent au boomerang plus de stabilité dans son vol; les autres lui procure l'élan ou la faculté de s'élever sur l'air. En réalité, les angles servent à contrecarrer la gravitation, de sorte que lorsqu'il a perdu la force initiale de projection, le boomerang continue néanmoins son trajet.

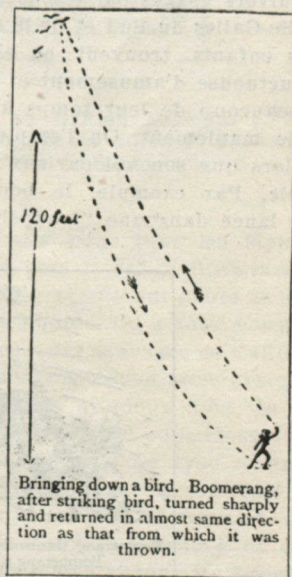
Dans la fabrication de leurs armes, les Australiens, suivent toujours le "grain" du bois et cela les conduit à toutes sortes de courbes depuis la plus légère jusqu'au segment de cercle, quand ce n'est pas à l'angle droit. Aussi, en résulte-t-il qu'il n'y a pas deux boomerangs de formes absolument semblables. Pour la lancer, l'arme est tenue par un des bouts, mais le côté connexe doit faire face au sol. Le lanceur se renverse le corps en arrière, maintenant le boomerang par-dessus son épaule, puis par une détente soudaine des muscles, lance vigoureusement l'arme en avant. Celle-ci, alors, prend son vol en tournant comme le ferait une roue, et elle

émet un bruit strident. Après avoir atteint une certaine distance, l'arme décrit une courbe, puis soudain reprend la direction de son point de départ pour venir tomber aux pieds ou non loin du lanceur. Lorsque le boomerang est lancé sur le sol, il rebondit en ligne droite, accomplissant un mouvement de ricochet, et dans ce cas il ne revient pas au lanceur.

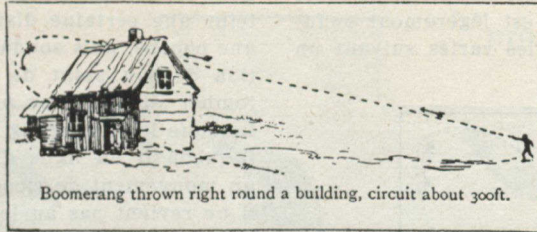
Très souvent, le boomerang semble n'être qu'un bâton coudé, ordinaire, bien qu'en réalité ce soit une arme qui a coûté bien du temps et du soin.

M. Horace Baker qui a étudié spécialement ces instruments, croit qu'il est possible de faire un boomerang d'après des données mathématiques exactes, toutefois, il lui a été, jusqu'ici, impossible de réussir à sa satisfaction. Il en a fabriqué deux, apparemment en tous points semblables, mais tandis que l'un d'eux s'élève en planant dans l'air, l'autre tombe presque aussitôt par cause d'une défectuosité incompréhensible.

Aux mains d'un aborigène d'Australie, un bon boomerang suivra les plus remar-



Abattement d'un oiseau. Le boomerang, après avoir frappé l'oiseau, évolue vivement et revient à peu près dans la même direction du jet.



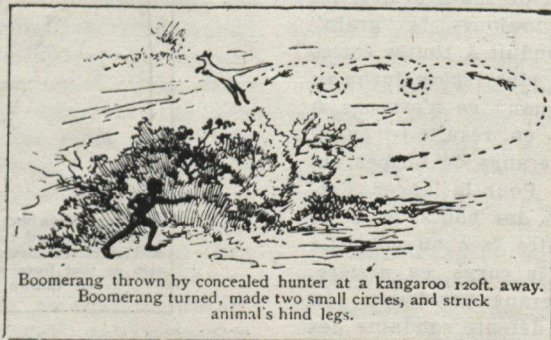
Boomerang thrown right round a building, circuit about 300ft.

Jet d'un boomerang autour d'une maison —circuit d'environ 300 pieds.

quables trajectoires au cours de ses vols, tellement même, qu'il est nécessaire d'en être témoin pour y ajouter foi. Ainsi qu'on l'a dit souvent, cette arme est littéralement semblable au fusil de certain Irlandais, qui pouvait tirer autour d'un coin. Un boomerang peut être lancé autour d'un édifice ou d'un arbre et revenir à son lanceur, il peut être lancé sur un oiseau volant, le frapper bas avec ses bras tournants et revenir au chasseur. Les illustrations ci-contre renseignent sur quelques exploits typiques que tout membre habile d'une tribu australienne peut exécuter avec un boomerang. Cette arme est employée à divers usages par les naturels de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Queensland. Les enfants trouvent en elle une source fructueuse d'amusement et ils consacrent beaucoup de leur temps à en apprendre le maniement. On l'emploie à la chasse, alors que son vol curieux la rend inestimable. Par exemple, le boomerang peut être lancé dans une "troupe" de ca-

nards ou de volatiles sauvages sur une rivière ou un marais, et après en avoir frappé un ou plusieurs, il reviendra au lanceur au lieu de se perdre dans l'onde ou le marécage. De plus, à la chasse au kangarou et autres animaux farouches, le chasseur peut se cacher derrière un bosquet ou une élévation de terrain et atteindre sa proie sans être vu. Une telle arme a naturellement un grand avantage pour son possesseur sur ceux qui en ignorent l'usage.

En temps de guerre, le boomerang a la réputation d'être une des armes les plus formidables qui soient parmi les races non civilisées, puisqu'elle peut infliger une blessure profonde de plusieurs pouces et ne donner aucun indice sur la position de l'assaillant. Il va de soi que pour faire usage du boomerang il faut posséder une certaine habileté, car autrement, l'arme sera aussi dangereuse pour le lanceur que pour l'objet visé, étant donné qu'elle peut revenir et frapper son propriétaire. C'est par une pratique constante, durant des gé-



Boomerang thrown by concealed hunter at a kangaroo 120ft. away. Boomerang turned, made two small circles, and struck animal's hind legs.

Un chasseur caché lance son boomerang sur un kangarou, à 120 pieds de distance. Le boomerang fait une courbe, décrit deux cercles et frappe l'animal aux pattes de derrière.

Le Boomerang

nérations, que les aborigènes australiens ont été capables d'exceller dans son emploi. Un gentleman qui a demeuré quelque temps en Australie raconta, à Lord Avebury, qu'une fois, pour éprouver l'adresse avec laquelle on pouvait manier le boomerang, il offrit à un naturel une récompense de 12 sous, chaque fois que le trait lancé reviendrait à l'endroit d'où il était parti. Il traça un cercle de six pieds de diamètre autour du sauvage et sur douze jets, le boomerang retomba cinq fois dans le cercle.

Pour se défendre contre le boomerang, durant un combat, on tient en avant de soi, verticalement, un bâton de 2 pieds de

paraître. L'arme avait été voler au loin, puis, changeant soudainement de direction, était venue le frapper avec une grande force.

Pour ce qui est de la distribution géographique du boomerang, on le trouve sous une forme ou une autre dans presque toutes les communautés non civilisées et semi-barbares. En Abyssinie, il est en bois dur, de deux pieds de longueur, avec les bouts courbés à un angle de 30 degrés. Les naturels le lancent avec une grande dextérité et il inflige une blessure grave. Différent de l'arme australienne, cependant, il ne revient pas. Les Indiens Moqui de l'Arizona et du Mexique se servent du



SOME CURIOUS BOOMERANGS.

1, Boomerang africains; 2, Anciens boomerangs, au British Museum; 3, Curieux boomerang australien façonné d'une manière à annuler la défense par un bâton à pommeau; 4, bâton à pommeau pour se protéger contre le boomerang; 5, 6, 7, 8, boomerangs indiens.

longueur environ, dont la tête à la forme d'une massue.

Pour rendre cette défense nulle, les aborigènes du Queensland se servent d'un boomerang terminée en forme de crochet en sorte que lorsqu'il arrive en contact avec le bâton défenseur, il puisse tourner autour du bâton et décrire un grand cercle avec chance de donner un formidable coup à la victime. Pour celui qui n'est pas initié aux évolutions du boomerang il est très difficile de s'en défendre et l'explorateur, Edward John Eyre, raconte qu'une fois il se fit presque briser un bras par un boomerang alors qu'il n'était pas à plus d'une verge du naturel qui le lança et qui voulait l'atteindre sans laisser rien

boomerang pour tuer les lapins; ils le lancent vers le sol et il s'avance à la façon d'une pierre qui saute le long d'une surface liquide. On a aussi constaté sa présence chez les sauvages de Californie. Dans les Indes, on trouve cette arme chez quelques tribus d'Indous dont le professeur Huxley, — curieuse coïncidence, — fait remonter l'origine au type australien. En Australie, seulement, toutefois, le boomerang retourne au lanceur et, à ce sujet, Lord Avebury objecte à ce qu'on place dans un même groupe les boomerangs des Indes, de l'Afrique et de l'Australie. Mais il a été démontré par des voyageurs que le trajectoire de retour n'a été probablement obtenu que par accident, en sorte

que le boomerang australien ne serait qu'une variété de l'instrument type. Pour ce qui est de l'usage du boomerang, en Europe, Sir Samuel Ferguson, a essayé de prouver que le "cateia" des écrivains classiques n'était autre qu'un boomerang et Isidore, évêque de Séville, qui écrivait à la fin du VIe et au commencement du VIIe siècles semble confirmer cette assertion, car il décrit le "cateia", comme "une espèce de bâton qui, lorsque lancé, vole loin à raison de son poids; mais qui passe au travers de ce qu'il frappe ou le brise avec une extrême violence"; il ajoute, de plus, ce détail significatif: "que s'il est

lancé par une main habile, il revient de nouveau à celui qui l'a lancé".

Les anciens peuples européens auraient donc connu une arme identique à celle qui étonne de nos jours, leurs descendants et cela confirmerait l'axiome qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Note de la Direction.—Plusieurs de nos lecteurs aimant à se familiariser avec les appellations anglaises correspondant aux appellations françaises, en pareilles matières, nous avons logé les premières dans le corps même des gravurés à proximité des autres. La comparaison sera facile.



L'Hirondelle

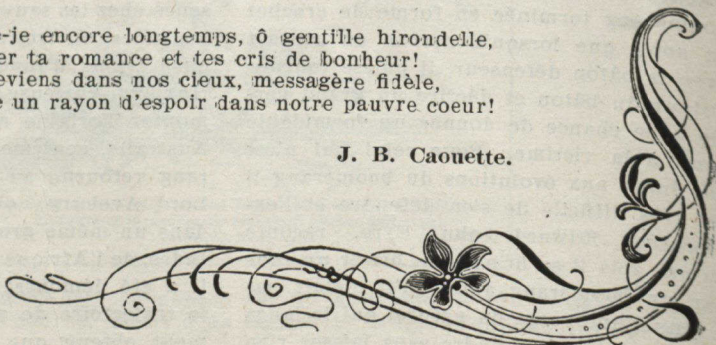
C'était un jour de juin. Sous la verte ramée
L'onde et l'oiseau mêlaient les accords de leurs voix.
Le soleil argentait la pelouse embaumée,
Et la brise agitait le grand clavier des bois.

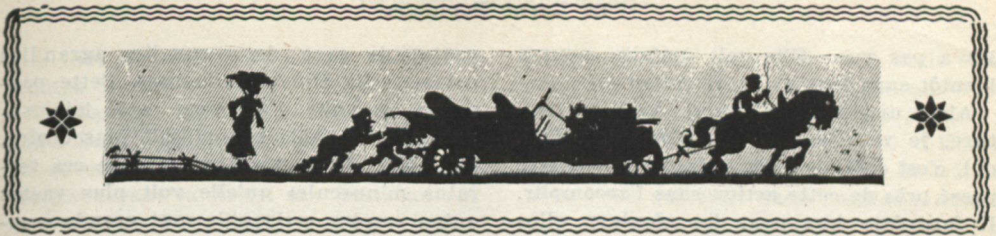
Je contemplais, pensif, l'orgueilleuse nature
Déroulant au regard ses magiques splendeurs,
Quand soudain, j'aperçus au fond de la ramure
Un petit chanfre ailé volant de fleurs en fleurs...

Oh! sois la bienvenue, hirondelle vaillante,
Compagne de la rose, oiseau consolateur!
Lorsque tu viens, petite, une joie éclatante
Illumine le front du pauvre moissonneur!...

Puissè-je encore longtemps, ô gentille hirondelle,
Ecouter ta romance et tes cris de bonheur!
Ah! reviens dans nos cieus, messagère fidèle,
Mettre un rayon d'espoir dans notre pauvre coeur!

J. B. Caouette.





Histoire touchante

La Vieille et l'Automobile

UN souvenir me revient, doux et mélancolique, à la fois.

C'était il y a quelques années, vers la fin juin, dans un petit hameau du Jura, en pleine montagne perdue. Tout de même une route acceptable y conduisait, puisque j'arrivais en automobile, mais cette route connaissait mieux la palpitation des troupeaux, le grincement des carrioles que le goût de l'essence et le ronflement des moteurs. Je n'avais rencontré personne depuis une heure au moins et je n'étais là qu'égaré. Enfin je m'arrêtai pour trouver de l'eau vers un amas de quatre ou cinq maisons, et j'entrai dans la première, légèrement isolée des autres.

C'était une chétive bicoque précédée d'une cour minuscule, encombrée d'herbes qu'on ne se donnait plus la peine de sarcler. Au fond, j'aperçus un rez-de-chaussée sombre, négligé; et dans un grand fauteuil, le seul luxe de la demeure, une bonne vieille femme, l'air solide encore, avec un joli sourire sur la bouche et dans les yeux. Elle me dit bonjour, sitôt que j'entraï, mais sans faire un seul pas à ma rencontre. Je lui demandai la permission de puiser de l'eau dans sa cour; elle me désigna le seau dans un coin, puis m'expliqua le maniement de la pompe. Je remplis mon réservoir et vins remettre en place ce que j'avais dérangé.

Alors, la vieille me dit, en souriant:

—Il n'avait pas trop chaud, votre cheval?

Je crus qu'elle plaisantait, mais son visage était candide.

—Ce n'est pas un cheval. C'est une automobile. Ah! c'est tout comme, allez! Ces animaux-là, ça leur arrive d'avoir soif!

—Une automobile! Ah! mon Dieu! Elle est à ma porte!... Moi qui n'en ai jamais vu!

Je me mets à rire. Après tout, c'est possible; nous voilà si loin des routes fréquentées, qu'elle peut bien, cette vieille, ne rien connaître de nos mécaniques. Cependant je m'amuse beaucoup.

—Venez voir la mienne!

Je n'ai pas sitôt dit cette phrase que je la devine absurde. Il me suffit de voir l'effet qu'elle a produit: le bon visage s'est rembruni; plus de sourire, les yeux soudain ont pris l'air honteux.

Elle s'explique maintenant, dolente et navrée:

—Hélas! mon pauvre monsieur, ça ne se voit donc pas que je suis infirme? Voilà dix ans que ça m'a prise et que je suis dans mon fauteuil. C'est une paralysie, bien sûr, et je ne bougerai plus jamais...

Elle paraît beaucoup souffrir de dire ces choses. Je suis désolé. Pour la consoler un peu, racheter ma sottise, je ne trouve rien de mieux que de m'asseoir près d'elle à mon tour et de l'interroger. J'apprends ainsi que son homme, solide à peine et si vieux déjà! travaille quand même de l'aube au soir, dans leurs champs. Elle dit: "là-haut", parce qu'ils sont à demi-flanc de la montagne, à deux lieues environ du hameau. Et quand elle en parle, son visage se ride davantage, comme sous une envie de pleurer. Voilà dix ans qu'elle ne

les a pas vus. Elle sait qu'elle mourra bientôt sans leur avoir dit adieu.

Alors une idée me prend. Avec ma voiture, je vais la conduire "là-haut". Oui, oui, c'est cela. Je veux le faire, ne pas être passé près de cette action sans l'accomplir. Il faut être bon pour les aïeules; elles doivent partir tôt; ce sont les prompts messagers qui vont vers Dieu. J'exprime mon idée à l'infirmière. Elle a comme un éblouissement. Elle est toute pâle d'émotion, d'envie, de crainte, de joie. Enfin, je la décide. J'appelle un voisin pour qu'il m'aide. C'est qu'elle est un peu grosse, et lourde! Qu'importe? Bien doucement, bien tendrement, nous la soulevons, et la voilà dans l'automobile, à côté de moi. Bouleversée, elle ne trouve pas une parole; mais un ineffable sourire se promène sur ses lèvres; elle ne bouge pas, se cramponne, un peu effrayée, quand le moteur ronfle. Nous partons lentement pour qu'elle n'ait pas froid, malgré les couvertures dont je l'ai enveloppée.

Tous les voisins sont sur les portes, au moins dix personnes, en comptant les enfants... et les chiens.

La vieille regarde de toute son âme. Pensez que même à un kilomètre de sa chaumière, ça devient pour elle, qui n'est pas sortie depuis dix ans, quelque chose de plus beau que les Amériques! Elle me dit le chemin, d'une voix qui tremble. La route monte, enjambe le vallon. Voici l'autre flanc de la montagne, et vers la base, trois petits champs—si petits qu'on les traverserait en trois bonds—l'un déjà vert, l'autre encore couleur de terre, et le troisième avec des arbres. J'ai compris, ce sont eux, c'est "là-haut..."

Ma voisine n'a rien besoin de me dire, puisque j'ai vu la façon dont elle a joint les mains, puisque j'ai surpris, dans ses yeux, comme un regard d'extase. C'est l'heure où le crépuscule tombe. La montagne à présent semble porter le soleil sur sa crête, mais on sent qu'il n'est plus en sûreté et qu'il va tomber derrière l'horizon. Pour l'instant il fait encore une dernière aumône de ses rayons et quelques-uns d'entre eux éclaboussent d'or les trois petits champs si mesquins, que la vieille

contemple avec des prunelles agrandies comme s'ils étaient immenses. Cette paysanne, en train d'éprouver cette joie suprême, à laquelle elle n'osait plus croire, cette fille de la terre en face de ces terrains minuscules qu'elle voit plus vastes qu'un empire, puisqu'ils sont grands comme son rêve, m'apparaît un spectacle auguste. Jamais je n'ai mieux senti ce qu'il peut y avoir de tendresse grandiose, de foi quotidienne dans la vie, en apparence si effacée, des humbles.

Personne n'a des montagnes devant ses amours; nul horizon humain n'est limité quand on regarde du fond d'un cœur. Je pense que cette vieille femme savait tout de la philosophie et du destin parce qu'elle versa des larmes un soir, pour revoir une dernière fois ses champs et leur dire adieu. Tout l'instinct de la vie, toute la compréhension de la mort étaient en elle, comme ils ne furent jamais mieux dans les cerveaux les plus puissants.

Les champs étaient déserts; le vieux qui les travaillait, déjà reparti, à l'approche de l'ombre. Mais il avait dû prendre un sentier par les labours et nous ne l'avions pas rencontré.

Quand il nous fallut regagner le village, la paralytique eut un geste d'adieu qui était à la fois tendre et pieux. Elle approcha des lèvres pâles sa main tremblante et nouée, et envoya un baiser à ce petit coin du monde qui avait été l'univers de toute sa vie.

Je restai ensuite quelques minutes à bavarder avec la vieille, et j'appris d'elle qu'elle avait un fils, veuf, qui travaillait à Champagnole, à cent bons kilomètres du hameau. Ce fils élevait deux petits enfants, dont l'aîné avait dix ans à peine. Et les pauvres n'ayant pas de loisirs, jamais il ne pouvait venir. La vieille pourtant aurait bien voulu voir ses tout petits de temps en temps. Sans doute mourrait-elle sans les avoir embrassés! Alors je lui promis de la conduire moi-même à Champagnole, et cela dans une quinzaine de jours. Je voulais lui fournir cette dernière joie, la plus grande. J'avais rapidement calculé mon affaire, et sûr d'être libre ce dimanche-là, je la quittai, en lui jurant de reve-

La Vieille et l'Automobile

nir, tout heureux maintenant de m'être trompé de route.

Vous pensez bien que je me trouvais engagé. Deux semaines après, à l'heure dite, et revenant de Genève, ma limousine stoppa devant la porte. Il y avait un rassemblement. Sans doute le village avait-il été averti de ma nouvelle visite. Mais quand j'entrai dans la chaumière, ce fut un vieillard qui me reçut, accablé de douleur, accablé de douleur, tordu comme un cep de vigne.

Il sanglotait.

—Ah! monsieur, me dit-il, c'est vous qui venez chercher ma femme!... Hélas! maintenant ce n'est plus la peine!... Elle est morte! L'émotion l'a tuée!... Depuis que vous l'aviez promenée, elle était tout le temps, ma foi, comme un peu folle...

Elle ne pensait qu'à vous; elle était sûre que vous reviendriez... Ce matin, elle s'est dit qu'enfin elle allait revoir ses petits... Elle en pleurait de ravissement... Elle a voulu que je l'habille... Je lui ai mis sa belle robe qui était dans l'armoire depuis tant d'années; je l'ai coiffée comme j'ai pu... Elle parlait de tout à la fois, comme quand on a la fièvre... Et puis tout d'un coup, il n'y a pas deux heures, monsieur, elle est devenue toute pâle; elle a poussé un grand soupir... C'était son pauvre cœur usé qui s'arrêtait... Voyez-vous, depuis deux semaines, il avait trop battu!

Tout attristé, j'entrai derrière le vieux.

La morte était dans son fauteuil, immobile, parée comme pour des noces d'argent; un sourire de béatitude illuminait ses lèvres inertes et blémies.

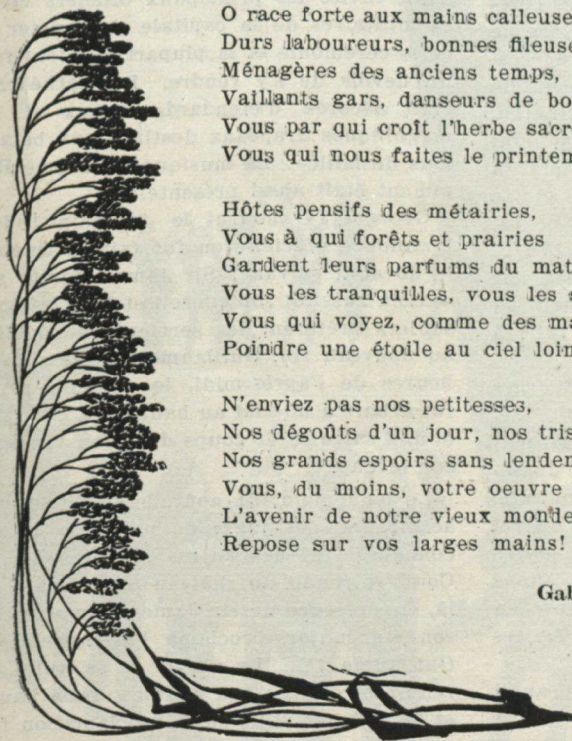
Les Paysans

O race forte aux mains calleuses,
Durs laboureurs, bonnes fileuses,
Ménagères des anciens temps,
Vaillants gars, danseurs de bourrée,
Vous par qui croît l'herbe sacrée,
Vous qui nous faites le printemps!

Hôtes pensifs des métairies,
Vous à qui forêts et prairies
Gardent leurs parfums du matin;
Vous les tranquilles, vous les sages,
Vous qui voyez, comme des mages,
Poindre une étoile au ciel lointain.

N'enviez pas nos petiteses,
Nos dégoûts d'un jour, nos tristesses,
Nos grands espoirs sans lendemains.
Vous, du moins, votre oeuvre est féconde,
L'avenir de notre vieux monde
Repose sur vos larges mains!

Gabriel Vicaire.



Québec d'Autrefois et l'Avènement des Nouveaux Rois

DÉPUIS que le Canada est passé sous la souveraineté de la Grande-Bretagne, nous avons eu sept souverains: Georges II, de 1759 à 1760; Georges III, de 1760 à 1820; Georges IV, de 1820 à 1830; Guillaume IV, de 1830 à 1837; Victoria Ière, de 1837 à 1901; Edouard VII, de 1901 à 1910; et enfin Georges V, qui vient de monter sur le trône.

On a vu dans les journaux comment l'avènement de Georges V a été salué dans le vieux Québec. A midi précis, les troupes ont présenté les armes et une salve de 21 coups de canon a été tirée, pendant que les soldats criaient trois hourras pour le nouveau roi.

Nous n'avons pas de détails sur les cérémonies qui eurent lieu à Québec lors de l'avènement de Georges III. Son prédécesseur, Georges II était mort subitement le 25 octobre 1760, au palais de Kewington. Nous voyons par une lettre du général Murray au premier ministre Pitt que la nouvelle de la mort de Georges II et de l'accession de Georges III au trône ne fut connue à Québec que le 28 janvier 1761.

Georges III régna ou plutôt resta sur le trône près de soixante ans. Il mourut au château de Windsor le 29 janvier 1820, à l'âge de 81 ans.

On apprit à Québec la mort de Georges III dans la journée du 18 mars 1820. L'étendard royal fut aussitôt mis à mi-mât sur la citadelle et jusqu'au coucher du soleil on tira le canon de minute en minute.

La nouvelle officielle de la mort du roi fut annoncée publiquement à deux heures de l'après-midi, le 24 avril, par les canons de la citadelle qui tirèrent de minute en minute et les cloches de toutes les églises qui sonnèrent à toute volée.

L'avènement de Georges IV fut aussi proclamé sur les places publiques de la

haute et de la basse-ville par le shérif Aubert de Gaspé (l'auteur des "Anciens Canadiens"), accompagné du grand connétable, des officiers de police, des musiques militaires et d'une escorte des 60ème et 76ème Régiments.

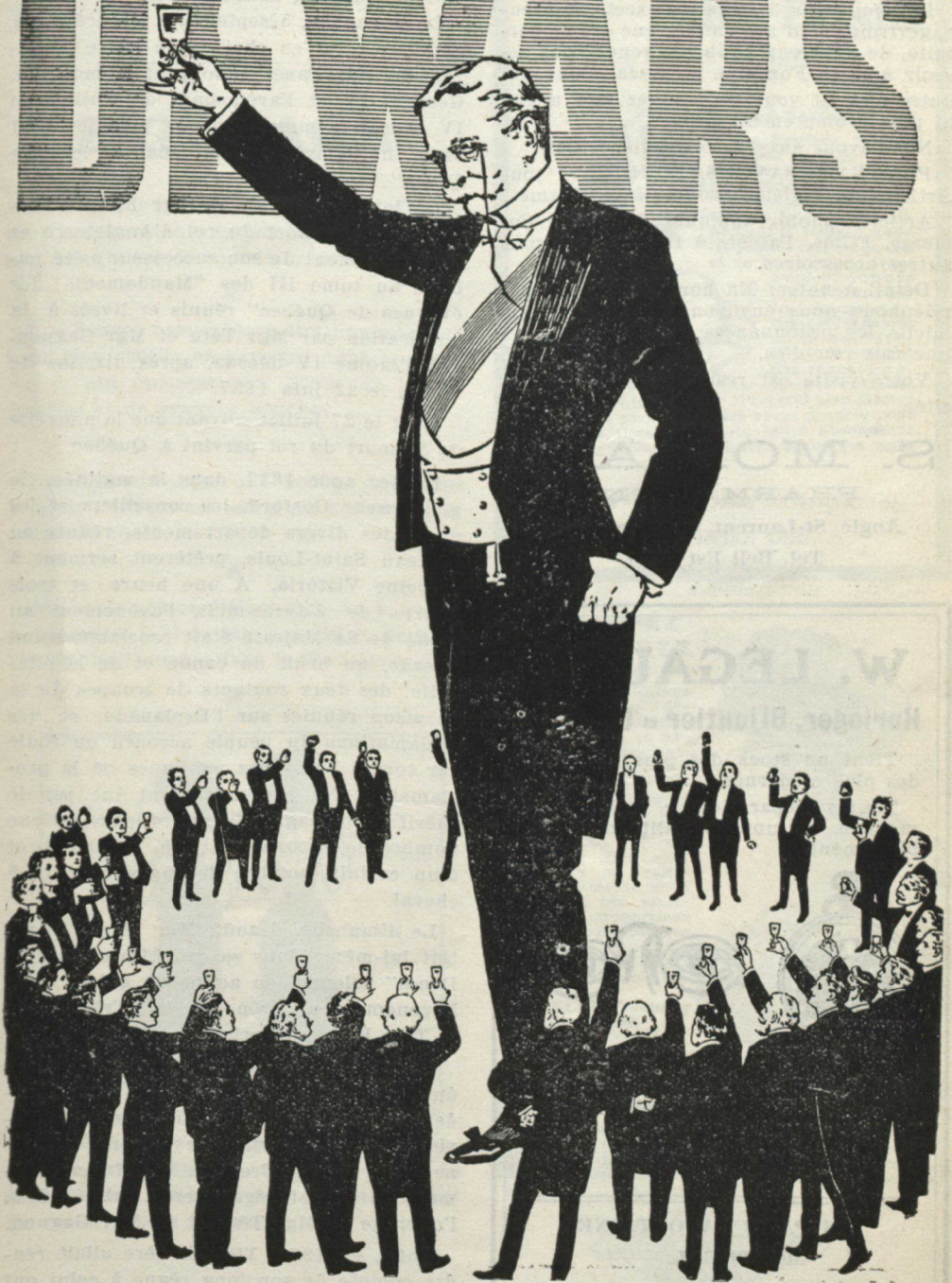
Le soir, un banquet de 150 couverts à l'hôtel de l'"Union", présidé par l'honorable M. Hale, célébra l'avènement du nouveau roi.

Le dimanche suivant, 30 avril, dans la cathédrale, à l'issue de la grand'messe, Mgr Panet, coadjuteur de l'évêque de Québec, qui était alors en Europe, entonna le "Te Deum", en action de grâces pour l'avènement au trône de Georges IV. On avait invité les principaux officiers civils et militaires de la capitale à assister à cette cérémonie et la plupart s'étaient fait un devoir de s'y rendre. La cathédrale était décorée d'étendards royaux et de magnifiques drapeaux destinés aux bataillons de milice. La musique du 76ème Régiment était aussi présente.

Georges IV mourut le 26 juin 1830. L'annonce officielle en fut faite à Québec le 30 août suivant. Sir James Kempt rassembla aussitôt son conseil et tous les conseillers prêtèrent les serments de fidélité au nouveau roi, Guillaume IV. Vers deux heures de l'après-midi, le pavillon royal fut arboré à mi-mât au haut de la citadelle et une salve de 60 coups de canon fut tirée sur le Cap.

Le lendemain, 31 août, le shérif Sewell, accompagné des juges de paix, du grand connétable et des autres officiers de la Cour, se rendit au château Saint-Louis, et là, en présence de sir James Kempt et de son état-major, proclama l'avènement de Guillaume IV. Le shérif et sa suite se rendirent ensuite aux marchés de la haute et de la basse-ville, où la proclamation fut

DEWAR'S



Mesdames et Mesdemoiselles

Lorsque vous désirez un excellent breuvage froid, bien aromatisé, une crème parfaite, de délicieux bonbons, venez vous asseoir à notre Fontaine au Soda. Dans nul autre endroit vous ne pourrez être mieux ni plus promptement servies.

Nous avons aussi à votre disposition:

PARFUMS, SAVONS, POUDRE et tous Articles de Toilette propres à la femme.

Articles photographiques de choix: Caméras, Films, Papiers à imprimer et tous autres accessoires.

Détail à noter: En nous prévenant par téléphone nous envoyons chercher à domicile les ordonnances et les y reporter une fois remplies.

Votre visite est respectueusement sollicitée.

S. MOISAN,
PHARMACIEN,
Angle St-Laurent et Sherbrooke
Tel. Bell Est 4739

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations: celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

**626 PARC LAFONTAINE,
MONTREAL.**

de nouveau lue. Pendant ce cérémonial, les troupes de la garnison rangées en bataille sur l'Esplanade tirèrent trois volées en l'honneur du nouveau roi.

Le dimanche, 5 septembre, le curé de la cathédrale lut en chaire une lettre pastorale de Mgr Panet annonçant la mort de Georges IV et l'avènement de Guillaume IV. Après la messe, l'orgue joua le "God save the King", et on chanta le "Te Deum".

La lettre pastorale de Mgr Panet à l'occasion de la mort du roi d'Angleterre et de l'avènement de son successeur a été publiée au tome III des "Mandements des évêques de Québec" réunis et livrés à la publication par Mgr Têtu et Mgr Gagnon.

Guillaume IV décéda, après dix ans de règne, le 22 juin 1837.

C'est le 27 juillet suivant que la nouvelle de la mort du roi parvint à Québec.

Le 1er août 1837, dans la matinée, le gouverneur Gosford, les conseillers et les chefs des divers départements, réunis au château Saint-Louis, prêtèrent serment à la reine Victoria. A une heure et trois quarts de l'après-midi, l'avènement au trône de Sa Majesté était proclamé, selon l'usage, au bruit du canon et de la citadelle, des feux roulants de troupes de la garnison réunies sur l'Esplanade, et des acclamations du peuple accouru en foule sur toutes les places publiques où la proclamation fut successivement lue par le shérif accompagné de ses officiers, d'une nombreuse escorte du 66e Régiment et d'un certain nombre de juges de paix à cheval.

Le dimanche, 6 août, Mgr Signay chantait lui-même, dans sa cathédrale, un "Te Deum" solennel en action de grâces pour l'avènement au trône de la "Très Haute et Très Puissante princesse Victoria."

Le même jour, dans toutes les églises du diocèse, on donnait lecture d'un mandement de Mgr Signay à l'occasion de l'avènement de la princesse Victoria au trône de la Grande-Bretagne et d'Irlande. Ce mandement est également publié dans l'ouvrage de Mgr Têtu et de Mgr Gagnon.

Enfin, en 1901, Victoria Ière allait rendre compte de son long règne à celui qui

juge et les peuples et les rois; et Edouard VII montait à son tour sur le trône.

Tout le monde a encore présent à la mémoire des fêtes qui eurent lieu à Québec lors de l'avènement du roi Edouard VII.

ZIG - ZAGS

Le meilleur moyen, croyons-nous, d'obtenir l'approbation unanime de la presse de son pays, c'est de se laisser mourir.

Les fleuves ressemblent aux hommes qui sont bien chétifs en arrivant dans le monde, et qui finissent par avoir de larges épaules et de grandes bouches.

La cigarette dans une bouche féminine produit l'effet d'une ortie au milieu d'une touffe de roses.

Après les armes, l'éloquence est la route la plus sûre à la faveur populaire, dans la vie civilisée comme dans la vie sauvage.



Chacune de ces deux tailles, si différentes, ne sera très belle ou très laide que si la Mode le veut. Attendez donc son arrêt avant de former votre jugement.

LE SECRET DE LA

Perfection du Buste

ET DE LA TAILLE



Envoyé Gratuitement

Le Système Corsine Français de M^{de} Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garantissant l'augmentation du buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets

envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de cartes photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

MADAME THORA TOILET CO

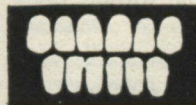
TORONTO, Ont.

DEVELOPEZ VOTRE BUSTE

50c PAQUET GRATIS

Pour 10c en timbres ou argent pour défrayer la distribution, nous enverrons un paquet de 50c du traitement merveilleux du Dr Catherine E. Kelly pour rendre le buste replet et ferme; aussi notre brochure "La Forme Parfaite". Elle s'est servie de ce traitement elle-même et il a amélioré non seulement les proportions de son développement mais aussi celles de ses clientes, de 4 à 7 pouces. Ecrivez aujourd'hui.

DR KELLY Company
Dept. 359,
Buffalo, N. Y.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Americaln, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.



8

Les gens malades suivent un traitement; les fonctionnaires ont un traitement qui les suit. On a donc tout avantage à être fonctionnaire plutôt que malade.

Si cette banque pour femmes seulement, qui vient de se construire à Londres, veut faire de bonnes affaires, ses officiers n'ont qu'à accepter les dépôts de 99 cents et de \$1.98.



Le chapeau aéroplane primé à Londres. Recommandé pour aller en tramway.

On juge de la famille d'un homme par son club.

Sans les mouches, il y a des amants qui ne remueraient pas un doigt durant toute la saison d'été.

Aimer, plaire et conquérir sont les trois verbes actifs du langage des femmes; souffrir, pleurer attendre sont les trois verbes passifs... leur langage n'a qu'un seul verbe neutre, c'est... enlaidir.

Pourquoi ne pas
vous abonner à

La Revue Populaire,

le seul vrai magazine de langue française en Amérique?

Il est illustré avec goût.

Il publie un roman complet dans chaque numéro.

Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.

Il donne 100 pages de texte et de gravures par mois.

Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.

Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

COUPON D'ABONNEMENT

1910

Ci-contre veuillez trouver la somme de.....

..... pour d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom

Adresse.....

Ce coupon n'est valable que pour les personnes demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté.)